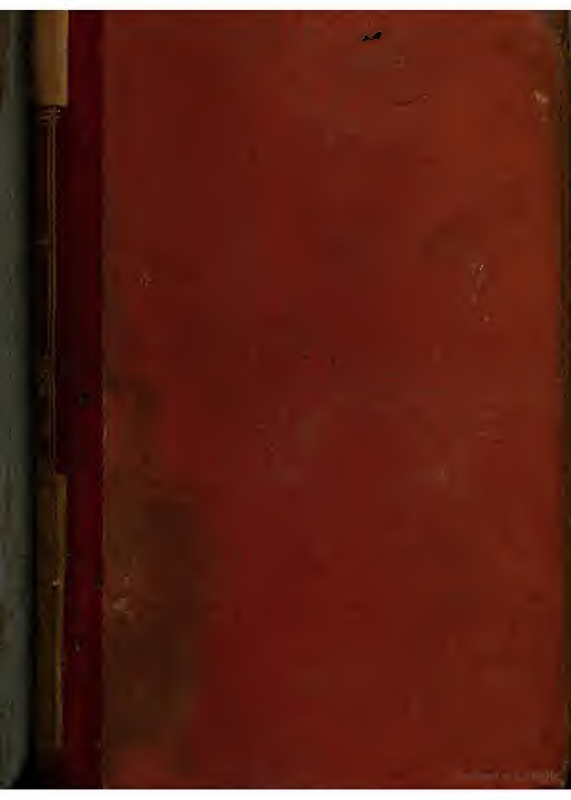





IV. b
21
11

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de pluſieurs Lettres très-intéreſſantes.

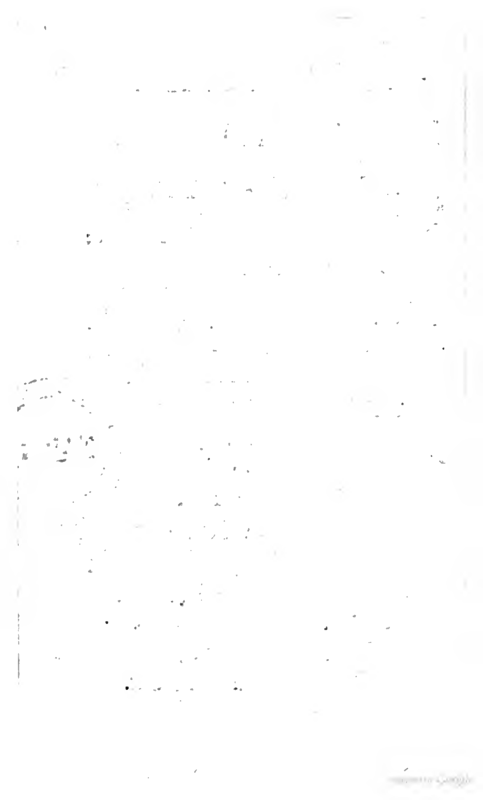
TOME ONZIEME.



A PARIS,
Et ſe trouvent à AVIGNON,
Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.



M. DCC. XC.
AVEC PERMISSION.





MÉMOIRES
DE
MADAME DU NOYER,
Ecrits par elle-même.

SUITE DES LETTRES GALANTES.

J'AI toujours été de l'avis de ceux qui disent, que la femme la plus estimée, ou pour mieux dire, la plus estimable, est celle dont on parle le moins. Cette raison m'empêcheroit sans doute de me donner en spectacle au Public, si je ne me croyois obligée en conscience de donner une juste idée de moi dans

un temps où la calomnie tâche de défigurer les gens. C'eſt donc par vérité, & non par vanité, que j'entreprens d'écrire ces Mémoires. Je demande à ceux qui les liront, de l'indulgence pour mes foibleſſes, de la compaſſion pour mes malheurs, & de la confiance pour tout ce que j'avancerai, puiſque mon intention eſt d'accuſer juſte ſur toutes choſes.

Je ne m'amuſerai point à faire ma Généalogie, quoique je puiſſe me faire honneur de mes Ancêtres. Je me contenterai de dire que je ſuis née à Nîmes, Ville célébre par ſon ancienneté, par le ſéjour des Romains, & par les Monumens magnifiques qu'ils ont laiſſé. Mon pere, qu'on appelloit monſieur Petit, étoit un bon Gentilhomme de ce Pays-là, qui ſans avoir de grandes richeſſes, & à l'abri de l'indigence, vivoit commodément de ſon revenu. Il épouſa en 1661, ma mere, qui étoit du même nom & de même famille que ce fameux Confeſſeur de Henri IV, dont le neveu remplit aujourd'hui la place auprès de

Louis XIV. Elle étoit de Montpellier, & elle tenoit, par sa mere, à tout ce qu'il y avoit de familles de considération dans cette Ville. Peu de temps après son mariage elle accoucha d'un fils qui étoit sorti du monde avant que j'y fusse entrée, & elle perdit elle-même le jour bientôt après me l'avoir donné; mais en mourant elle me recommanda à Madame Saporta sa sœur, qui étoit la personne la plus accomplie de son temps. Elle joignoit à une grande beauté, à un esprit & un génie supérieur, un cœur & des sentimens héroïques; en un mot, une vertu & une piété exemplaires. De sorte que toutes ces qualités lui attirerent l'estime & la vénération de toute nôtre Province: ce qui étoit soûtenu par de grands biens.

Cette illustre personne, qui auroit été propre à élever une Reine, m'adopta pour sa fille dès que ma mere fut morte, & se donna le soin de mon éducation, ce qui est matiére de confusion pour moi: Et je dois avouer, à ma honte, qu'il n'a tenu qu'à moi d'ê-

tre quelque chose de bon. Mon enfance fit même beaucoup de bruit: car j'étois si bien sifflée, qu'avec un peu de mémoire & de vivacité je disois des choses au-dessus de mon âge, & je passois pour un petit prodige.

Ma tante qui n'avoit jamais eu d'enfans, & qui avoit aimé tendrement ma mere, me regarda d'abord comme sa fille; & son mari qui entroit dans tous ses sentimens, n'hésita pas un moment à me destiner tout son bien. Il résolut pour cet effet de me marier avec le fils d'un Gentilhomme de ses parens, nommé Mr. de C... qui avoit de très-belles Terres dans notre voisinage. Toutes les mesures furent prises, quoique fort à l'avance, pour mon mariage, & l'on me voyoit croître, avec impatience, pour en hâter la conclusion: mais ma mauvaise étoile y mit bon ordre. Le mari de ma tante, après avoir vendu des charges qu'il avoit exercées longtemps avec honneur, ne songeoit plus qu'à vivre en repos. Dans cet esprit il avoit résolu d'acheter quelque belle

Terre dans le voiſinage de mon futur beau-pere, qui charmé de ce deſſein, cherchoit de tous côtés quelque choſe qui pût lui convenir. Mais comme on vouloit y employer une ſomme conſidérable, & que de pareils marchés ne ſe font point à l'étourdie, mon oncle, qui étoit obligé d'aller à Paris, laiſſa l'argent qu'il deſtinoit à cette acquiſition chez des Marchands, renvoyant à ſon retour la concluſion du marché.

Lorſqu'il fut à Paris on le mena dans une maiſon de conſidération, où on l'engagea à jouer avec des fripons, & où le bon-homme, qui n'avoit garde de les ſoupçonner, perdit juſqu'à ſon dernier ſol. Dans cette rencontre il lui arriva ce qui arrive à la plûpart des gens qui ſont en malheur : Ils attendent un heureux retour, ils ne demandent qu'à jouer, animés de l'eſpoir flatteur de ſe refaire ; mais ils ſe plongent inſenſiblement dans des pertes irréparables ; c'eſt ce dont mon oncle fit une triſte expérience. Croyant rattraper ſon argent, il joua ſur ſa parole, beaucoup ;

& pour surcroît d'infortune il fit des billets aux Coquins qui l'avoient dépouillé, dont il eut sujet de se repentir dans les suites.

Après avoir été ainsi plumé, il partit pour la Province, fort mécontent de son aventure, & persuadé qu'il avoit été duppé. Il se consoloit pourtant de cette perte, lorsqu'il songeoit qu'il lui restoit encore assez d'argent pour acheter les Terres dont nous avons parlé, & pour passer en repos le reste de ses jours. Mais il trouva bien à décompter à son retour, lorsqu'après avoir dit à sa femme le malheur qui lui étoit arrivé, & qu'elle l'eut écouté avec fermeté, elle lui annonça la perte de tout son argent que la Banqueroute des Marchands auxquels on l'avoit confié, venoit de leur emporter sans ressource.

Cette nouvelle l'étourdit. Il se voyoit tombé d'une extrême richesse dans une grande indigence. Cependant son plus grand chagrin étoit d'y avoir exposé sa chere femme. Mais cette vertueuse personne, bien-loin de lui faire des repro-

ches, le consola dans sa disgrace, le soûtint avec une constance héroïque, & regarda la perte de ses biens comme indigne d'une de ses larmes: mais elle eut peu de jours après occasion d'en répandre; car les fripons qui avoient duppé son mari, remirent ses Billets à des Marchands qui le firent arrêter dans la rue, & conduire en prison. Dans le temps qu'elle l'attendoit à dîner, & qu'elle étoit inquiete de ne le voir point revenir, on vint lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Elle la reçut avec douleur; mais son courage n'en fut pas abattu. Elle courut à la prison, & après avoir rassuré son époux, elle le quitta pour aller travailler à sa liberté, ne voulant ni manger ni boire qu'elle ne la lui eût procurée.

C'étoit pourtant une chose assez difficile dans la conjoncture où elle se trouvoit, sans bien & presque sans amis; car Mr Saporta, qui quelques jours auparavant étoit estimé, & considéré, jusques-là que tout le monde en briguoit l'amitié, se vit tout-d'un-coup

abandonné par cette foule d'amis que lui attiroit ſa fortune. Il ne lui en reſta qu'un très-petit nombre, que l'on pouvoit appeller de vrais amis, puiſque l'adverſité ne les rebuta point. M. Guirard Magaloti, M. de Faure, & M. de Veſtric-Baudan, furent de ce nombre. Le premier, lorſque Mr. de L... qui avoit de très-grandes obligations à Mr. Saporta, refuſa de le cautionner pour le tirer de priſon, vint de lui-même s'offrir pour caution, & ne voulut pas ſouffrir qu'il couchât dans un lieu ſi odieux ; il demanda qu'on le lui donnât dans ſa maiſon juſqu'à ce que l'affaire fût accommodée.

Monſieur de Faure ne quitta point ma tante. Il courut par-tout avec elle pour ſolliciter ſon affaire. Si bien que lorſque ſur les trois heures après-midi ils paſſerent devant ſon logis, & que ma tante ſe ſouvenant qu'il étoit à jeun, le pria d'entrer un moment chez lui pour dîner, il lui répondit, de la maniere du monde la plus généreuſe : Je ne mangerai ni ne boirai que Monſieur

époux ne ſoit hors de priſon.
ſortit en effet par leurs ſoins le
: jour, & l'on peut dire que ja-
femme n'a fait ce que fit ma tante;
ıtre tous les mouvemens qu'elle ſe
ı, elle eut encore la générosité
ager juſqu'à ſa derniere piéce,
examiner où elle trouveroit dans
te où prendre ſa dot. Enfin elle
bien qu'elle tira ſon mari de cette
vité. Mais comme il avoit fait plu-
s de ces billets aux fripons qui
ient duppé, quoiqu'ils n'en euſſent
ord produit qu'un, afin de ſonder
ıé, & que c'étoit proprement une
e, on trouva à propos, de peur
quelqu'autre avanie, que Mr. Sa-
ı mît ſa perſonne en ſûreté, & qu'il
tirât à Orange. Il n'étoit point de
ıvis: il vouloit au contraire prou-
a friponnerie qu'on lui avoit faite,
ıire punir ces filoux. Mais on lui fit
prendre qu'il pourroit le faire tout
nême étant à Orange; ainſi on le
rmina à prendre le parti le plus ſûr.
e fut un peu avant la guerre de

ſoixante & douze qu'il ſe retira dans ce petit Etat. Sa vertueuſe femme l'y ſuivit. Elle ramaſſa ce qu'elle put du débris de ſa fortune ; ne pouvant ſe réſoudre à me quitter, elle réſolut de m'emmener avec elle, mais elle y trouva de la difficulté. Mon pere qui étoit convaincu de la tendreſſe qu'elle avoit pour moi, & qui lui devoit quelque ſomme, lui demanda, d'une maniere réſolue, à m'avoir auprès de lui. Madame Saporta en parut inconſolable ; cependant, par l'entremiſe de Mr. de Veſtric-Baudan, l'un de ces fidéles amis dont j'ai déja parlé, l'affaire fut accommodée d'une maniere aſſez particuliere. Ma tante quitta à mon pere ce qu'il lui devoit, & mon pere me donna à ma tante, qui ſe chargea de me nourrir & de m'entretenir toute ſa vie à ſes propres frais, à condition que mon pere ne ſongeroit plus à me retirer de ſes mains. M. Saurin, fameux Avocat de notre Ville, pere du Miniſtre qu'on admire ici, dreſſa la minute de ce Contrat, qui eſt, je crois,

ue en son espece, & qui a été
ɪien exécuté. Cela étant ainsi ré-
je fus portée à Orange.
ı'est pas nécessaire que je dise que
:s les mesures qu'on avoit prises
mon mariage furent rompues ;
comme ce projet n'avoit été bâti
sur la fortune de Mr. Saporta, il
ɪnouit par conséquent avec elle. Je
pouvois donc plus attendre de ma
te que des soins remplis de tendresse,
qu'une bonne éducation : Ce fut
si à quoi elle s'attacha. L'on conçoit
s peine que je n'étois point en âge
sentir le renversement de ma condi-
n. Je me voyois toujours élevée avec
même soin, & je n'étois sensible
'aux caresses ou qu'aux applaudisse-
:ns que je recevois de toutes parts.
Orange étoit dans ce temps-là un
jour enchanté. Ses habitans étoient
ɔlis, sa domination douce. Le mérite
: ma tante y fut d'abord reconnu.
hacun avoit de l'empressement pour
le. On l'estimoit, on l'aimoit, & je
ɪi ai souvent oui dire, qu'au milieu

de ſa plus grande fortune & dans le ſein de ſa Patrie, elle n'avoit point été avec plus d'agrément que dans cette Terre étrangere.

Elle ſe lia d'amitié avec Madame & M. Berkhofer qui commandoit pour le Prince dans ce Pays-là. C'étoit un homme d'un grand mérite, & d'une grande piété. Un jour qu'il parloit avec Madame Saporta de la félicité des Habitans d'Orange, qui exempts des Tailles & des Subſides, vivoient, comme dit l'Écriture, chacun ſous ſa vigne & ſous ſon figuier, il lui dit qu'il craignoit quelque fâcheuſe révolution pour ce Peuple qu'il ne croyoit pas aſſez reconnoiſſant des graces qu'il recevoit du Ciel.

Son pronoſtic ne ſe trouva que trop véritable, puiſque peu de temps après les Etats de Hollande ayant confiſqué Bergop-Zom, Terre de M. le Comte d'Auvergne, le Roi de France, pour le dédommager, lui donna par repréſailles la Principauté d'Orange. M. le Comte d'Auvergne y envoya, pour en prendre poſſeſſion en ſon nom, M. Richard, Secrétaire

ıire de la Cavalerie. Il vint avec ſa
ne & ſon fils; il y parut revêtu de
orité du Prince, ſe donnant des
de Gouverneur.
'abord tout le monde prit parti.
ortune préſente, la grace de la nou-
té, l'emporterent; ſi-bien que
ſieur & Madame Berkhofer ſe trou-
nt ſeuls dans le Château. A peine
ques perſonnes zélées pour le légi-
Souverain alloient leur rendre vi-
encore étoit-ce de nuit, comme
ıdéme. La ſeule Madame Saporta
ſita pas un moment. Egalement
: des uns & des autres, & toujours
reuſe, elle dit à Madame Richard
le ne pouvoit ceſſer d'aimer & de
Madame Berkhofer. Que ſi à ces
itions elle vouloit s'accommoder
n commerce & de ſon amitié, elle
ıit dans les ſuites, qu'il y avoit plus
nd à faire ſur ſa ſincérité que ſur ce
l nombre de flatteurs qui ne ſui-
ıt que la fortune; & qu'enfin, s'il
it abſolument prendre parti entre
amies, elle ſe croyoit obligée de

ſe tourner du côté de celle qui étoit dans l'adverſité. De ſi beaux ſentimens, au-lieu de lui faire perdre l'amitié de Madame Richard, l'augmenterent de beaucoup. Mais Madame Saporta ne ſe ſervit de ſon crédit que pour rendre de bons offices à Monſieur & à Madame Berkhofer, qui étoient bloqués dans le Château avec leur famille & la Garniſon.

Ce fut dans ce temps-là que pour marquer leur reconnoiſſance à ma tante Saporta, ils me choiſirent pour préſenter un enfant au Baptême avec Henri Berkhofer leur fils. Ils avoient raiſon de ménager Madame Saporta, qui, toute puiſſante chez Madame Richard, ne laiſſoit échapper aucune occaſion de leur faire plaiſir. Cela parut ſur-tout lorſqu'on eut ordre de ſommer Mr. Berkhofer, de la part du Roi de France, de rendre la Place. Madame Saporta leur aida à mettre une partie de leurs effets en ſûreté. Elle leur fit même reſtituer ce que les ſoldats du Comte de Grignan leur avoient pillé, avant cela.

Berkhofer, qui avoit ſes ordres,
nt refuſé de rendre le Château,
le Comte de Grignan l'aſſiégea
s les formes. Il fit venir du canon;
eſſa des batteries; il fit jouer des
es, & deux ou trois jours après les
égés n'étant point aſſez forts pour
ter aux Troupes de France, le
teau fut rendu par Capitulation.
éritablement, ſi Monſieur Berkho-
avoit voulu tirer ſur ſes ennemis,
s auroit fort déconcertés; mais il
oit abîmé la Ville, & ce n'étoit pas
deſſein. Il ſe contenta ſimplement
tirer quelques volées de canon en
, & ne pouvant réſiſter à la force, il
le parti de céder. Ce fut pendant
iége, que me trouvant ſur la porte
Monſieur Chamas, proche le grand
nple, un boulet de canon vint tom-
à mes pieds ſans me faire aucun
. Je ne ſais comment cela ſe paſſa;
outre que j'étois fort petite, la peur
voit ôté la connoiſſance: Tout ce
t il me ſouvient, c'eſt que j'entendis
grand bruit, qu'on courut à moi,

& qu'on y trouva tout-auprès le boulet dont je viens de parler, qui fut porté chez Mr. Convenant Médecin. Il y a apparence qu'il étoit d'abord tombé ailleurs, & qu'il avoit ensuite roulé jusqu'à moi. Tout ce que j'en puis conclure, c'est que mon heure n'étoit point encore venue.

Dès qu'on eût pris le Château, on le démolit, au grand regret du Public. Il avoit été bâti par les ordres du Prince Maurice. Les connoisseurs disoient qu'il étoit très-beau & très-bien situé. Ce fut alors qu'on vit expirer la liberté d'Orange, de laquelle cette Ville n'a plus joui depuis ce temps-là qu'après la Paix de Ryswyk; encore ç'a été pour si peu de temps, que ce n'est presque pas la peine d'en parler. Mais laissant à Mr. de Chambrun le soin de décrire les malheurs de son Pays, je reviens à ce qui me regarde.

Madame Saporta également considérée sous cette nouvelle domination, ne songeoit qu'à servir Dieu, à adoucir par ses bonnes manieres les ennuis de

ı mari, & à travailler par ſes ſoins à
re de moi un petit chef-d'œuvre.
le avoit la ſatisfaction de voir que le
:cès répondoit à ſes eſpérances; car
mme j'étois ſon écho, je ne diſois
e de jolies choſes, & tout le monde
admiroit. Monſieur B.... (1), qui
yageoit dans ce temps-là, étant venu
)range pour voir ce fameux arc de
iomphe qui fut élevé en l'honneur
Caius Marius lorſqu'il revint de la
'aite des Cimbres, & qui eſt digne
la curioſité des étrangers : Mr. de
.. dis-je, après avoir examiné ce
ınument de l'antiquité, vint dans la
iſon de Monſieur S... pour voir la
ıveauté dont on lui avoit dit des mer-
lles, & en ſortit auſſi charmé de mes
ıtilleſſes que du mérite de Madame
orta. Elle me fit réciter des Vers
ant lui, des Sermons de M. Gaches
intime ami, parler de Théologie &
Controverſe, en un mot de mille
res choſes, de ſorte qu'il s'en alla

ı) C'eſt Mr. de BERINGHEN.

fort satisfait. Depuis ce temps-là il a été Conseiller au Parlement de Paris, & il est présentement réfugié à la Haye. Il ne se souvient pourtant point, s'il faut l'en croire, de m'avoir jamais vûe ni entendue.

Après cela Monsieur Saporta devint fort infirme, & malgré les soins assidus de sa femme il tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau six ans après sa retraite à Orange. Comme il avoit trouvé beaucoup de douceur dans cette espece d'exil volontaire, il n'avoit pas cherché à le faire finir, & il avoit négligé de poursuivre ses fripons, se contentant de passer doucement le peu de jours qui lui restoient. Comme il avoit été fort aimé pendant sa vie, il fut aussi regretté après sa mort. Sa femme fit bâtir un tombeau dans l'enceinte du grand Temple auprès de celui du Comte de Dhona. Enfin elle alla au-delà de tout ce qu'elle crut devoir à la personne & à la mémoire de feu son mari, quoique ses affaires fussent très-mauvaises : Car elle fut obligée,

ıur le fervir, de vendre tous fes bi-ux; ce qu'elle fit fans répugnance, : trouvant rien de rude lorfqu'il s'a-ffoit de remplir fes devoirs.

Quelque temps avant la mort de Mr. ıporta, Madame la Grand'Ducheffe : Tofcane paffa par Orange; Elle ve-oit d'Italie pour fe retirer en France. 'n a fort raifonné pour deviner fa re-'aite, & je crois que peu de gens ont ıifonné jufte là-deffus. Quoi qu'il en ›it, dès qu'elle fut fur les Terres de rance, on lui rendit les honneurs dûs une Princeffe de fon rang, & la Ville 'Orange fit fon devoir. Elle logea dans : Fauxbourg, & ne voulut voir per-onne le foir de fon arrivée; mais le ɜndemain il lui fallut effuyer les ha-angues de tous les Corps.

Comme j'étois naturellement fort urieufe, je me levai dès l'Aurore, & je ›riai tant Madame Saporta, qu'enfin 'en obtins avec beaucoup de peine, la ›ermiffion d'aller, avec d'autres petites ›erfonnes de mon âge, dans la rue où la ›rinceffe devoit paffer pour aller à la

Meſſe. Dès que j'eus cette permiſſion ; au-lieu d'attendre la Princeſſe ſur ſon paſſage, je marchai avec ma troupe juſqu'à la porte de ſon logis. Là nous demandâmes à entrer ; mais les Gardes fort peu courtois, après nous avoir ri au nez, nous fermerent la porte ſans compliment.

Ces difficultés rebuterent mes petites compagnes ; elles s'en allerent toutes & je reſtai ſeule à la porte. Dès qu'on l'ouvrit je renouvellai mes inſtances. Enfin, un Garde touché de ma perſévérance, me prit par la main, & après avoir refermé la porte de-peur que quelqu'un ne me ſuivît, (car il avoit ordre de ne laiſſer entrer perſonne) il me mena dans la chambre des filles d'honneur de la Princeſſe. Il y en avoit quatre que je trouvai aſſiſes ſur un lit, qui déjeûnoient avec du beurre d'Avignon. Le Garde leur conta tous les efforts que j'avois fait pour entrer. Ces Dames me firent mille careſſes & voulurent m'obliger à déjeûner avec elles. Mais tout cela ne m'accommodoit point, je ne voulois que

la Princesse. Enfin, une de ces Da-
; connoissant mon impatience me
na dans la chambre de la Grand'Du-
sse. D'abord elle lui demanda par-
ı de la liberté qu'elle prenoit de me
senter; mais, Madame, lui dit-elle,
te petite personne nous a marqué une
rande passion de voir Votre Altesse,
: je crois qu'elle seroit morte de dou-
r si on lui en avoit refusé la permis-
ı. La Princesse sourit. Elle étoit de-
ıt auprès d'une fenêtre avec une let-
à la main, & il n'y avoit dans la
ambre que la Premiere Présidente du
rlement de Provence, qui l'accom-
gnoit depuis Marseille. Elle me parut
petit deuil, & l'on me dit que c'é-
t du Duc de Guise son beau-pere.
ıuvris mes yeux tout le plus que je
uvois pour la regarder. Je la trouvai
plus belle du monde, & elle l'étoit
ectivement.

La Dame qui m'avoit présenté, me
manda si ma curiosité étoit satisfaite,
la réponse que je lui fis obligea la
incesse à me faire des questions. Elle

me demanda mon nom, mon âge, & mille autres choses de cette nature. Le hazard fit qu'elle fut contente de mes réponses. Je remarquai même qu'elle avoit quelque plaisir à causer avec moi; & il me parut qu'elle fut fâchée lorsqu'on vint annoncer que Mr. de Labieres, Président, venoit la complimenter à la tête du Parlement. Elle donna ordre qu'on me fît présent d'une pleine corbeille de confitures, qui étoient sur sa table. On me les mit dans un tablier, & la Dame qui m'avoit présenté m'engagea avec ses compagnes à suivre la Princesse à l'Eglise. J'y fus donc avec elles; mais lorsque j'entendis la petite clochette qui précéde l'élévation de l'Hostie, voyant que la Princesse, aussi-bien que sa suite, étoit dans un profond recueillement, je pris mon temps pour m'évader. On m'avoit élevée avec un si grand éloignement pour tous les mystéres de la Religion Romaine, que j'avois senti de l'horreur de m'être trouvée à la Messe. Je courus vîte au logis, où je trouvai Madame de Saporta fort inquiéte de

ue je tardois tant à revenir. Elle s'é-
repentie de la permission qu'elle
voit donnée, & lorsque je lui contai
ı aventure, elle auroit eu peine à y
ıter foi, si elle n'avoit su que je n'é-
point accoutumée à mentir, & si
:onfitures, sous le poids desquelles
ı tablier rompoit, n'eussent déposé
na faveur.
:ependant la Princesse demanda ce
j'étois devenue. Tout ce qu'elle
en apprendre fut, que j'avois dis-
ı à l'Eglise. Cela lui fit de la peine,
ɔrsque Mr. de Labieres vint pour la
· dîner, elle le pria de me deman-
à mes parens. Elle lui dit qu'elle
it dessein de me donner à la Reine,
le faire par-là ma fortune. Mr. de
ıieres lui répondit qu'il ne croyoit
que mes parens voulussent consen-
à mon éloignement, parce que je
r étois fort chere, & que d'ailleurs
étoient si bons Protestans, qu'il ne
ıit pas plus mal-aisé de tirer une
sonne de Geneve, qu'il le seroit de
rracher de leurs mains. La Princesse

insista encore ; mais inutilement. M. de Labieres avoit fort bien expliqué les sentimens de Mad. de Saporta. Madame la Grand'Duchesse partit sans moi. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle ne m'a jamais oublié; car lorsque je fus la voir à St. Mandé, plus de quinze ans après, elle me fit mille caresses, quoiqu'elle n'eût plus oui parler de moi depuis Orange. D'ailleurs, elle m'a donné de sensibles marques de sa bienveillance pendant tout le séjour que j'ai fait à Paris. Lorsqu'elle me voyoit au Palais Royal, (ce qui arrivoit souvent) elle me témoignoit mille bontés aussibien qu'à mes filles, & ne cessoit de parler avantageusement à Monsieur de mon enfance & de la belle passion qu'elle avoit pris pour moi la premiere fois qu'elle m'avoit vûe. Il y a apparence que cette Princesse a la mémoire plus heureuse que Mr. de B... (1).

Mais pour revenir à mon sujet, M. de Saporta étant mort, sa femme se

(1) Mr. de BÉRINGHEN.

ıva bien embarraſſée. La longue
adie de feu ſon époux l'avoit épui-
: Si bien qu'elle ne ſavoit preſque
devenir lorſqu'elle reçut une lettre
⁄I. Cotton ſon frere, qui étoit de-
long-temps à Paris, lequel ayant
:is l'état où elle ſe trouvoit, lui en-
ı du ſecours. Monſieur de Saporta
t prêté de l'argent à quantité de
onnes; mais la difficulté étoit de le
er. Un de ſes neveux entr'autres,
evoit par une obligation, quatre
ε cinq cent livres. Dès qu'il eût
is la mort de ſon oncle, ne dou-
pas que Madame de Saporta ne
igeât à compter cette ſomme, il
à Orange avec des démonſtrations
itié auxquelles la bonne Dame ſe
ſurprendre; & comme elle étoit
ue à faire faire un inventaire des
; de feu ſon mari, ſur leſquels elle
le premier droit pour ſa dot, il
ıt lui perſuader de ne faire mettre
cet inventaire que les choſes de
⁄aleur, eſpérant par-là de prouver
les ſuites qu'elle avoit détourné

des effets, & en lui faisant perdre sa dot, éviter de lui payer la somme dont il lui étoit redevable. Mais la piété de madame de Saporta l'empêcha de donner dans ce piége; car comme elle étoit obligée de prêter serment, elle n'avoit garde d'altérer en aucune maniere la vérité. D'ailleurs, elle avoit un bon ami qui l'assistoit de ses conseils & de ses soins, avec autant d'empressement que s'il eût été son frere. Aussi étoit-ce un parfaitement honnête-homme, & ce qu'on peut appeller un vrai Philosophe Chrétien. Il étoit Avocat-Général au Parlement d'Orange : Il se nommoit Mr. d'Autran, & je crois qu'il mérite bien une petite digression, qui pourra servir à faire connoître la vanité du monde.

Les Charges du Parlement d'Orange étoient données par le Prince, & ne se vendoient jamais. Elles n'étoient qu'à vie; mais quand ceux qui les avoient possédées, laissoient des Successeurs qui n'en étoient pas indignes, le Prince leur accordoit ordinairement la survivance.

ɔere de M. d'Autran avoit été toute
ɩe Avocat-Général. Or comme dans
e Charge on a beaucoup d'occaſions
rendre ſervice, & qu'il l'éxerçoit
: honneur, il s'étoit fait une foule
nis dont ſa maiſon étoit toujours
ne. On faiſoit même la cour à ſon
unique, que l'on croyoit devoir lui
:éder. Mais il en arriva autrement;
lorſque monſieur l'Avocat-Général
urut, Mr. le Chevalier de Silvieux,
ſe trouvoit à la Haye, pria le
nce de donner cette Charge à un
ſes freres. Ces meſſieurs de Silvieux
ient fils d'un Miniſtre d'Orange qui
ɩit ſignalé ſon zele pour le Prince
ɩdant ſa minorité; ainſi monſieur le
evalier n'eut pas de peine à obtenir
grace qu'il demandoit. Le Prince
ɩlut pourtant ſavoir ſi Mr. d'Autran
voit point laiſſé de fils: Monſeigneur,
dit le Chevalier de Silvieux, il eſt
ɩi que Mr. d'Autran a laiſſé un fils;
ɩis il eſt imbécile. Ainſi il eut le Bre-
t, qu'il envoya au plus vîte à ſon
:re, & quand le courier du pauvre
C 2

Mr. d'Autran arriva à la Haye, il trouva qu'il n'y avoit plus rien à faire.

Dès que Mr. de Silvieux fut revêtu de cette Charge, tous les amis de Mr. d'Autran se tournerent de son côté, & laisserent ce dernier tout seul, qui, indigné de toutes les injustices qu'on lui faisoit, se retira avec sa famille, à une maison de campagne, où il a passé quatorze ans sans faire ni recevoir aucune visite.

Il étoit dans cette solitude quand Madame Saporta arriva à Orange. Comme elle cherchoit le vrai mérite, elle ne manqua pas de l'aller déterrer. Il lui parla du monde en homme qui en connoissoit l'abus, & en vrai Stoïcien, ce qui charma Madame Saporta. Quelque-temps après la fortune lasse d'être injuste le tira de sa retraite; monsieur de Silvieux mourut, & le Prince, persuadé qu'on ne lui avoit point accusé juste sur le chapitre de monsieur d'Autran, voulant réparer le tort qu'il lui avoit fait, lui restitua la Charge de son pere. Il fallut alors qu'il quittât sa solitude

s'il revînt à Orange, où il vit revenir tous ces faux amis qui lui avoient si ement tourné le dos pendant sa dise. On peut croire qu'il ne comptoit ux que de la bonne maniere.

ependant ces diverses épreuves qu'il t faites de la viciſſitude des choses nonde, avoient achevé de l'en déta. Il eut encore d'autres traverses au eu de sa bonne fortune. Un fils uni qu'il élevoit tendrement, & qui noit de belles espérances, mourut peu de temps de la petite vérole. Ce p, quoique rude, n'ébranla point onstance. Une de ses filles qui avoit né le même mal, mourut auſſi quels heures après. Mais Mr. d'Autran, jours soumis aux volontés du Ciel, enterrer ses deux enfans en un même , sans marquer la moindre foiblesse. là quel étoit l'ami dont je viens de ler.

Madame Saporta ayant évité le piége le neveu de feu son mari lui ten, sans pourtant pénétrer ses maues intentions, résolut d'aller à Mont-

pellier pour tâcher de retirer, du moins, sa dot, & ce neveu l'engagea de la maniere du monde la plus prévenante à aller loger chez lui. Nous partîmes donc d'Orange, & nous fûmes d'abord à Nîmes, où je trouvai une sœur de mon pere, qu'on appelloit Mademoiselle Laval. Elle étoit veuve sans enfans, & maîtresse dans la maison. Lorsque je vis mon pere, il me prit en particulier, & après m'avoir assise sur ses genoux, il me dit qu'il n'étoit point content de cette sœur, qu'il vouloit lui ôter la direction de sa maison, & que comme je commençois à devenir raisonnable, il falloit que je vinsse en prendre le soin, puisque cela me regardoit uniquement. Que pour lui, comme il avoit promis de me laisser entre les mains de Madame Saporta, il ne vouloit pas m'en retirer; mais qu'il souhaitoit que je demandasse moi-même à en sortir pour venir auprès de lui : Que si je voulois faire ce qu'il me proposoit, il me chériroit tendrement; sinon qu'il me regarderoit comme une

ıngère, & que j'aurois lieu de m'en
entir, puiſque Madame Saporta
'oit plus d'héritage à me laiſſer.
e lui répondis avec fermeté, qu'il
t le maître de ma perſonne ; mais
s'il me laiſſoit la liberté d'en diſ-
er, j'aimerois encore mieux riſquer
erdre ſon amitié que ſon eſtime,
aquelle je me rendrois entiérement
gne ſi j'abandonnois Mad. Saporta
s ſon adverſité, & dans un temps
elle devoit attendre quelque retour
r tous les ſoins qu'elle avoit pris
noi pendant mon enfance.
Ion pere ne ſe rebuta pas pour cette
onſe, à laquelle il ne s'étoit pour-
point attendu; mais croyant qu'à
ı âge je ne pourrois pas tenir contre
vie d'aller à Paris, il me promit de
mener, & de me mettre en penſion
z ſon frere qui y étoit établi, avec
ls duquel il avoit deſſein de me ma-
. Tout cela ne fut pas capable d'é-
ıler ma réſolution. Mon pere en pa-
mécontent, & depuis ce temps-là
ıe témoigna beaucoup de froideur.

Bien des gens louerent mes ſentimens ; Madame Saporta m'en ſut bon gré, & je partis avec elle pour Montpellier.

Nous fûmes deſcendre chez le neveu de ſon mari, qui lui propoſa d'abord de ſigner certains Actes qui lui auroient été nuiſibles, ce qu'elle refuſa. Il lui tendit encore d'autres piéges ; mais voyant qu'il n'avoit point à faire à une duppe, il perdit toute ſorte de conſidérations. Lorſqu'elle le pria de prendre ſes meſures pour le payement des quatre mille livres, il lui proteſta fort naturellement qu'il employeroit le vrai & le faux pour ſe diſpenſer de les payer. En effet, il lui a tenu parole, car elle n'en a jamais eu un ſol. Pour moi, lorſque, comme ſon héritiere, je voulus dans les ſuites prendre la voye de la juſtice pour retirer cette ſomme, on me produiſit une quittance dont il étoit aiſé de prouver la fauſſeté, & mon mari reçut même dans ce temps-là une lettre anonyme, qui étoit très-jolie, dans laquelle on lui diſoit que la quittance qu'on oppoſoit n'étoit pas plus vraye que l'Alco-

, & que qui voudroit la soutenir iroit
t à Montfaucon, (*) & on l'exhor-
à s'inscrire en faux contre un pareil
:. Mais mon mari qui avoit d'autres
ıpations, & qui pouvoit, sans s'in-
moder, supporter cette petite per-
ne voulut point se donner la peine
ommencer un Procès, ainsi la chose
st demeurée - là.

ais pour revenir où j'en étois, ce
u de feu Mr. Saporta perdit toutes
onnes manieres qu'il avoit eues à
ıge. Quand madame Saporta pleu-
au lieu de la consoler, il l'insultoit
lamment, en lui disant qu'elle
it fort bien son rôle; mais qu'il n'en
pas la duppe, & qu'il savoit très-
que dans la déroute de ses affaires
ıvoit mis plus de dix mille écus de
A mon égard, il me reprochoit
:esse les bonnes intentions que son
avoit eues pour moi, quoique je
'en fusse point prévalue.

C'est un grand trou, dans un des Fauxbourgs
s, où l'on jette les corps de ceux qui ont été

Il avoit une ſœur, vieille, qui le ſecondoit très-bien, & qui joignoit à tout ce mauvais procédé un fort mauvais ordinaire. Effectivement, pendant trois mois que nous reſtâmes dans cette maiſon, on ne nous ſervit que de la chair de vache, qu'on mettoit pour diverſifier, tantôt en étuvée, & tantôt en hachis. madame Saporta ſe faiſoit un honneur de reſter chez les parens de feu ſon mari, juſqu'à ce qu'elle pût partir pour Nîmes où ſes affaires l'appelloient; mais l'hiver étoit ſi rude qu'il étoit impoſſible de ſe mettre en chemin. Il fallut donc faire diette juſqu'à ce que le temps fût un peu adouci, & eſſuyer cependant les invectives du frere & de la ſœur, qui avoient la précaution de ne venir jamais à jeun à table.

Dès que les chemins furent praticables, nous prîmes en diligence celui de Nîmes, où madame Saporta trouva ce petit nombre d'amis que ſa mauvaiſe fortune n'avoit pu lui ravir, & quelques autres que le Ciel lui avoit ſuſcité dans ſes malheurs, comme madame de la

ſagne. Toutes ces perſonnes qui ient d'un mérite diſtingué, touchées a triſte deſtinée de madame Saporta, ıoient par des témoignages d'amitié loucir les chagrins dont cette ver- uſe femme étoit accablée. Un de x qu'elle reſſentoit le plus vivement, it de ſe voir accuſée par les parens feu ſon mari, d'avoir ſauvé plus de mille écus, pendant qu'elle ſe voyoit oſée à tout ce qu'a d'affreux une ex- ne indigence, qu'elle auroit ſans ıte éprouvée ſi la générosité de ſon re ne l'en eût garantie. Ce frere, nme je l'ai déja dit, étoit depuis g-temps à Paris, & y avoit amaſſé bien. Il n'avoit jamais voulu ſe ma- , & il n'avoit d'autre ſœur que dame Saporta, ni d'autre neveu ou ce que moi. Ainſi, comme ſi j'avois deſtinée à recevoir des héritages ıſidérables, je ne fus pas plutôt en de ſentir ce que les malheurs de nſieur Saporta m'avoient ôté, que je uvai dans mon oncle Cotton de quoi arer cette perte. On ne parloit,

lorsque nous arrivâmes à Nîmes, que de la fortune de cet oncle ; & comme cela me regardoit uniquement, j'étois regardée comme une héritiere d'importance. D'ailleurs, le bien de mon pere m'étoit sûr ; mais l'un & l'autre étoient à venir, & cependant m'étant dévouée entiérement à madame Saporta, & ne pouvant partager avec elle que des peines, je puis dire que ma situation n'étoit pas fort agréable, pendant que je voyois une petite cousine de mon âge, qui venoit d'être accordée à un Président, faire un fracas terrible dans notre Ville avec son carrosse & son train. Cela me faisoit quelquefois un peu de mal au cœur : mais la tendresse que j'avois pour madame Saporta me faisoit supporter cette différence sans murmure.

La petite personne dont je viens de parler, étoit fille d'un Conseiller de Nîmes, Catholique Romain ; sa mere qui étoit germaine de mon pere, étoit Protestante.

On voyoit autrefois de ces sortes de mariages dans notre Pays. Le Conseil-

ler

en mourant avoit ordonné par son
ftament, que cette fille qui étoit son
que enfant, feroit élevée dans la
ligion, & arrachée, dès qu'elle au-
t fept ans, d'avec fa mere, pour être
fe dans un Couvent. Le Teftament
t éxécuté. La mere, de peur de fe
ndre fufpecte aux parens de feu fon
ari, faifoit porter réguliérement la
etite fille à la Meffe. Le terme mar-
ué étant arrivé, on la lui ôta pour la
nettre aux Urfulines. Dès qu'elle eut
louze ans, ces zélés parens voulant
'en affurer, & l'attacher pour toujours
à la Religion Romaine, propoferent le
mariage du Préfident de Mariote. La
mere, qui le croyoit avantageux, bien-
loin de s'y oppofer, y contribua en lui
donnant de fon bien, qui joint à l'héri-
tage du pere, la rendit un bon parti, &
facilita le mariage. Ce fut alors qu'on
accufa la bonne Dame d'être plus mon-
daine que Proteftante. On lui oppofoit
l'exemple de Madame du R**, qui
avoit fait des efforts extraordinaires
pour arracher fa fille à la Religion Ro-

maine, & qui en étoit enfin venue à bout contre toute apparence.

Le mari de cette Dame, qui étoit Garde des Sceaux du Sénéchal de Nîmes, avoit été séduit dans sa jeunesse, & prêt à embrasser la Communion de Rome; mais monsieur du R** son pere avoit paré le coup. Ce bon-homme l'ayant fortifié dans la Foi, le fit jurer qu'il y resteroit toute sa vie, & lui donna sa malédiction au cas qu'il vînt à changer; & ce fils pour le rassurer, lui dit qu'il vouloit crever comme Judas, si cela lui arrivoit.

Cependant après la mort de son pere, une niéce de sa femme, qui étoit une très-belle fille, eut la foiblesse de se fier un peu trop à un de ses parens qu'elle comptoit d'épouser, & qui, selon la coutume des amans, devint aussi-tôt infidéle qu'heureux. Monsieur du R**, sensible à cet affront, en ayant fait son affaire, mena la Demoiselle au Parlement de Toulouse, & oubliant ses sermens il sacrifia sa Religion à l'honneur de sa famille, esperant par son

ingement, trouver plus de protection
près des Juges. Mais le succès ne ré-
ndit point à ses espérances, il perdit
n procès, & ce revers ayant réveillé
conscience, les remords & le chagrin
ii causerent tant d'agitations, que la
évre le prit, accompagnée de délire;
le sorte que dans un de ses violens ac-
:ès, il se précipita du haut d'une mai-
son. Ce qu'il y a de remarquable, c'est
qu'en tombant il fut accroché à un fer
qui tenoit à la muraille, & qui lui perça
le ventre. Bien des gens regarderent
cette fin tragique comme un jugement
de Dieu. Pour moi, je crois que nous
ne devons point y entrer.

Madame du R** apprit cette nouvelle avec beaucoup de douleur. Cette douleur étoit d'autant plus forte, qu'elle étoit fondée sur la juste appréhension de se voir ôter ses chers enfans, qui étant en bas âge, devoient, selon les Déclarations du Roi, être élevés dans la Religion que leur pere avoit embrassée. Cette pensée fut cause qu'elle vit mourir avec joye une de ses filles. Il lui

en reſtoit une autre & un fils. Ce fils fut mis aux Jéſuites, & il a été perdu pour elle ſans reſſource. On fit enfermer la fille dans un Couvent, où, dès qu'elle fut en âge, on lui fit ſigner une Profeſſion de Foi. Malgré tout cela cette pieuſe mere ne perdit pas courage. Dès qu'elle eut ſa fille auprès d'elle, elle détruiſit tout ce que les Religieuſes avoient fait. On la promena pendant des années de Couvent en Couvent, & de Ville en Ville.

Tout cela ne rebuta point madame du R**. Elle trouvoit le ſecret de faire paſſer ſes inſtructions à ſa fille au travers des grilles les plus épaiſſes. Après avoir ſurmonté tous ces obſtacles, elle eut la conſolation de voir cette fille ſe déclarer hautement Proteſtante, quoiqu'on la menaçât de la traiter en Relapſe, & de lui faire ſubir les peines portées par l'Ordonnance. Elle ne fut pourtant pas traitée à la rigueur, & un peu de conſtance la tira d'affaire. Dès qu'elle fut en repos, ſa mere ne ſongea qu'à la marier pour s'en aſſurer entié-

rement. Ce deſſein lui réuſſit, & elle jouit préſentement, dans ces fortunés climats, & dans une heureuſe vieilleſſe, du fruit de toutes ſes peines.

Voilà l'exemple qu'on prétendoit que ma parente devoit avoir ſuivi. Je crois qu'elle l'auroit fait ſi elle avoit cru y réuſſir, & je ſuis perſuadée que c'eſt le manque de courage, & non pas le manque de zele, qui l'empêcha de l'entreprendre.

Les nôces de ſa fille avec le Préſident de Mariote, ſe firent avec pompe. On n'a jamais vû plus de magnificence ni plus d'éclat. Mais, comme tout n'eſt que vanité, la pauvre Préſidente, malgré ſon rang & ſes biens, mourut quelques mois après, & il ne reſta de tout cela à ſa mere, que le regret de l'avoir vû mourir, & de l'avoir vû mourir Papiſte.

Cependant on ſongea auſſi à me marier. Mr. B**. fils d'un des fidéles amis de madame Saporta, fut un des premiers qu'on eut en vûe; mais cela n'eut pas de ſuites, parce que j'étois fort

jeune, & qu'avant qu'on eût le temps d'y réfléchir, une veuve belle & blonde, de ses parentes, charmée de son mérite, fit connoître les sentimens qu'elle avoit pour lui, & l'engagea à s'attacher à elle. Après cela on proposa Mr. de St. F**. proche parent de Mr. le Comte du Roure, Lieutenant-Général de notre Province. Ce Gentilhomme avoit une mere qui étoit amie de madame de Saporta, & qui m'aimoit beaucoup. On parla long-temps de cette affaire, & l'on en demeura-là. Mes parens n'aimoient point trop la conclusion. On écoutoit tout, & l'on ne se déterminoit à rien. Les malheurs dont l'Eglise étoit menacée, faisoient qu'on ne songeoit guéres à des nôces. On abattoit tous les jours quelque Temple par Arrêt du Parlement. Nîmes trembloit pour le sien, après avoir vû tomber ceux de ses voisins. Ainsi l'on ne songeoit qu'à prendre le sac & la cendre, & à célébrer des Jeûnes pour désarmer la colere du Ciel.

Ce fut dans un de ces jours de so-

lemnité, qu'on vit entrer dans notre Eglise un Etranger bien mis & de bonne mine. Il se plaça vis-à-vis de moi, & lorsque je fus de retour au logis, on me dit que cet Etranger si bien fait étoit le fils de mon oncle Petit de Paris. Je courus d'abord chez mon pere pour en savoir la vérité. J'y trouvai l'Etranger, qui au lieu d'être le fils de mon oncle, comme on me l'avoit d'abord dit, étoit le fils de sa femme.

J'ai déja dit que j'avois deux oncles à Paris, l'un frere de mon pere, & l'autre de ma mere; mais avec cette différence, que ce dernier étoit un vieux garçon qui me destinoit tout son bien, & que le premier ayant beaucoup d'enfans, me regardoit comme de trop dans la famille, dont sans moi il auroit été l'héritier après la mort de mon pere qui étoit son frere aîné. Comme j'aurai souvent occasion de parler de cet oncle dans la suite de ces Mémoires, il est bon que je fasse ici son histoire en abrégé.

Il étoit bien fait; sa phisionomie

étoit prévenante, & son esprit souple & insinuant. Il étoit sorti du Pays en sortant de l'enfance. Or, comme la fortune d'un cadet chez nous n'est pas grand'chose, il avoit cherché dans le métier des armes le moyen d'avancer la sienne. Il avoit de la valeur & de l'ambition; & cela faisoit qu'il ne manquoit pas de se trouver dans les endroits les plus dangereux. Enfin, après s'en être tiré bien des fois avec honneur, il fut pris à l'expédition de Naples l'an...., & enfermé dans une Tour, où le Viceroi de ce pays-là le fit exactement garder pendant cinq ans & demi, sans vouloir entendre aucune composition.

Il commençoit à être las de cette dure captivité, qui, outre qu'elle étoit ennuyeuse, reculoit aussi son avancement, lorsque le Ciel envoya à Naples un nouveau Viceroi plus traitable que le premier. Mon oncle trouva le moyen de se faire recommander à lui par Mr. de Turenne. Cette recommandation fit son effet; car quand mon oncle voulut présenter au Viceroi la petite légitime

que mon pere lui avoit envoyée, le Viceroi la refusa en lui donnant la liberté sans rançon. Il fit même plus, car il lui dit de demander ce dont il auroit besoin. Si-bien que mon oncle, sans hésiter, lui demanda la liberté d'un de ses camarades qui avoit été fait prisonnier avec lui. Le Viceroi trouva tant de générosité à cette demande, qu'il la lui accorda sur le champ, & joignit à cette grace le présent d'un très-beau cheval sur lequel mon oncle revint en France.

Il fut d'abord trouver Mr. de Turenne, qui le prenant sous sa protection, lui fit donner une Compagnie de Cavalerie. Dès qu'il l'eut obtenue, il vint à Nîmes pour faire des hommes. Après qu'il y eut brillé quelque temps, donné des bals & des cadeaux, il en partit pour joindre son Régiment qui étoit en Picardie. Il trouva dans ce Pays-là un Officier Picard qu'il avoit connu avant sa prison. Cet Officier lui offrit, supposant qu'il n'avoit pas encore des connoissances dans le Pays, de le mener chez une de ses parentes. Cette pro-

poſition fut du goût de mon oncle qui étoit fort galant. On le mena donc chez la Dame. C'étoit la veuve d'un Officier de Marine, frere de Mr. du Queſne qui a depuis ſi fort illuſtré ſon nom, étant devenu Lieutenant-Général, & n'ayant pas voulu monter plus haut aux dépens de ſa Religion. Le mari de cette Dame n'avoit pas eu le temps de faire une ſi grande fortune. Un coup de canon l'avoit envoyé tout jeune à l'autre monde. Il n'avoit laiſſé qu'un fils. Cette veuve paſſoit pour fort riche, & mon oncle qui la trouvoit à ſon gré, ſongea d'abord à l'épouſer. Il arbora un plumet vert pour lui plaire, & il n'eut pas de peine à y réuſſir. Elle étoit ſous la conduite de ſa mere, que mon oncle ſut charmer par ſes careſſes & par cet eſprit inſinuant dont il avoit l'art de ſe ſervir avec tant d'adreſſe. Il n'étoit plus queſtion que de gagner un vieux oncle duquel on attendoit du bien, & qui demeuroit à Paris. Mon oncle prit auſſitôt la poſte, & fut trouver Mr. de Turenne, pour le prier de vouloir bien

demander cette jeune veuve à son oncle, comptant bien que le bon-homme n'auroit garde de refuser un Prince tel que Mr. de Turenne, & qu'il se croiroit trop honoré de le voir entrer dans les affaires de sa famille. La chose réussit comme mon oncle l'avoit imaginé, & dans peu de temps il revint avec l'agrément du bon-homme épouser sa Belle. Je ne sais si ce mariage fut aussi avantageux pour lui qu'il l'avoit espéré. Bien des gens ont dit que non; mais il n'eut garde de s'en plaindre. Dès qu'il fut marié, il mena sa femme à Paris avec son petit garçon qu'il éleva avec soin, & qui est l'Etranger dont j'ai déja parlé. Mon oncle prétendoit que M. du Quesne devoit faire raison à cet enfant d'une prise que son pere venoit de faire lorsqu'il fut tué; mais M. du Quesne, qui commençoit dès-lors d'être en faveur, trouva moyen de se tirer d'intrigue, & dès que l'enfant fut en âge de servir, il en débarrassa mon oncle & le prit auprès de lui. Il le fit passer par tous les degrés, & il étoit Enseigne de

Vaiſſeau lorſqu'il arriva à Nîmes. Il y vint pour prendre des remédes de ce fameux Prieur de Cabrieres qui a tant fait de bruit, & qui guériſſoit de tant de maux. M. du Queſne ne diſoit pas le ſien; bien des gens s'en doutoient. Mon pere le logea chez lui, & lui procura tous les plaiſirs qu'il put imaginer. Il le mena même chez une Maîtreſſe qu'il avoit, ſans lui faire confidence de la maniere dont il étoit avec elle. Mais cette créature qui n'étoit pas la plus fidelle du monde, prit du goût pour M. du Queſne, & lui écrivit un billet pour le prier de la venir voir ſans que mon pere le ſût. Mr. du Queſne reçut ce billet dans un cabaret où il ſoupoit avec mon pere, auquel, malgré les défenſes de la Belle, il fit d'abord confidence de ſa bonne fortune. Mon pere le pria de n'en pas profiter, & Mr. du Queſne lui en fit le ſacrifice, quoique la perſonne fut très-jolie. On dit qu'elle eut un fort grand dépit du mauvais ſuccès de cette aventure, & que mon pere n'eut plus envie de lui mener de pareils ſeconds.

Quoique

Quoique je ne fusse pas dans la maison de mon pere, j'y allois pourtant fort souvent. Mr. du Quesne me faisoit bien des amitiés, il m'appelloit sa petite cousine, & l'on dit bientôt dans la famille qu'il étoit venu pour se marier avec moi. Mais ce n'étoit pas chose prête, & Mr. du Quesne fut obligé de retourner à son département, qui étoit à Toulon.

Quelque temps après on vit arriver à Nîmes mon oncle Petit, sa femme, quatre enfans & tous leurs Domestiques. L'on n'a jamais bien su ce qui les avoit obligés à venir faire cette entrée de Ballet dans un lieu où ils n'avoient ni biens, ni affaires. Mon oncle disoit que la maladie du Pays l'avoit pris, & d'autres prétendoient que la diminution de son bien & de son crédit l'avoit déterminé à prendre ce parti. Comme je me suis engagée à faire son histoire, il faut que j'y revienne.

J'ai déja dit qu'il mena sa femme à Paris, & que Mr. de Turenne étoit son Protecteur. Cette protection lui procura

celle du Roi, dont mon oncle ſut ſe prévaloir pendant quelque temps. Un jour qu'il l'avoit ſuivi à la chaſſe, qu'il crut avoir trouvé un quart-d'heure favorable, il lui demanda le Gouvernement de Saint-André de Villeneuve-lez-Avignon; & Sa Majeſté le lui accorda de la maniere du monde la plus agréable, mais il n'en fut pourtant pas plus avancé; lorſqu'il alla trouver le Secrétaire d'Etat pour ſe faire expédier ſon Brevet, ce Miniſtre lui dit que le Gouvernement étoit donné depuis trois jours à madame de Bethune, qui l'avoit demandé pour le marquis de la Roque de Carpentras, qui devoit épouſer ſa fille, à qui ce Gouvernement tenoit lieu de dot. Mon oncle s'en retourna chez le Roi, fort mécontent, & ce Prince lui dit avec beaucoup de bonté : monſieur Petit, je vous avois donné ce qui n'étoit pas à moi, je ne m'en ſouvenois pas; mais il n'y aura rien de perdu, je ferai quelque choſe de mieux pour vous dès qu'il y aura occaſion. Mon oncle ſe conſola, flatté

par ces belles espérances. Quelque temps après il eut permission de vendre sa Compagnie. Cela le mit en argent. Il eut encore une autre ressource ; car, lorsque Mr. Tardieu, Lieutenant-Criminel de Paris, dont l'avarice & celle de sa femme ont fourni matiere à tant de bons contes : lors, dis-je, que ce couple si assorti fut égorgé de compagnie, sans laisser de Successeurs pour recueillir les grandes richesses que leur lésine ou peut-être quelque chose de pis, leur avoit fait amasser, mon oncle Petit, qui se trouvoit à Paris, & qui savoit que madame Tardieu étoit de notre Province, fille d'un nommé Ferrier, Ministre Renégat, se souvint qu'il y avoit dans les Cévennes un Fermier qui étoit son parent & le nôtre, & au nom de ce parent mon oncle fit mettre le Scellé sur les effets du Lieutenant-Criminel, & dépêcha en meme-temps un Courier à Ferrier pour l'avertir de venir en diligence, & d'apporter avec lui tous les Actes qui prouvoient la proximité qu'il y avoit entre lui & la Lieutenante-Criminelle.

Ferrier qui ne s'attendoit pas à cette bonne fortune, bornoit la ſienne auprès d'une Maîtreſſe de laquelle il étoit tendrement aimé. Il étoit avec elle lorſque le Courier arriva. Cette femme, bien-loin de ſe réjouir de cette bonne nouvelle, en fut au déſeſpoir. Elle avoit un mari; ainſi ne pouvant pas eſpérer de devenir la femme de Ferrier, elle craignoit de s'en voir abandonnée, & que devenant Grand-Seigneur il ne devînt auſſi infidele. Ferrier la raſſura de ſon mieux, & malgré ſes larmes il partit en poſte pour Paris, où il fut déclaré le plus proche parent de madame Tardieu, & hérita de huit cent mille francs qu'elle laiſſoit. Il donna à mon oncle Petit, pour ſon droit d'avis & pour toutes ſes peines, dix mille écus. Ce préſent l'ayant mis à ſon aiſe, il réſolut, ne voyant point venir de Gouvernement, d'acheter la Charge de Maréchal des Logis de Cavalerie; mais il vouloit faire contribuer pour cela la mere de ſa femme, & pour l'y engager il s'aviſa d'un moyen qui lui réuſſit. Il ſavoit

que cette bonne femme aimoit tendrement sa fille, & ne pouvoit se passer de la voir : si bien qu'un jour il lui dit confidemment, que l'état de ses affaires ne lui permettant pas de rester à Paris, où il faut faire beaucoup de dépenses, il étoit résolu de se transporter à Lyon avec sa famille, qui commençoit de devenir nombreuse, à moins qu'elle ne voulût lui aider à acheter une Charge dans laquelle il espéroit d'avancer sa fortune. La bonne Dame balançant entre son argent & le plaisir de voir sa fille, la laissa partir; mais ne pouvant soutenir son absence, elle la rappella bientôt après, & donna à mon oncle ce à quoi il l'avoit taxée, avec quoi il paya une partie du prix de la Charge de Maréchal des Logis de Cavalerie.

Cette Charge lui donna occasion de s'insinuer auprès de monsieur de Louvois, & il sut si bien s'en faire aimer, que tout le monde le crut en chemin de faire une grande fortune. On s'adressa même à lui pour proposer le mariage

de monſieur le Duc de Vendôme avec la fille de ce Miniſtre, à préſent Princeſſe de la Roche-Guyon. Mr. de Louvois dit qu'il auroit reçu cet honneur à genoux ſi on lui en eût parlé avant qu'il eût pris des engagemens avec un autre; ainſi l'affaire manqua au grand regret de mon oncle, qui auroit bien voulu s'en faire honneur.

Il continua toujours à faire ſa cour à ce Favori de la Fortune, qui lui dit quelque choſe de bien agréable un jour qu'il le vit entrer dans ſa Chambre; car l'appellant par ſon nom, il cria devant tout le monde : Où étiez - vous hier, monſieur Petit ? Vous me manquâtes bien au ſortir de la Foire : Je trouvai des filoux qui voulurent me faire mettre l'épée à la main : Je n'étois point de cet avis-là, & je vous cherchai des yeux pour me tirer de cet embarras. Mon oncle répondit en brave, & en brave Gaſcon. Et au bout de tout cela, dans le temps où ſon crédit paroiſſoit le mieux établi, il s'aviſa de ſe brouiller avec Mr. de Louvois, par une délica-

teſſe dont il eût pû ſe paſſer; car ce Miniſtre lui ayant dit qu'il vouloit l'envoyer quelque part, mon oncle fut en donner avis à monſieur de Turenne, & lui dit qu'il n'avoit pas voulu partir ſans recevoir les ordres de ſon Alteſſe. Mr. de Turenne lui ordonna de reſter auprès de lui, & de ſervir dans ſon Armée. Mon oncle n'eut pas le mot à dire, & ſe vit expoſé à être la victime de ces deux rivaux d'ambition. Mr. de Turenne fut tué bientôt après, & mon oncle ne pouvant plus ſe racrocher auprès de monſieur de Louvois, vendit ſa Charge & ſe retira du ſervice. Il reſta encore quelques années à Paris, trouvant toujours monſieur de Louvois en chemin dans tout ce qu'il vouloit entreprendre. Bien des gens ont cru que tous ces revers l'avoient déterminé à faire cette retraite en Province. Quoi qu'il en ſoit, mon pere les reçut tous dans ſa maiſon qui étoit l'auberge de toute la famille, & dans laquelle, par un renverſement aſſez étrange, j'étois moi ſeule regardée comme une étrangere qui ſeroit venue

au monde fort mal-à-propos pour ôter la ſucceſſion du bien de la famille à cet oncle Petit, qui étoit homme fort habile à ſuccéder. On avoit compté pendant mon enfance que je ne lui ferois pas long-temps obſtacle; & quand on vit que ma ſanté ſe fortifioit, on réſolut, pour concilier les choſes, de me marier à ſon fils. Ma tante de Laval, cette ſœur de mon pere qui s'étoit impatroniſée dans la maiſon, ne ſouhaitoit rien tant au monde que d'en voir paſſer tout le bien entre les mains de ſon frere cadet, d'une maniere ou d'autre. Ainſi elle opinoit fort pour ce mariage; mais j'avoue que cette grande proximité me faiſoit de la peine. Mon pere même qui avoit d'abord donné làdedans, s'en fit dans les ſuites un ſcrupule, & toutes ſes vues tournerent du côté de monſieur du Queſne, qui avoit bien gagné ſon cœur dans le voyage qu'il avoit fait à Nîmes. Je ne me ſentis pas le même éloignement pour cette affaire. Monſieur du Queſne étoit trèsbien fait, portoit un nom fort à la mo-

de, & étoit en beau chemin pour s'avancer. Ainſi autoriſée par l'inclination de mon pere, je ne ſongeai point à combattre celle que j'avois pour ce Cavalier.

Pendant que les choſes étoient en ces termes, mon pere tomba malade, & n'ayant pas voulu d'abord remédier à ſon mal, il le rendit bientôt incurable. Dès qu'on s'apperçut du danger où il étoit, on tâcha de m'éloigner le plus que l'on put de la maiſon. Un ſoir que j'y étois allée pour veiller mon pere, mon oncle me dit qu'il ſe trouvoit beaucoup mieux, qu'il dormoit profondément, & qu'il avoit donné ordre que perſonne n'entrât dans ſa chambre; qu'ainſi il me conſeilloit de m'en retourner chez madame Saporta, & de me réſerver pour une autre nuit. Il me dit cela avec tant d'autorité, & avec un ſi grand air de franchiſe, que je n'oſai inſiſter. Mais je m'apperçus le lendemain que j'en avois été la duppe, car mon oncle Petit vint m'annoncer lui-même, que mon pere avoit fait ſon

Teſtament. Ma niéce, me dit-il, votre pere s'éveilla hier au ſoir un peu après que vous fûtes partie, & nous demanda un Notaire : il vous a fait ſon héritiere univerſelle. Il eſt vrai, ajouta-t-il en baiſſant la voix, qu'il a fait une ſubſtitution en ma faveur, au cas que vous veniez à mourir ſans enfans, & je ne crois pas que vous deviez être fâchée, puiſque ſi le cas arrivoit, vous n'auriez rien de plus proche que mes enfans. Cela étant, lui dis-je, mon oncle, vous pouviez me laiſſer la liberté d'en diſpoſer, & de m'en faire un mérite auprès d'eux; mais vous êtes la maître, & je n'ai rien à dire. Je fus après cela chez mon pere avec madame Saporta, & nous trouvâmes un Notaire qui tournoyoit autour de la chambre, & qui marquoit vouloir ſe cacher. Madame Saporta demanda ce que cela vouloit dire, on ne lui répondit pas juſte. Mais enfin, comme elle ne partoit point delà, mon oncle lui dit : Madame, mon frere a une petite partie ſur la Communauté de Saint Gilles, dont on lui a

volé l'Obligation, & mes amis ont jugé à propos qu'il donnât cette ſomme à quelque perſonne de crédit qui pût en tirer parti ; ainſi mon frere veut la donner à ma fille aînée, & le Notaire eſt là pour en dreſſer un Codicile. Madame Saporta lui répondit : Monſieur, vous auriez pû employer ce crédit que vous croyez avoir, pour votre niéce tout comme pour votre fille. Pour moi, je ne dis pas un ſeul mot : je vis ſigner cet Acte par mon pere ; ma couſine l'en vint remercier en ma préſence ſans que je fiſſe paroître le moindre mécontentement, & malgré tout cela on tâchoit de faire entendre à mon pere que je ne ſerois pas fâchée de ſa mort : Je crois même qu'on lui en avoit perſuadé quelque choſe ; car il me dit un jour, vous ſerez bien aiſe dans peu de temps d'être une héritiere. Je fus ſi touchée de ce reproche, que je ne pus retenir mes larmes, & ma tante Laval qui ne cherchoit qu'un prétexte, me prit par les épaules, & me jetta hors de la chambre.

C'étoit un caractere de femme assez particulier que celui de cette tante, elle avoit le meilleur cœur du monde pour les gens qu'elle aimoit; mais comme elle aimoit toujours les uns aux dépens des autres, elle faisoit du bien & du mal en même temps; c'est ce que j'ai éprouvé. Elle auroit pû vivre en repos, étant veuve sans enfans, avec du bien; mais cette envie de régenter, & certain air de domination qu'elle vouloit usurper dans la famille, la rendoit souvent mécontente, & lui faisoit toujours faire des mécontens. J'étois pour lors la partie souffrante, & elle me fit tout du pis qu'elle put. Cependant le mal de mon pere empiroit tous les jours; & comme dans ce temps-là on étoit obligé de déclarer devant un Commissaire de quelle Religion on vouloit mourir, monsieur Seguier Evêque de Nîmes, & monsieur de la Beaume Conseiller, vinrent chez mon pere pour recevoir sa déclaration. Mon pere la fit d'une maniere fort édifiante, & monsieur de la Beaume qui étoit de ses amis,

amis, lui dit en s'en allant : Hé bien, puiſque vous ne voulez pas vous faire bon Catholique, dépêchez-vous de guérir, afin que nous puiſſions boire enſemble. Il n'y avoit pourtant pas lieu de l'eſpérer, & mon pere ſavoit bien à quoi s'en tenir. On peut dire que jamais homme n'a attendu & reçu la mort avec plus de conſtance, & qu'il mourut en Héros Chrétien. Quand on vouloit lui donner des cordiaux, il ſe moquoit de tous ces ſoins, & diſoit en ſouriant : A quoi bon tout cela ? Un quart-d'heure plutôt, ou plus tard, ce n'eſt pas la peine de ſe tant fatiguer. Un inſtant avant de mourir, il demanda un verre d'eau, & dit à ſon frere en Latin : Voici le dernier que je boirai. Il me fit des exhortations fort touchantes, il me donna tendrement ſa bénédiction, & témoigna du regret de n'avoir pû, avant de mourir, me marier avec monſieur du Queſne ; & recommandant fort qu'on eût ſoin d'achever cette affaire, il expira ſans agonie, parlant toujours avec la même liberté

d'eſprit. Il étoit dans ſa ſoixante-troiſieme année, il y en avoit quatorze qu'il étoit veuf. Cette perte me toucha vivement; mais après avoir donné ce que je devois aux ſentimens de la nature, je me conſolai, non pas parce que j'allois être un peu plus à moi aiſe, mais dans la vûe de rendre à madame Saporta le retour de tout ce qu'elle avoit fait pour moi. En effet, après avoir été quatorze ans dans ſa maiſon, j'eus la ſatisfaction de la voir à mon tour dans la mienne, & de la rendre maîtreſſe de tout ce que j'avois. Je déclarai d'abord à mes Fermiers que c'étoit à elle, & non pas à moi à qui ils devoient rendre compte. Cependant mon oncle Petit qui étoit dépoſitaire du Teſtament de mon pere, le fit ouvrir pour rendre la ſubſtitution authentique. Il fit faire un Inventaire de tous les effets, & l'on vit dans cette occaſion le pouvoir que l'intérêt a ſur les hommes. Ma tante Laval qui me voyoit à regret chez moi, ne ſongeoit qu'à me renverſer; mais enfin, après avoir eſſuyé bien

des avanies, je reſtai paiſible dans la Succeſſion de mon pere, que le ſang & ſa volonté me donnoit. Cette ſubſtitution me bridoit un peu, parce qu'elle m'empêchoit de vendre mon bien, & me faiſoit manquer par-là des établiſſemens avantageux; car il y a des maiſons que l'argent comptant accommode mieux que du bien en fonds. Mais mon oncle Petit n'étoit pas fâché de cela, il n'avoit pas trop d'envie que je me mariaſſe; & quoiqu'il fît mine de donner dans l'affaire de monſieur du Queſne, ſon intérêt, & celui de ſes enfans, faiſoit qu'il ne le ſouhaitoit point: mais monſieur du Queſne n'étoit point de cet avis: il vint à Nîmes peu de temps après la mort de mon pere, dans le deſſein de profiter des bonnes intentions qu'il avoit eues pour lui; mais il ne put pas faire un long ſéjour dans cette Ville. Le Roi le fit Capitaine d'une Galiote, & il fallut aller dans cette qualité au bombardement de Gênes, où l'on dit qu'il fit des merveilles; du moins monſieur de Seignelai qui étoit préſent, lui

a rendu ce témoignage. Cependant mon oncle Petit qui avoit compté de planter le piquet chez mon pere, se trouva un peu dérangé par sa mort : il resta pourtant encore un an au Pays, & pendant ce temps-là il fit le mariage du marquis du Quesne, fils du Lieutenant Général, avec la fille de monsieur Bosc de Montpellier. Je fus à cette nôce, qui fut des plus magnifiques. Mr. Bosc en faisoit les frais, & étoit en état d'en faire de considérables. Enfin tout y répondoit à la dignité de l'époux, & aux grandes richesses de son beau-pere. Ils s'épouserent à Saint Jean de Vedas, où l'Eglise de Montpellier s'assembloit depuis la démolition du Temple. Mr. Bosc, outre la grosse dot qu'il donna à sa fille, lui fournit encore tout ce qui lui étoit nécessaire, & la fit mener à ses dépens à Paris chez madame du Quesne sa belle-mere. Ce fut monsieur Sartres, à présent Chanoine à Londres, qui l'y conduisit, pendant que monsieur du Quesne alla d'un autre côté courir les mers. Mon oncle, après

avoir réuſſi dans cette affaire, ſe donna bien des mouvemens pour en accommoder une qui partageoit tout le Pays : c'étoit le Procès entre le marquis de Montbrun & le marquis de Fournes, qui s'accuſoient réciproquement d'avoir empoiſonné mademoiſelle de Saint Privat leur niéce. Cette affaire eſt ſi particuliere, qu'elle vaut bien la peine d'être un peu circonſtanciée. Mr. le marquis de Saint Privat avoit épouſé la ſœur du marquis de Montbrun, & n'avoit eu de ce mariage qu'une fille qui étoit tout-à-fait accomplie pour le corps & pour l'eſprit. Madame St. Privat mourut bientôt après l'avoir miſe au monde, & ſon mari, après avoir laiſſé cet aimable enfant entre les mains de madame de Fournes ſa mere, partit pour Paris, où il paſſa le reſte de ſes jours qui furent terminés d'une maniere bien triſte à la Croix du Tiroir. Madame de Fournes, qui étoit une femme de mérite, avoit donné tous ſes ſoins à élever ſa petite-fille, & y avoir ſi bien réuſſi, qu'on peut dire

que c'étoit la merveille de son temps. Elle avoit atteint sa vingtiéme année, & sa beauté, sa douceur & son esprit lui attiroient l'admiration & les empressemens de toute la terre, lorsqu'on reçut la nouvelle de la fin tragique de son pere. Ce marquis étoit dans son lit avec une médecine dans le corps, lorsqu'il entendit frapper à la porte de sa chambre d'une maniere fort incivile, & qu'il y vit entrer une troupe de Satellites, qui, sans aucun compliment, lui dirent qu'il falloit aller en prison. Ce Gentilhomme surpris du procédé de ces gens-là, leur dit qu'ils se méprenoient, & voulant prendre un ton fier: Messieurs, dit-il, savez-vous bien que je suis le marquis de St. Privat? C'est justement à lui que nous en voulons, répondirent-ils, & après avoir mis le scellé par-tout, l'arracherent de son lit malgré son indisposition, & le traînerent indignement à un carrosse qui étoit à la porte, & qui le mena en prison. Dès qu'il y fut, il vomit quantité de sang, & les coups de pieds qu'on lui

avoit donnés fur la montée, & toutes les infultes qu'on lui avoit faites augmenterent fi fort fon mal, qu'il fut en peu de temps en très-mauvais état. Mais ce n'étoit pas-là le pire, on fit ôter le fcellé chez lui, l'on trouva dans fon cabinet une lime, des cifeaux, & des rognures d'or, & là-deffus on lui fit fon procès comme à un faux monnoyeur. Dès qu'il en parut convaincu, on jugea bien qu'il n'y avoit rien à efpérer pour lui : Cependant monfieur de Fournes fon frere cadet qui étoit dans le fervice, fe rendit en pofte à Paris, & fut fe jetter aux pieds du Roi pour demander la grace de fon frere. Mais le Roi lui répondit que c'étoit un des trois cas pour lefquels il avoit mis la main fur les Saints Evangiles, & qu'ainfi il ne pouvoit point la lui accorder. On fait que ces trois cas que le Roi a juré de ne point pardonner, font les enlévemens, les duels & l'altération des monnoyes, & que par cette févérité il eft venu à bout de ce que fes ancêtres n'avoient pû faire. Cependant monfieur de Four-

nes ne se rebuta point : il suivit le Roi, fondant en larmes, & pour l'attendrir il découvrit sa poitrine, & lui fit voir les marques des blessures qu'il avoit reçues à son service. Le Roi lui témoigna qu'il étoit fâché d'être obligé de le refuser ; & après lui avoir dit que les fautes étoient personnelles, que celles de son frere ne pouvoient point le déshonorer, & qu'il lui donnoit la confiscation du bien, il se tourna du côté de monsieur le Maréchal de Lorges, & lui dit : qu'on prenne soin de consoler ce pauvre Gentilhomme, & qu'on fasse ensorte que je ne le voye pas, car son état me touche. D'abord on courut à lui, & on lui fit comprendre que tout ce qu'il faisoit étoit inutile ; ainsi il s'en revint à Paris, où il imagina un autre moyen pour sauver son frere, qui fut d'apporter cinquante mille francs en argent blanc chez lui. Il les étala sur sa table, & les couvrit d'un tapis, après cela il alla à la prison, & pria le Concierge de monter dans son carrosse. Quand il le tint, il

le mena dans sa chambre, & après avoir fermé la porte, il se mit à genoux devant lui, & tâcha par son éloquence de l'engager à se sauver avec son frere hors du Royaume, l'assurant qu'il ne l'abandonneroit jamais; qu'il avoit des chevaux de poste, & des hommes pour l'escorter jusques à ce qu'ils fussent en lieu de sûreté; & enfin pour donner plus d'efficace à ce qu'il disoit, il tira tout-d'un-coup le tapis, & fit voir à cet homme les cinquante mille francs dont il vouloit lui faire présent. A cet aspect le Concierge commença à être un peu ébranlé; monsieur de Fournes l'embrassa, & fit ce qu'il put pour l'encourager. Mais cet homme ayant fait réfléxion au danger auquel il s'exposeroit, détourna ses regards de dessus cet objet tentatif, & refusa absolument; ainsi le pauvre marquis de Saint Privat ne put point éviter le coup fatal. Il fut condamné à avoir la tête tranchée. Il étoit encore au lit lorsqu'on vint pour lui prononcer son Arrêt, & comme il avoit mis le verrou en-dedans, &

qu'on ne pouvoit entrer, il se leva pour l'ôter, croyant qu'on venoit pour l'interroger comme on avoit déja fait plusieurs fois : mais un des premiers objets qui frappa sa vûe, fut le Bourreau qui étoit-là tout prêt pour se saisir de sa proye. Mr. de Saint Privat entendit sa Sentence, & aussi-tôt après deux Docteurs de Sorbonne qui étoient présents, commencerent à lui parler de Religion, voulant lui persuader d'embrasser la Romaine. Mais ce marquis, qui dans ces terribles momens avoit conservé beaucoup de liberté d'esprit, fut se servir de cette occasion pour se procurer la consolation d'avoir un Ministre : Car il dit à ces messieurs qu'il vouloit mourir dans la véritable Religion ; mais que pour la connoître il falloit entendre les raisons de part & d'autre ; qu'ainsi il les prioit qu'on lui fît venir monsieur Claude. On n'y manqua pas, & dès que monsieur de Saint Privat le vit, il remercia les Prêtres, & les pria de se retirer. Ces Docteurs qui virent qu'il les avoit duppés, en eurent

fort grand dépit. Mr. Claude consola le marquis, & ne le quitta que lorsqu'il monta sur la charrete où il ne lui étoit pas permis de le suivre, & alors les Prêtres revinrent encore à la charge; mais monsieur de St. Privat ne les écouta pas. On le mena à la Croix du Tiroir où l'échaffaut étoit dressé, & il mourut avec beaucoup de constance. Lorsqu'on leva le bras pour lui donner le coup, un de ces Prêtres lui demanda encore s'il ne vouloit pas se faire bon Catholique; & comme il répondit que non, le Prêtre se retira en disant: Va au Diable; ce qui me paroît un peu contraire à la charité. Ainsi finit le pauvre marquis de Saint Privat, pour avoir eu un emportement contre un de ses valets, qui pour se venger de quelques coups de bâton, le dénonça au Commissaire du Quartier. Bien des gens ont cru qu'il étoit mort innocent, & que le fripon de valet pouvoit bien avoir mis lui-même tous les outils dans le cabinet de son maître. Dès qu'il fut mort, le marquis de

Fournes, ſon frere, vint en Provence pour ſe mettre en poſſeſſion du bien : Il fut ſi charmé du mérite de mademoiſelle de Saint Privat ſa niéce, qu'il réſolut de ne ſe jamais marier pour le lui conſerver : mais cette pauvre Demoiſelle prit de l'éloignement pour lui, & ſouhaita d'aller en Dauphiné, chez monſieur de Montbrun frere de feue ſa mere. Avant de partir elle ſouhaita de régler ſes affaires avec monſieur Fournes ſon oncle, & après avoir paſſé une Tranſaction elle partit avec monſieur de Montbrun qui l'étoit venu chercher. Dès qu'elle fut arrivée chez lui, elle ſe trouva attaquée d'un mal ſi violent, qu'elle ne douta point qu'on ne l'eût empoiſonnée. Elle donna tout ſon bien à la fille de monſieur de Montbrun, & mourut dans de fort grandes douleurs. Dès qu'elle fut morte monſieur de Montbrun la fit ouvrir, & ayant trouvé effectivement qu'elle étoit morte empoiſonnée, il accuſa le marquis de Fournes, & le marquis de Fournes l'en accuſa, lui alléguant qu'elle

qu'elle étoit morte dans sa maison, & qu'elle lui avoit donné son bien. Mr. de Montbrun alléguoit de son côté qu'elle s'étoit trouvé mal en chemin, & qu'elle étoit partie de chez elle mécontente du marquis de Fournes. C'étoit-là une affaire terrible. Les deux marquis étoient en prison, & ce qu'il y avoit de plus triste, c'étoit de voir la bonne madame de Fournes, à quatre-vingt-dix ans, qui venoit de perdre son fils aîné sur un échaffaut, sa petite-fille par le poison, & qui trembloit encore pour la tête du seul fils qui lui restoit. Assurément cette pauvre femme auroit attendri le cœur le plus dur. Cette affaire fut plaidée devant plusieurs Tribunaux, & renvoyée enfin en dernier ressort au Sénéchal de Nîmes. Mon oncle Petit fit tout ce qu'il put pour l'accommoder; mais il n'y eut pas moyen, & le Sénéchal de Nîmes la fit finir en mettant les Parties hors de Cour & de Procès : Ainsi on n'a pû découvrir par qui mademoiselle de Saint Privat avoit été empoisonnée,

Ce ſecret ſera révélé au jour du Jugement, & nous devons ſuſpendre le nôtre. Cependant mon oncle Petit, qui n'avoit plus rien qui l'intéreſsât en Provence, & qui prévoyoit en habile homme les révolutions qui arriverent en peu de temps après en France, ſongea dès-lors à en ſortir : Mais il voulut ſe débarraſſer d'un de ſes fils dont il chargea monſieur du Queſne avant de ſe retirer, après quoi il reprit le chemin de Paris, d'où il paſſa enſuite à la Haye. Je ne ſais pas s'il y apporta beaucoup de bien : Le fils & le frere de ſa femme diſent qu'oui, & prétendent en parler à leurs dépens. Quoi qu'il en ſoit, cette retraite fut faite à propos ; car comme il arriva en Hollande avant toute cette foule de Réfugiés qui y ſont venus enſuite, il eut le temps d'obtenir des Brevets & des penſions, & de ſe mettre fort à ſon aiſe par le moyen de monſieur Deſmarets qui étoit parent de ſa femme, & qui avoit tout crédit auprès du Prince d'Orange.

Pendant ce temps-là je passois des jours tranquilles auprès de madame Saporta; les demoiselles de la Cassagne, filles d'un de ses bons amis, étoient mes amies les plus intimes, notre vie étoit assez unie & fort douce; le Prêche, quelques visites, & les promenades qui sont enchantées chez nous, en remplissoient une bonne partie. Mr. du Quesne ne manquoit pas de venir à Nîmes dès qu'il pouvoit avoir congé, & l'on continuoit toujours à parler de notre mariage. Le pauvre garçon n'étoit plus si beau que lorsqu'il étoit venu à Nîmes pour la premiere fois; des remédes plus violens que ceux du Prieur de Cabrieres avoient fait de si fâcheuses impressions sur son visage, qu'il n'étoit pas reconnoissable; il avoit pourtant toujours bonne mine & les meilleures manieres du monde. Le changement de sa personne n'en causa point de désavantageux pour lui dans mon cœur; au contraire, la générosité seconda le penchant que j'avois pour lui, monsieur du Quesne paroissoit en

avoir pour moi, & l'habitude fortifioit cela tous les jours. Ma tante Laval qui avoit été méprisée par mon oncle Petit & par sa femme, en étoit revenue à moi, & avoit trouvé dans mon cœur les sentimens qu'elle auroit dû attendre des autres après tout ce qu'elle avoit tâché de faire pour eux à mon préjudice : Ainsi, comme elle avoit bien des choses à se reprocher sur mon chapitre, pour réparer le passé, elle se mit en tête d'aider monsieur du Quesne dans sa recherche, qu'elle savoit ne m'être pas désagréable, & elle engagea madame Saporta à y donner son consentement, & à obtenir celui de son frere, qui étoit en état de me faire du bien : ainsi le devoir & l'intérêt m'engageoient à le ménager. Comme il aura beaucoup de part dans mon histoire, je crois qu'il est à propos que je fasse ici la sienne en abrégé. Il étoit frere unique de madame Saporta & de ma mere : monsieur le Duc de Châtillon qui se trouva à Montpellier lorsqu'il nâquit, voulut

être son parrain ; il le fit appeller Gaspard, & promit de s'en charger dès qu'on pourroit le lui envoyer à Paris. Monsieur de Châtillon eut bientôt après des affaires qui l'éloignerent de la Cour, & ce fut madame sa femme qui remplit ses obligations, car elle écrivit à Montpellier pour qu'on lui envoyât le filleul de son mari. Ma grand'mere qui étoit veuve dans ce temps-là, croyant faire la fortune de cet enfant, le fit mener à Paris, où il fut Page de madame de Châtillon. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il fut bientôt se faire aimer de cette Dame qui le faisoit élever avec soin ; mais à peine avoit-il atteint sa douzieme année, qu'un de ses camarades lui ayant fait quelque chose, il voulut vuider ce différend l'épée à la main, & se tira avec honneur de ce coup d'essai. Mais comme ces sortes d'affaires étoient sévérement punies, il n'osa plus retourner à l'Hôtel, & trouvant des Catholiques qui le recueillirent, il se laissa persuader à embrasser la Religion Ro-

maine, pour éviter le châtiment qu'on lui faisoit craindre. Cependant madame de Châtillon le faisoit chercher partout, & promettoit de lui pardonner; mais on l'avoit si fort intimidé, qu'il ne voulut jamais se présenter devant elle. On écrivit tout cela à ma grand'mere, qui en pensa mourir de douleur; elle fit agir tous ses amis pour tâcher de ramener cet enfant; & enfin, monsieur le Faucheur, Ministre de Charenton, lui fit connoître sa faute. On le renvoya ensuite à Montpellier, & il témoigna à sa mere un grand desir de se faire Ministre, pour réparer ce qui s'étoit passé. Il fut à Montauban pour faire ses études; mais son peu de santé ne lui permit pas de les continuer, ni de prendre aucun parti; ainsi il se contenta de cultiver l'esprit que Dieu lui avoit donné, & qui l'a fait briller longues années à Paris, où il retourna dès qu'il eut quitté Montauban. Il fut d'abord faufilé avec monsieur Contart, monsieur de la Bastide, monsieur Pélisson, & tout ce qu'il y avoit à Paris

de beaux eſprits; & je puis dire, ſans choquer la modeſtie, qu'il pouvoit bien aller du pair avec eux. Il s'attacha à la maiſon de Duras, & ſe lia ſur-tout ſi fort d'amitié avec monſieur le maréchal de Lorges, que ce Seigneur ne pouvoit vivre ſans lui, & ne faiſoit pas un pas ſans le conſulter. Ce fut mon oncle qui fit ſon mariage avec mademoiſelle de Fremond. Enfin, c'étoit mon oncle qui décidoit de toutes les affaires. Il auroit bien voulu empêcher ſon changement de Religion; mais il n'y eut pas moyen, & mon oncle eut la douleur de voir paſſer preſque toute cette famille dans la Communion de Rome. Lorſque mademoiſelle de Duras voulut l'embraſſer, & qu'elle ſouhaita une conférence entre monſieur de Meaux & monſieur Claude, elle voulut que mon oncle fût préſent; c'eſt ce qu'on peut voir dans les Livres que ces deux meſſieurs ont fait imprimer là-deſſus. Mademoiſelle de Duras changea de nom en changeant de Religion; elle fut faite

Dame d'Atours de Madame, & nommée madame de Durasfort; mais dans tous ces différens états elle fut toujours également amie de mon oncle, qui se contenta de ne pas suivre des exemples aussi dangereux, & conserva toujours le même attachement pour toute cette illustre famille. Ce fut par leur moyen qu'il eut occasion d'augmenter de beaucoup son bien; ainsi la reconnoissance ne lui permettoit pas de s'éloigner d'eux, comme quelques zélés Charentonnois prétendoient qu'il devoit faire. D'ailleurs, le changement de Religion n'en a jamais causé dans le cœur de mon oncle sur le chapitre de ses amis: il les plaignoit; mais il raisonnoit en Philosophe là-dessus, & je lui ai oui dire que monsieur Pélisson lui envoya un nommé Genet, homme d'esprit, qui a fait de très-jolis Vers. Ce monsieur Genet lui dit que monsieur Pélisson le prioit de lui continuer son amitié, & de ne pas faire comme la plûpart de ses amis, qui avoient cessé de le voir, parce qu'il s'étoit

fait Catholique. Mon oncle lui répondit : monſieur, eſt-ce que monſieur Péliſſon a changé de Religion pour me choquer ? Hélas ! non, dit Genet, il a eu d'autres raiſons pour le faire. Cela étant, dit mon oncle, je n'en ai aucune de me plaindre de lui ; c'eſt ſon affaire, & puiſqu'il ne m'a fait aucun mal, & qu'il n'a pas eu envie de m'en faire, j'aurois fort grand tort de lui en vouloir, & je vous prie de l'aſſurer que je ſuis toujours le même à ſon égard. Voilà quel étoit le caractere de mon oncle. Madame Saporta lui écrivit pour l'engager à donner ſon conſentement à mon mariage avec monſieur du Queſne, dont elle lui éxagera le mérite ; & enfin elle lui fit comprendre qu'il devoit contribuer à cette affaire en m'aſſurant quelque choſe de ſon bien, parce que celui de monſieur du Queſne n'étoit pas fort conſidérable. Je crois que cet article gâta tout ; car mon oncle répondit à ſa ſœur, que puiſque la fortune de monſieur du Queſne & la mienne n'étoit pas aſſez

bonne, il falloit attendre, pour nous marier, que celle de l'un des deux fût devenue meilleure, & qu'il ne voyoit pas de raiſons de preſſer une affaire comme celle-là, puiſqu'on ne vivoit pas de mérite, & qu'outre ce qu'il falloit pour ſoutenir un certain rang, on devoit encore faire un fonds pour fournir au jeu & aux débauches, inſinuant par-là que monſieur du * * étoit joueur & débauché. Enfin après avoir aſſez fait entendre que ce mariage n'étoit pas de ſon goût, il ſe retranchoit ſur ce que le triſte état de la Religion étoit un obſtacle à toute ſorte d'avancemens, puiſque monſieur le marquis de Miremont, petit neveu du grand monſieur de Turenne, & neveu de deux maréchaux de France, eſtimé à la Cour, aimé particuliérement de Monſeigneur, ne pouvoit pas obtenir une Compagnie de Chevaux, parce qu'il étoit Proteſtant. C'étoient-là les termes de la lettre de mon oncle, qui nous déconcerta beaucoup. Il fallut prendre patience. M. du Queſne en fut

fort chagrin, & ſuivit à Paris ſon oncle le Lieutenant-Général, qui y alloit paſſer l'hiver. Ce fut dans ce voyage que l'envie d'être Capitaine d'un Vaiſſeau en Chef, & les perſuaſions de l'Evêque de Meaux, le déterminerent à changer de Religion. Nous apprîmes cette nouvelle avec ſcandale, & je me félicitai alors de n'être pas ſa femme. Madame Saporta en louoit Dieu de tout ſon cœur, & ſavoit bon gré à ſon frere d'avoir détourné cette affaire. On en propoſa encore bien d'autres; mais mon oncle Cotton qui craignoit qu'on ne viſât à ſa bourſe, répondit toujours ſur le même ton; c'eſt-à-dire, que la conjoncture n'étoit pas propre pour ſe marier. Il eſt vrai que les affaires de la Religion alloient toujours de mal en pis dans le Royaume. Nîmes, cette Egliſe autrefois ſi floriſſante, étoit non-ſeulement attaquée au-dehors par nos ennemis communs, mais déchirée au-dedans par la plus cruelle diviſion de quatre Miniſtres qui la gouvernoient. Il y en avoit deux

qui ſoutenoient qu'il falloit prêcher, & s'aſſembler dans tous les lieux où l'on avoit abattu les Temples, au hazard de s'y faire prendre : ils alléguoient là-deſſus l'exemple des Apôtres & de leurs Succeſſeurs ; que lorſqu'on leur avoit défendu de parler au nom de Jeſus, ils avoient répondu : Jugez s'il eſt juſte de vous obéir plutôt qu'à Dieu ? Ces deux zélés étoient monſieur Icard & monſieur Peirol. Leurs deux Collégues, dont l'un avoit nom Cheiron, & l'autre Poulian, prétendoient qu'il étoit du devoir & de la prudence de ſe ſoumettre aux ordres du Roi, puiſqu'on n'avoit pas aſſez de force pour lui réſiſter ; & qu'au lieu de prêcher ſur les mazures des Temples abattus, il falloit tâcher de conſerver ceux qui ſubſiſtoient encore, en obéiſſant ſans murmurer. Des ſentimens ſi oppoſés partagerent toute la Ville. Les uns diſoient être de Paul, les autres d'Apollos, & tous s'éloignoient par-là de Jeſus-Chriſt qui eſt le Dieu de Paix. Enfin, il ſe mêla tant d'aigreur

d'aigreur dans ces deux partis, que l'on vit revivre dans ce temps-là une image de ce qui se passa dans Jérusalem quelque temps avant sa ruine. Ainsi, comme une maison divisée contr'elle-même ne sauroit subsister, il ne faut pas s'étonner que les Romains modernes ayent su profiter de nos divisions, comme les anciens Romains, de celles du peuple Juif. On prétend même que le Parti des Politiques avertit les Puissances, que le peuple pourroit bien se soulever, & que cet avis fut cause qu'on envoya des Dragons dans la Ville pour châtier ceux qu'on appelloit séditieux, & se saisir de leurs Chefs, qui étoient monsieur Peirol, monsieur Icard, & monsieur Brousson Avocat, qui commençoit dès-lors à signaler ce zéle qui l'a conduit depuis sur l'échaffaut, & qui l'y auroit mené dans ce temps-là, si la marche des Dragons qu'on avoit grand soin de lui cacher, n'avoit été découverte comme par un miracle.

Ce fut un Marchand, à présent Ré-

fugié, qu'il n'eſt pas beſoin de nommer, qui en donna avis; lequel revenant d'Anduſe, avant le jour, au galop, trouva à un endroit qu'on appelle la Croix de Fer, monſieur de Rochemore Préſident de Nîmes, & quelques autres perſonnes du ſecret, qui étoient à cheval, le nez dans leur manteau, comme des gens qui attendent quelque choſe. L'un d'eux, que le marchand reconnut à ſa voix être monſieur de Rochemore, lui demanda aſſez bas s'il n'étoit pas Dragon. Le marchand ayant répondu que non, paſſa au plus vîte, & ſe doutant bien à tout ce manége qu'il ſe tramoit quelque choſe; comme il étoit du Parti des zélés, il fut en avertir les Chefs dès qu'il eut mis pied à terre. On profita de ſon avis, & dans le moment la Ville fut pleine de Soldats avant qu'il y eût preſque encore perſonne de levé. Dès que les Dragons furent dans la Ville, on en fit auſſi-tôt fermer les portes; & après avoir inveſti les maiſons des trois Proſcrits, on envoya chez eux

des Archers pour les prendre. Ils les croyoient trouver au lit; mais ils furent bien étonnés d'avoir manqué leur coup. Les femmes de ces messieurs dirent qu'ils ne faisoient que de sortir. En effet, leurs places étoient encore chaudes. Mais quelque perquisition qu'on pût faire, on ne put jamais les déterrer. Ils furent cachés quelque temps dans la Ville, & en sortirent ensuite déguisés, excepté monsieur Brousson, qui, à ce qu'on prétend, se sauva par un égoût qui est auprès des Jésuites, qui le conduisit par les routes souterraines par où les immondices s'écoulent hors la porte des Carmes, dans les fossés de la Ville. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai vu griller cet égoût quelques jours après. Quoi qu'il en soit, ces trois messieurs arriverent en bonne santé en Suisse. Dès qu'on en eut des nouvelles, on leur fit leur procès par contumace, & ils furent pendus en effigie sur la place du Marché. Les Dragons sortirent ensuite de la Ville, après en avoir désarmé &

fort intimidé les habitans, & le champ resta libre à messieurs Cheiron & Poulian. Ce fut le Régiment de Barbesieres, que le Comte Destrades commande présentement, qui vint faire cette expédition, & je ne saurois passer sous silence une aventure qui arriva à un de ces Officiers qui en est présentement Lieutenant-Colonel. C'est un nommé B** que la terminaison de son nom me fait croire Poitevin, & qui d'où il soit, passe pour un très-brave homme. Il étoit amoureux dans son Pays d'une Demoiselle fort aimable & fort riche, qui, quoiqu'elle connût son amour & son mérite, n'avoit aucun retour pour lui. Il avoit une sœur qui étoit bonne amie de cette Demoiselle, & qui faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour le servir; mais ni les soins de la sœur, ni la passion du frere, ne faisoient nulle impression sur le cœur de cette ingrate. Plusieurs années se passerent sans que la persévérance de cet amant, vertu si rare au temps où nous vivons, fût récompensée : mais enfin, lorsqu'il n'es-

péroit plus, & qu'il ne ſongeoit qu'à ſe pendre, il reçut une lettre de ſa ſœur qui lui marquoit de prendre la Poſte pour venir profiter des diſpoſitions favorables où ſa maîtreſſe étoit pour lui; mais qu'il falloit venir vîte, quand il ne pourroit avoir congé que pour huit jours; que ſa maîtreſſe vouloit l'épouſer, & conſentoit qu'il la quittât dès le lendemain, s'il ne pouvoit pas reſter long-temps avec elle; mais qu'elle ne pouvoit pas renvoyer cette affaire ſans s'expoſer à la faire manquer par des raiſons qu'elle lui avoit alléguées. B.... charmé de ce bonheur ſur lequel il ne comptoit pas, demanda un congé à ſon Colonel, & il auroit riſqué de ſe faire caſſer s'il n'avoit pas pû l'obtenir. Le Colonel le lui donna, & il partit avec toutes les impatiences que ceux qui ſe ſont trouvés en pareil cas peuvent imaginer; la Poſte n'alloit point aſſez vîte pour lui, il crevoit tous les chevaux qu'on lui donnoit, & il ne ſe donnoit à lui-même ni le temps de manger ni celui

de dormir. On peut croire que courant de ce train-là, il arriva bientôt auprès de sa Belle. Elle lui fit des excuses fort obligeantes de ses froideurs passées, elle lui dit qu'elle l'avoit toujours estimé, & que son heure d'aimer étant venue, elle avoit été forcée de rendre justice à son mérite : Qu'il ne s'agissoit plus que de se marier au plus vîte, avant que de certains parens qui étoient pour lors absens, pussent apporter des obstacles à leur mariage : Que d'ailleurs, comme son changement ne manqueroit pas de faire du bruit, elle seroit bien-aise d'être mariée avant qu'on eût le temps d'en parler. Mais elle n'avoit que faire d'alléguer tant de raisons, & elle pouvoit bien se fier aux empressemens du Cavalier du soin de presser ce mariage. Aussi n'y perdit-il pas un moment de temps. Il avoit des raisons pour être dispensé de tous les délais qu'il faut laisser écouler dans ces sortes d'occasions, & les ordres pressans qu'il avoit de se rendre à son devoir, firent qu'on passa en sa faveur

par-dessus bien des cérémonies. Enfin, ce jour tant desiré arriva, où le pauvre Bouchardiere croyoit se dédommager de tout ce que les rigueurs de sa belle lui avoient fait souffrir, & recevoir le prix de sa constance. Jamais Rolland n'a attendu la nuit avec plus d'impatience que cet amant. Elle vint, on soupa, & il touchoit quasi à son bonheur, lorsqu'il s'en vit éloigné par un accident qui lui causa de grandes allarmes. A peine avoit-on achevé de souper, que la nouvelle mariée fut attaquée d'une colique si violente qu'on crut qu'elle alloit mourir. Toute la compagnie s'empressa pour la secourir, les uns lui chauffoient des serviettes, les autres la frottoient avec de l'eau de la Reine d'Hongrie : le seul Bouchardiere par trop d'empressement lui étoit inutile ; il ne savoit ce qu'il faisoit. Si on lui donnoit une bouteille à tenir, il la laissoit tomber par terre ; il jettoit les serviettes dans le feu au lieu de les chauffer, s'arrachoit les cheveux, & poussoit des cris aussi ai-

gus que ceux de sa belle, jusques à ce qu'un troisieme incommode vint aussi tenir sa partie & servir d'écho à nos deux amans. Ce fut un beau petit enfant dont la Dame accoucha au grand étonnement des assistans. Chacun se regardoit sans parler; on eût dit que toutes ces personnes étoient autant de Statues, & que la vue de cet enfant avoit fait le même effet que faisoit autrefois celle de Méduse. Enfin, quand on commença à revenir de ce premier étonnement, on songea à mettre l'accouchée au lit, & à lui donner les secours nécessaires, de même qu'à son enfant. Bien des gens crurent alors que Bouchardiere en étoit le pere : Que les rigueurs que la belle avoit paru avoir pour lui, n'avoient été qu'une feinte pour dépayser les gens, & tromper les intéressés. Ce soupçon n'étoit pas sans apparence : mais Bouchardiere savoit bien à quoi s'en tenir, & tout son embarras étoit ce rival duquel il ne s'étoit jamais douté. Mais lorsqu'il étoit dans ces inquiétudes, &

que la confusion & le dépit lui faisoient former des résolutions violentes, la Dame pressée par ses remords, le fit appeller, & après lui avoir demandé pardon, lui avoua ingénument qu'elle avoit toujours rendu justice à son mérite, & qu'elle l'auroit rendu heureux dès le commencement de sa passion, si son cœur n'avoit pas été engagé ailleurs avant qu'il la lui eût déclarée; que cependant par les soins qu'elle avoit pris de cacher son intrigue, personne ne s'en étoit jamais douté, & qu'elle s'étoit acquise cette réputation de prude, que la médisance n'avoit jamais osé attaquer: mais qu'enfin, ayant perdu l'espérance d'épouser son amant qui venoit d'être tué, elle l'avoit préféré à tous ceux qui l'avoient recherchée, espérant qu'il ignoreroit toujours ce qui se seroit passé avant son bail, & dans le dessein de le réparer à l'avenir par une tendresse & une fidélité inviolables: Que les mesures qu'elle avoit prises lui avoient paru justes: Qu'elle comptoit

qu'il partiroit deux jours après leurs nôces, qu'elle iroit en même-temps à la campagne, ſous prétexte de cacher ſes larmes, & y accoucheroit *incognitò*, s'étant déja aſſurée de la fidélité de ceux dont le miniſtére lui étoit néceſſaire: Qu'elle voyoit bien qu'elle s'étoit trompée dans ſon calcul, & qu'après la ſcene qu'elle venoit de donner, il ne ſeroit pas homme à vouloir vivre avec elle: Qu'ainſi ſon deſſein étoit d'aller cacher ſa honte dans un Couvent, & de lui faire une donation de tout ſon bien. Bouchardiere lui répondit, qu'elle pouvoit faire de ſon bien & de ſa perſonne tout ce que bon lui ſembleroit, lui proteſtant qu'il ne prétendoit plus rien ni ſur l'un, ni ſur l'autre; après quoi ayant fait une grande révérence, il reprit la poſte pour rejoindre ſon Régiment. Et comme il comptoit qu'il auroit à eſſuyer bien des railleries, il voulut prendre les devans, en contant lui-même ſon aventure à tous ſes camarades, & il y a quelques années qu'il en parloit encore à Paris

à tous ceux qui vouloient l'entendre.

Pendant que les Proteſtans étoient vivement preſſés de toutes parts; que les priſons étoient pleines de Miniſtres interdits, & accuſés d'avoir voulu inſpirer la rébellion, meſſieurs Cheiron & Poulian, ſeuls Miniſtres de Nîmes, s'applaudiſſant ſur leur conduite, prétendoient avoir garanti leur Egliſe par leurs ménagemens; mais ſa perte n'étoit que reculée, & ce grand coup devoit être frappé des derniers. Il paſſa dans ce temps-là à Nîmes deux Etrangers, l'un Hollandois, & l'autre Bourguignon. Le Bourguignon étoit Enſeigne de la Colonelle du Régiment de Laray. Le hazard fit qu'il cauſa avec moi; & comme il ne devoit pas faire un long ſéjour dans notre Ville, où il n'avoit pas encore fait de connoiſſances, il s'en tint à la premiere qui ſe préſentoit, & ſe fit mener chez madame Saporta, après m'en avoir demandé la permiſſion. Ceux qui ont été dans notre pays, ſavent qu'on y a beaucoup d'honnêteté pour les étrangers; ainſi

on peut croire que madame Saporta, qui étoit extrêmement polie, fit un bon accueil à celui-ci, qui avoit toutes les manieres d'un homme de condition. Il étoit plus beau que l'amour, avoit tout l'esprit du monde, chantoit à merveilles, & tous ces agrémens du corps & de l'esprit dans une grande jeunesse, étoient soutenus par des habits magnifiques, & une maniere de se mettre tout-à-fait galante. Il nous conta qu'il étoit de Dijon; que son pere, qui étoit membre du Parlement de cette Ville-là, s'étoit marié en secondes nôces avec une veuve qui avoit une fille qu'on lui destinoit; mais que la répugnance qu'il avoit eue pour cette double alliance, lui avoit fait prendre le parti des armes. Comme son Régiment passa bien des fois par Nîmes, nous eûmes occasion de le voir souvent; car il venoit d'abord nous voir, & ne voyoit que nous. Il témoigna à madame Saporta quelque envie de se marier avec moi, quoiqu'il fût Catholique Romain, & il

il s'engageoit à me laisser la conscience sauve ; mais madame de Saporta qui voyoit qu'il promettoit ce qu'il n'auroit pû tenir, n'avoit garde de donner là-dedans, & monsieur Moreau de Brasay, (c'est ainsi qu'on le nommoit) fut obligé de s'en tenir à la qualité d'ami, dont il tâcha de nous donner des marques peu de temps après, & qu'il a toujours conservée depuis. C'est le même qui a épousé & ramené en France madame de la Primaudé, fille de monsieur de la Valée, & malgré tous les bruits qu'on a fait courir ici de sa naissance, je dois lui rendre ce témoignage, que quand je m'en suis informée autrefois à Paris, & que j'ai parlé de lui à des gens de sa Province, ils m'ont confirmé tout ce qu'il nous en avoit dit lui-même. Après cela, comme j'ai été quinze ou seize ans sans le revoir, je ne sais pas quelle a été sa conduite pendant ce temps-là, & voilà tout ce que j'en puis dire. Le Hollandois dont j'ai parlé n'avoit pas tant d'enjouement ; mais il

avoit beaucoup de ſolide : Il étoit fils d'un riche Bourg - meſtre qui le faiſoit voyager : Il avoit connu dans ſes voyages monſieur de la Caſſagne, frere d'une de mes meilleures amies, & ce fut par cet endroit que nous fîmes connoiſſance. Outre la qualité d'étranger, il étoit d'un pays Proteſtant, & cela lui donnoit un nouveau relief auprès de madame Saporta. Elle recevoit ſes viſites avec plaiſir, & le Hollandois s'accoutuma ſi bien à venir chez nous, qu'il ne ſongea pas à faire d'autres connoiſſances. Il ſe plut même tant à Nîmes, qu'il y paſſa tout le temps qu'il avoit deſtiné à parcourir d'autres lieux. Le matin au ſortir de l'Egliſe il nous ramenoit chez nous, & ne nous laiſſoit que le temps de dîner. A peine étions-nous hors de table que nous le voyions revenir; il y en avoit encore juſques au ſoir, & l'après-ſouper, comme c'étoit dans l'Été, & qu'il fait grand chaud dans notre Pays, il ne manquoit pas de venir prendre l'air avec nous hors de la

Ville. Madame Saporta qui avoit beaucoup lû, lui faisoit cent questions sur son Pays, sur la maniere du Gouvernement, & sur toutes les merveilles de la vie du Prince d'Orange, qui étoit l'objet des vœux de tous les bons Protestans de France. Le Hollandois lui répondoit juste sur tout, & quand le temps marqué pour son départ arriva, il parut fâché de nous quitter, & fort reconnoissant des bonnes manieres qu'on avoit eues pour lui ; il nous offrit ses services dans son Pays, au cas que nous fussions obligées d'y venir chercher un azile : il me pria de lui permettre de m'écrire, & de vouloir bien lui faire réponse. Je ne lui accordai que la moitié de ce qu'il me demandoit ; c'est-à-dire, je lui promis seulement de recevoir ses Lettres, & je pourrois encore en montrer un bon nombre de fort obligeantes : mais une longue absence, & toute la biere qu'il a bue depuis ce temps-là, ont beaucoup diminué cette ardeur. D'abord, après son départ, on commença à ne

plus ménager les Proteſtans : on diſoit hautement que le Roi ne vouloit qu'une Religion dans ſon Royaume, & qu'il étoit réſolu d'employer la force pour y réuſſir. Tout le monde commençoit à trembler ; mais perſonne ne croyoit qu'on en vînt où l'on en eſt venu, & en effet, qui l'auroit pû croire ? Je doute même que ceux qui en avoient formé le projet, euſſent compté ſur un ſuccès ſi prompt.

Cependant nos deux Miniſtres nous préparoient par des Sermons fort pathétiques, à la perte de nos Exercices, & il me ſouvient que Poulian qui étoit un peu déclamateur, s'écria un jour en Chaire : *Plus de Temple, plus de vie* ; & ſon Collégue, qui prêcha la veille que le Temple fut fermé, fit dans ce dernier Sermon, jurer tout ſon Auditoire, qu'ils ſeroient fidéles à leur Religion. L'on vit dans cette Aſſemblée des millions de mains levées au Ciel, qui, quelques jours après, ſignerent leur abjuration, & les Paſteurs autoriſerent, par leur exemple, le parjure

de leurs Brebis. Ce fut monſieur de Montanégues, Lieutenant de Roi dans notre Province, qui vint avec des Dragons fermer le Temple. Les Dragons furent logés chez les Bourgeois, & les portes de la Ville gardées, jusqu'à l'arrivée de monſieur de Noailles, qui devoit apporter des ordres plus précis, & amener un plus grand nombre de Troupes. Chacun connut alors le danger où l'on étoit exposé; mais on croyoit encore que cela ne regardoit que le bien, & les bons Proteſtans ſe préparoient à voir manger & diſſiper le leur patiemment. Monſieur & Madame de la Caſſagne, les fidéles amis de madame Saporta, après avoir eu la précaution, quelque temps auparavant, d'envoyer leurs enfans hors de la Ville, étoient reſtés dans leur maiſon pour y attendre les ſoldats, & avoient fait des proviſions pour tout l'hiver, eſpérant qu'on ne s'en prendroit pas à leurs perſonnes. Pour moi qui croyois auſſi qu'on n'en vouloit qu'au bien, je ſongeai de mettre le mien en ſûreté,

en le donnant à un Catholique, & je choisis pour cela monsieur de Perdris, Lieutenant-Criminel de Montpellier, à présent Président, & mon proche parent, auquel je fis une donation entre-vifs : mais comme il falloit pour cela que j'allasse à Montpellier, je fus obligée d'en demander la permission à monsieur de Montanégues, étant du tout impossible de sortir de la Ville sans son attache, que j'eus toutes les peines du monde à obtenir. Le chemin de Nîmes à Montpellier étoit tout rempli de Dragons qui arrêtoient les passans, & si je n'avois pas eu le Billet de monsieur de Montanégues, on ne m'auroit pas laissé aller bien loin. Quand je fus à Montpellier, mon parent envoya chercher un Notaire, & au lieu de faire enregistrer la donation, il voulut m'engager à faire un Contrat de mariage. Un frere qu'il avoit qui étoit d'Eglise, offroit de le bénir dans sa chambre. Sa mere & toute sa famille tâchoient de me persuader, m'assurant que mon oncle Cotton & mada-

me Saporta, qui étoient leurs proches parens, & les ſeuls que j'avois à ménager, n'en ſeroient pas fâchés, puiſque la Religion avoit été le ſeul obſtacle à cette affaire, à laquelle on avoit penſé quelque temps auparavant : & qu'enfin il ne s'agiſſoit de changer que quelques jours plutôt, puiſqu'il étoit impoſſible que je puſſe m'en diſpenſer. Ils me dirent encore cent autres choſes capables de me tenter : mais quoique cette affaire me convînt fort, & que j'euſſe beaucoup d'eſtime pour mon parent, j'eus pourtant la fermeté de réſiſter, & mon parent, fâché de ma réſiſtance, me dit, que puiſque je ne m'accommodois pas de ſa perſonne, il n'avoit que faire de mon bien, & me rendit ma donation ; ainſi il fallut revenir à Nîmes ſans en être plus avancée. J'allai d'abord remercier Mr. de Montanégues, & lui faire voir que je n'avois pas paſſé les huit jours qu'il m'avoit donnés. En entrant dans la Ville, je vis arriver quelque choſe d'aſſez riſible : La porte étoit gardée,

comme je l'ai déja dit, par les Dragons, qui avoient ordre de ne laisser sortir que les Catholiques; & comme ils ne pouvoient pas les connoître, on avoit posté des gens de la Ville, pour les avertir de ceux qu'il falloit laisser passer. Deux Catholiques se présenterent à la porte, & protesterent qu'ils n'étoient point Huguenots; les Dragons regarderent les Commissaires, pour savoir si ces Messieurs disoient vrai, & l'un de ces Commissaires, qui étoit un Procureur, voulant dire cela est vrai, s'écria en son jargon, sabrai. Messieurs les Dragons crurent qu'il falloit sabrer ces Passans, & se mirent en devoir de le faire: les autres s'enfuirent, les Dragons coururent après, le sabre à la main. Le Procureur, qui croyoit parler le meilleur François du monde, n'avoit garde de comprendre ce qui causoit ce désordre, & crioit de toute sa force pour les faire cesser: Et sabrai, Messieurs, bous dis-je, sabrai. Ces cris, au lieu d'appaiser les Dragons, les animoient encore da-

vantage, & la ſcene auroit été enfin enſanglantée ſi ces pauvres Meſſieurs n'avoient trouvé fort à propos l'Egliſe des Capucins, où ils ſe refugiérent. Une pareille aventure auroit pû me faire rire dans un autre temps ; mais alors les rieurs n'étoient pas de mon côté. Moreau de Braſay, ce Gentilhomme Bourguignon duquel j'ai déja parlé, étoit venu à Nîmes pendant mon abſence, pour nous offrir ſes ſervices, & nous donner avis du danger où nous étions. Si bien que quand je revins de Montpellier, je trouvai Mad. Saporta fort épouvantée, & nous ne ſavions, ni elle, ni moi, quel parti prendre, lorſque nous reçûmes des Lettres de Paris de mon oncle Cotton, qui nous donnerent un peu de courage ; car il nous marquoit que monſieur le maréchal de Lorges, ſon bon ami, nous avoit fortement recommandées à monſieur le Duc de Noailles, qui commandoit pour monſieur le Duc du Maine dans la Province du Languedoc ; qu'il y avoit apparence que cette recom-

mandation nous feroit du bien; qu'il falloit ſeulement aller voir monſieur de Noailles dès qu'il ſeroit arrivé, & lui dire qui nous étions. Monſieur de Noailles ne tarda pas à venir, & dès qu'on ſut qu'il approchoit, & qu'il menoit avec lui ce fléau des Proteſtans, qu'on appelloit monſieur de St. Rut, & quantité de Troupes, l'épouvante fut ſi grande dans Nîmes, qu'on envoya des Députés au-devant de monſieur de Noailles, pour lui dire que la Ville étoit dans le deſſein d'obéir au Roi. Les bons Proteſtans n'avoient garde de ſouſcrire à cette déclaration, qui fut ſeulement ſignée de quelques-uns des principaux, à la tête deſquels étoit le Baron de Saint Côme, qui depuis pluſieurs années étoit Ancien du Conſiſtoire, que l'on avoit député à Paris pour les affaires de l'Egliſe, & qui, comme il l'a dit depuis, n'avoit accepté tous ces Emplois que pour donner avis à la Cour de tout ce qui ſe paſſoit dans les Aſſemblées; ayant changé de Religion long-temps avant,

quoiqu'il communiât parmi nous. La Cour le récompensa de ses services par des pensions, & les Camisards ont cru devoir lui donner un plus juste salaire, en le sacrifiant à leur ressentiment. Ce fut lui qui présenta à Mr. de Noailles les Députés de la Ville. Mr. de Noailles les reçut très-bien; & trouvant plus de facilité qu'il n'avoit espéré, il songea à profiter de la consternation où étoient les esprits. Cheiron & Poulian furent accusés, malgré leur politique, d'avoir prêché la sédition: on les menaça de la corde, & cette menace les fit aussi-tôt Catholiques. Les Dragons firent le même effet sur quantité d'autres personnes, & l'épouvante devint si grande, qu'on couroit en foule pour se faire enrôler sous les enseignes de Rome. Il y avoit des Bureaux préposés pour cela dans plusieurs endroits de la Ville, où, sans y faire beaucoup de façons, après avoir pris le nom des personnes, on leur donnoit à chacun un Certificat au dos d'une carte, & cette carte les mettoit en sûreté. Le

peuple appelloit cela *la marque de la bête*, sans laquelle on ne pouvoit faire aucun commerce. Les uns, après l'avoir prise, étoient au désespoir, les autres en plaisantoient, & l'on n'a jamais vû tant d'hypocrisie & tant d'impiété. Dès que monsieur de Noailles fut arrivé, je courus à l'Evêché où il logeoit, & après avoir prié monsieur de Lor, son Intendant, auquel mon oncle Cotton m'avoit écrit de m'adresser & de me présenter à lui, je lui dis que j'étois une des deux personnes que monsieur le maréchal de Lorges l'avoit prié d'honorer de sa protection; que je venois le supplier de nous l'accorder, puisque l'âge & les infirmités de madame Saporta, ma tante, la mettoient hors d'état de pouvoir lui demander elle-même cette grace. Monsieur de Noailles me reçut le mieux du monde, & m'assura qu'il feroit pour nous tout ce qui dépendroit de lui. Comme je ne connoissois pas encore le style de la Cour, je trouvai cette réponse un peu vague; mais monsieur

monsieur de Lor, qui me vint reconduire, me dit que je devois en être contente, & que Monsieur le Duc pouvoit tout dans la Province. Nous trouvâmes au-bas de l'escalier Messieurs Cheiron & Poulian; & comme quantité de Courtisans qui suivoient Mr. de Noailles se mirent autour de moi pour me dire de suivre l'exemple de mes Pasteurs, je répondis qu'il étoit écrit: *Faites, ce qu'ils vous disent, & non pas ce qu'ils font*, & qu'ainsi je m'en tenois à ce qu'ils m'avoient prêché. On voulut les obliger à me dire quelque chose; mais Cheiron passa son chemin, & dès que Poulian voulut approcher de moi, je lui dis: *Plus de Temple, plus de vie.* Cependant, comme j'avois été obligée de quitter le sac & la cendre, & de me mettre un peu proprement, pour aller voir Mr. de Noailles, on ne manqua pas de dire dans la Ville, que je l'avois attendu pour changer avec plus d'éclat; & qu'on voyoit bien à mon ajustement que je n'étois pas vé-

ritablemen touchée de la froissure de Joseph. L'événement détruisit cette calomnie ; mais la protection de Mr. de Noailles nous attira l'envie de tous nos compatriotes ; notre maison fut seule dans la Ville exempte de logemens, & il y eut des gens qui furent se plaindre à l'Evêque, qu'on les avoit forcés de signer, pendant que nous étions tranquilles. Mr. de Noailles fut aussi étourdi de leurs plaintes ; mais malgré tout cela, lorsqu'il partit de Nîmes, il nous envoya un billet signé de sa main, dans lequel il y avoit : *Il ne sera point mis de logement chez Madame Saporta & Mademoiselle Petit, que je n'en aye donné l'ordre* ; & nous fit dire qu'au cas qu'on nous envoyât des Dragons, il n'y auroit qu'à leur montrer cela pour les faire retirer. Pendant que nous jouissions de ce repos, les maisons de ceux qui n'avoient pas voulu suivre le torrent, étoient pleines de Dragons, qui, non-contens de jetter les provisions par les fenêtres, tourmentoient si cruellement les per-

ſonnes, qu'ils les obligeoient enfin à faire ce qu'on ſouhaitoit d'eux. Un des moyens dont ils ſe ſervoient le plus utilement, c'étoit d'empêcher les gens de dormir. M. de la Caſſagne, qui avoit réſiſté aux menaces & aux careſſes, eut cinquante Dragons chez lui, qui commencerent par poſer des ſentinelles aux avenues de ſa chambre, pour l'empêcher de ſortir & de parler à qui que ce fût; après quoi ils allumerent un grand feu, & lui ordonnerent de tourner la broche. Le bonhomme, qui avoit attendu patiemment la garniſon, croyant en être quitte pour voir diſſiper ſon bien, fut très-faché de s'être laiſſé ſurprendre chez lui; mais il n'y avoit plus moyen d'en ſortir. Sa femme, qui s'étoit trouvée chez nous ce jour-là, & que l'on vint avertir de ſe cacher, me pria d'aller voir ce que faiſoit ſon mari. J'y courus, & après avoir eu de la peine à entrer, je trouvai toute la maiſon ſans deſſus deſſous, & Mr de la Caſſagne au milieu de cette canail-

le, qui tâchoit de composer avec eux pour une heure de sommeil. Enfin, ils traiterent, moyennant dix écus qu'il fallut compter d'avance, on le laissa mettre au lit, & le grand bruit diminua un peu ; mais à peine l'heure fut-elle écoulée, que l'on commença à battre du tambour, au chevet de son lit, d'une si grande force que le bonhomme qui ne faisoit que de s'endormir, se réveilla en sursaut, & quelques prieres qu'il pût faire, on ne voulut plus, à quel prix que ce fût, le laisser dormir, & on le fit tant souffrir, que son corps & son esprit s'en sont ressentis le reste de ses jours. Cependant Madame Saporta se servoit de la liberté qu'on nous laissoit, pour consoler & aider ses amis, & cela faisoit encore crier les envieux. De sorte qu'un matin qu'elle étoit chez Mr. de la Cassagne, & que j'étois seule au logis, je vis entrer le Chevalier de la Fare, Lieutenant-Colonel du Régiment de la Fare, que monsieur de Noailles avoit laissé à Nîmes, pour

y commander en son absence. Cette visite me fit grande peur ; cependant il fallut la recevoir. Le Chevalier entra, & après avoir paru étonné de ce que nous avions ôté nos meubles, il me dit que nous faisions un mauvais usage du repos qu'on nous laissoit ; puisqu'au lieu de chercher à nous instruire, nous l'employions à dogmatiser, & que madame Saporta alloit de maison en maison pour entretenir les gens dans leur opiniâtreté ; qu'une conduite si opposée aux intentions du Roi attireroit sur nous les effets de sa colere ; que les nouveaux Convertis se plaignoient hautement de l'indulgence qu'on avoit pour nous, & qu'il étoit obligé, pour faire cesser ce bruit, de nous traiter comme les autres, en nous envoyant une garnison. Je lui montrai l'ordre de Mr. de Noailles : mais il me dit que chaque chose avoit son temps : qu'on nous en avoit donné assez pour prendre notre parti, & qu'il falloit enfin finir. Son compliment me parut un peu impoli : mais

il falloit céder au temps. Il ajoûta encore, que Mr. de Noailles avoit dit en parlant de nous : Pour cette maison, il faut mettre la main sur les yeux ; que cette expression souffroit deux explications, & qu'au lieu de l'entendre à notre avantage, il croyoit que Mr. de Noailles ne seroit pas fâché qu'on nous tourmentât à son insu, & qu'il mettroit la main sur les yeux pour ne s'en pas appercevoir ; que d'ailleurs Mr. de Noailles lui-même ne seroit pas le maître de nous garantir ; qu'on écriroit en Cour contre, & qu'il étoit inoui que deux femmes seules voulussent faire tête au Roi. Je lui répondis tout ce que je crus capable de l'appaiser, & en parlant il se trouva qu'il avoit servi avec mon pere & mon oncle Petit, & qu'il avoit été le meilleur de leurs amis. Enfin, il commença un peu à s'humaniser, & madame Saporta qui rentra dans ce temps-là, acheva de l'appaiser. Au-lieu des menaces qu'il avoit faites d'abord, il se retrancha à faire le Missionnaire, &

enfin il devint si fort de nos amis, que ce fut un nouveau sujet d'exciter l'envie. Cependant le bon Mr. de la Cassagne étoit dans sa maison à souffrir toutes les cruautés des Dragons, qui, ayant sur les Protestants le même pouvoir que le diable avoit autrefois sur Job, imaginoient tous les jours quelque nouvelle maniere de le tourmenter. Madame de la Cassagne n'avoit eu garde de s'aller livrer à leur rage, & ne croyant pas notre maison un azile assez sûr, elle en étoit sortie de nuit dès le premier jour que la garnison étoit entrée chez elle. Elle fut d'abord se cacher dans un moulin, & craignant encor quelque surprise, elle s'habilla en servante, fut, dans cet équipage, à Villeneuve-lès-Avignon, chez une de ses parentes nommée Madame de Montesarques. M. de la Cassagne, après avoir soutenu quelques jours le choc, ne pouvant plus y résister, commença à entrer en composition, & demanda deux fois vingt-quatre heures de repos pour se déterminer, & per-

miſſion de s'abſenter pendant ce temps-là de la Ville, donnant ſa parole qu'il viendroit ſe remettre dans ſa maiſon avant que ce temps fût écoulé. Comme il avoit des amis, on lui accorda ce qu'il demandoit; & il fut d'abord trouver ſa femme à Villeneuve pour la conſulter ſur le parti qu'il devoit prendre, qui étoit de ſigner, ou de s'aller livrer de plus belle à la barbarie des Dragons; car il n'y avoit pas moyen d'échapper. Il avoit donné ſa parole d'honneur de retourner chez lui dans le temps marqué; & quand il auroit voulu y manquer, on l'obſervoit d'aſſez près pour ne le pas laiſſer aller bien loin; ainſi il falloit ſe déterminer. Madame de la Caſſagne n'oſant pas décider dans l'état où étoient les choſes, pria ſon mari d'aller à Orange conſulter Mr. de Chambrun. Il y fut, & ce Miniſtre ne lui répondit que ces mots : *Conſultez votre conſcience.* Monſieur de la Caſſagne, n'en pouvant tirer autre choſe, revint de bonne foi chez lui, où les Dragons recommen-

çant leur manége, l'obligerent enfin à ſigner. Monſieur Seguier, Evêque de Nîmes, reçut ſon abjuration dans ſa chambre, & la garniſon délogea dans le moment. L'Evêque dit en ſortant à monſieur de la Caſſagne : Vous voilà préſentement en repos ; mais le bon Gentilhomme lui répondit : Hélas Monſieur, je n'attends de repos que dans le Ciel, & Dieu veuille que ce que je viens de faire ne m'en ferme pas la porte. Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, nous reçûmes des Lettres de Paris de mon oncle Cotton, qui nous cauſerent bien du chagrin. Il nous marquoit qu'il avoit changé, & qu'il étoit très-fâché d'apprendre, qu'au lieu de ſuivre l'exemple de nos Miniſtres, & de tout le Royaume, nous cherchions à nous diſtinguer par un entêtement ridicule, comme ſi tout le bon ſens du monde étoit renfermé dans nos deux têtes : Que ce n'étoit pas là l'uſage que nous devions faire du loiſir qu'on nous avoit laiſſé ; qu'il tâcheroit de nous obtenir encore quelque délai ;

mais qu'après cela, il n'y avoit plus rien à attendre; qu'il ne falloit pas même songer à sortir du Royaume, puisqu'on en avoit refusé la permission à Madame de Duras, qui demandoit de se retirer en Angleterre auprès de Mylord Faversham, son fils, & que les passages étoient si bien gardés, qu'il n'y avoit nul moyen de s'échapper. Enfin, disoit-il, le Roi le veut, & il semble que Dieu le veuille, par la rapidité avec laquelle tout le monde obéit. Cependant, il nous envoyoit encore deux Lettres de monsieur le maréchal de Lorges, l'une pour monsieur de St. Rut, & l'autre pour un autre Officier-Général appellé monsieur de Melac. On m'avoit fait si grande peur de ce monsieur de St. Rut, que j'avois peine à me résoudre à l'aller voir; il fallut pourtant le faire. Je lui donnai la Lettre de monsieur le maréchal de Lorges; il me reçut fort gracieusement, & je fus étonnée de trouver en lui de la civilité & de la politesse, après tout ce qu'on m'en avoit dit;

car on le faifoit paffer pour une bête féroce. Il favoit pourtant fe radoucir quand il lui plaifoit, & il avoit fu fe faire aimer d'une Maréchale de France, qui avoit, à ce qu'on prétend, pouffé l'aventure un peu loin avec lui. Après cela, je fus voir monfieur de Melac qui, dès qu'il eut lû la Lettre de monfieur le maréchal de Lorges, vint trouver madame Saporta, & lui demanda ce qu'il y avoit à faire pour fon fervice, parce que la Lettre étoit un peu vague, l'affurant qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fût en état d'entreprendre pour faire plaifir à monfieur le maréchal de Lorges, auquel il devoit fa fortune. Madame Saporta lui dit confidemment, que le meilleur office qu'il pût lui rendre, étoit de lui aider à trouver quelque moyen, pour fortir du Royaume. Monfieur de Melac, après y avoir un peu rêvé, en propofa deux; l'un étoit, de fortir de la Ville dans fa chaife de pofte, où nous aurions pû nous mettre toutes deux, & qu'on n'auroit eu gar-

de d'arrêter, ni de visiter à la porte dès qu'on auroit vû ses couleurs; il nous offroit de nous faire conduire de cette maniere en Guyenne, où il avoit sa mere & ses sœurs, qui étoient, disoit-il, Huguenotes comme des diables. Madame Saporta n'accepta pas ce parti, croyant bien que monsieur le maréchal de Lorges expliqueroit dans la suite ses intentions à monsieur de Melac, auquel il avoit seulement marqué de nous rendre service, & que monsieur de Melac pourroit bien changer de maniere avec nous. L'autre moyen étoit de nous en aller jusqu'à Lyon avec son Régiment, qui devoit passer à Nîmes, quelques jours après, pour aller dans le Lyonnois. Mr. de Cormon qui y étoit Capitaine, & bon Protestant, se chargeoit du soin de notre conduite. Toutes les mesures furent prises pour cela; on avoit déja préparé deux chevaux pour nous. Madame Saporta devoit passer pour la femme d'un Maréchal des Logis, qui étoit du secret; & moi pour la fille, & nous de-

vions,

vions, ainsi déguisées, aller d'étape en étape jusqu'à Lyon. Mais, quand il fut question de monter à cheval, madame Saporta sentit tant de répugnance à aller de cette maniere, que quoi que monsieur de Cormon pût lui dire pour la rassurer, elle ne put jamais s'y résoudre, & le Régiment partit sans nous. Cependant Mr. de Noailles devoit bientôt partir de la Province pour s'en retourner à Paris, & il étoit à craindre qu'après son départ on n'eût pas les mêmes égards pour nous, & ce que mon oncle Cotton nous avoit écrit nous déterminoit à quitter le Royaume. Dans cette vûe, madame Saporta résolut de m'envoyer à Montpellier, où monsieur de Noailles étoit pour la tenue des Etats, afin que je tâchasse d'obtenir de lui quelque passeport. Le Chevalier de la Fare, qui étoit devenu le meilleur de nos amis, & un peu plus des miens que je n'aurois souhaité, étoit presque toujours au logis, & observoit toutes nos démarches : son appréhension étoit que nous ne trouvas-

ſions quelque moyen de déloger un beau matin ſans rien dire; ainſi il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour nous amuſer, & pour cela il vint nous propoſer d'aller paſſer quelque temps à Orange, dont l'Egliſe ſubſiſtoit encore. Je donnai d'abord dans cette propoſition, & je me faiſois un plaiſir de revoir ce Pays, où j'avois paſſé les premieres années de mon enfance.

Quoique madame Saporta ne crût pas l'azile fort ſûr, elle eut pourtant la complaiſance de permettre que j'allaſſe ſonder le gué. Le Chevalier me donna un Certificat, par lequel il diſoit que j'allois à Orange pour affaires. Il me vit partir avec joie, comptant bien que je m'allois enfermer dans un lieu d'où je ne ſortirois pas ſi aiſément que je croyois. Je trouvai dans un endroit où l'on paſſe le Gardon, un Miniſtre qui entra déguiſé dans la Barque, & que je reconnus au travers de ſes haillons: c'étoit un nommé monſieur Benoît: il tâchoit de ſe retirer à Orange, & nous fûmes enſemble juſqu'à un lieu appellé

Rochefort, où il y a une Notre-Dame fort célébre. Nous trouvâmes en cet endroit des gens qui venoient d'Orange, & qui nous dirent que les Dragons devoient y arriver ce jour-là. Cette nouvelle me fit peur, je pris congé de mon Miniſtre, après lui avoir demandé ſa bénédiction, & au lieu de paſſer le Rhône, je fus à Villeneuve-lès-Avignon, où je ſavois, comme je l'ai déja dit, que madame de la Caſſagne s'étoit retirée. Sa parente fit d'abord quelque difficulté de m'avouer qu'elle fût chez elle, & voulut la conſulter auparavant. Madame de la Caſſagne qui m'aimoit beaucoup, & qui ſavoit que, quoique jeune, j'étois capable de garder un ſecret, n'héſita pas un moment là-deſſus, & demanda avec empreſſement à me voir : on nous laiſſa ſeules pendant quelque temps. Cette chere amie, après m'avoir tendrement embraſſée, me conta tout ce qu'il lui étoit arrivé depuis qu'elle étoit ſortie de chez nous; la viſite de ſon mari; enfin, tout ce que j'ai déja rapporté : Elle me dit qu'elle

n'avoit pas voulu se charger des événemens, en donnant des conseils à son mari ; mais qu'elle l'avoit prié de lui laisser la liberté de suivre les mouvemens de sa conscience, & que ne pouvant point s'accommoder au temps, elle étoit résolue d'attendre là ce que les choses deviendroient. Je lui proposai de nous sauver de là avant : mais comme elle étoit fort prudente, & même un peu timide, elle ne goûta pas mes propositions ; & après avoir bien bâti des châteaux en Espagne toute la nuit, je partis le lendemain matin pour m'en retourner à Nîmes, où je fis des reproches au Chevalier de la Fare de la course inutile qu'il m'avoit fait faire. Il s'en excusa du mieux qu'il put, disant qu'il n'avoit pas su que les Dragons dussent y arriver si-tôt, & qu'après tout, il ne voyoit plus aucun moyen de nous garantir, le changement de mon oncle Cotton faisant cesser la protection qu'on nous avoit accordée jusqu'alors, & qu'il ne doutoit point qu'au moment que j'y penserois le moins,

on ne m'enfermât dans un Couvent, du consentement même de mon oncle Cotton, & que je ne pouvois éviter ce malheur qu'en me tenant cachée. Madame Saporta trouva l'expédient bon ; la difficulté étoit seulement de trouver des gens qui voulussent me cacher chez eux, & risquer par-là de se faire des affaires. Le Chevalier laissa quelque temps madame Saporta en peine là-dessus, & après cela lui offrit de me prendre chez lui. La Ville lui donnoit une grande & belle maison, dans laquelle il m'offroit un appartement séparé du sien, où il étoit sûr que personne n'iroit me déterrer. Le Chevalier n'étoit plus jeune, c'étoit un homme grave, & madame Saporta avoit tant de peur de me voir mettre dans un Couvent, qu'elle étoit quasi tentée d'accepter cette offre ; mais moi qui savois ce qu'il me disoit tous les jours, je n'avois garde d'être de cet avis ; je remerciai le Chevalier, & me retranchai à lui demander un passeport pour aller à Montpellier trouver monsieur de

Noailles, comme madame Saporta le ſouhaitoit. Le Chevalier m'exhortoit toujours à changer, & vouloit me perſuader que l'intérêt qu'il prenoit en moi l'obligeoit à me donner ce conſeil: mais comme il ne me voyoit pas d'humeur à le ſuivre, & qu'il croyoit pourtant bien que j'y viendrois à la fin, il voulut faire le généreux, & me donna le Certificat que je lui demandois pour aller à Montpellier, qui me garantit des riſques qu'on couroit ſur le chemin. Mais quand je fus aux portes de cette Ville, je me trouvai fort embarraſſée de ma perſonne; je ne ſavois où aller loger, ni à qui me confier; quoique j'euſſe bien des parens & des amis dans ce lieu-là, je craignois d'attirer des affaires aux uns, & que les autres ne m'en fiſſent; ainſi, je ne ſavois quel parti prendre, quand je me ſouvins que madame de Montagnac, qui étoit un peu ma parente, avoit changé quelque temps avant la révolution; qu'elle étoit fort conſidérée des Catholiques, & que n'y ayant pas d'apparence qu'on fouil-

lât dans sa maison, je pourrois y être en sûreté, d'autant mieux qu'elle étoit veuve sans enfans, & qu'il n'alloit pas beaucoup de monde chez elle. Dans cette pensée, je congédiai mon conducteur à l'entrée de la Ville, & je fus à pied chez madame de Montagnac, à laquelle je demandai à parler en particulier. Ses gens ne me connoissoient pas, outre qu'il étoit déja nuit; ainsi l'on ne se douta de rien. Je dis à madame de Montagnac la situation où je me trouvois, & je lui fis comprendre qu'elle ne couroit aucun risque en me recevant chez elle, puisque je ne venois à Montpellier que pour parler à monsieur de Noailles, & que si je ne voulois pas qu'on sût où je logeois, c'étoit de peur que quelque personne mal-intentionnée ne m'allât dénoncer, & qu'on ne me fît mettre dans un Couvent par provision, avant que j'eusse pû implorer la protection de ce Duc; que c'étoit des embarras qu'il falloit éviter en gardant quelques ménagemens; qu'ainsi, je la priois de vouloir bien que je

restasse quelques jours dans sa maison *incognito*. Elle m'accorda ce que je demandois de fort bonne grace; ce qui me fit un grand plaisir. Il faisoit un froid épouvantable, & je l'avois essuyé tout le jour à cheval; ainsi je fus fort aise de me trouver dans une bonne chambre auprès d'un grand feu. On m'apporta à souper; mais j'étois accablée de fatigue, je n'aspirois qu'après le lit, & j'en trouvai un si bon & si bien bassiné, que je remerciai Dieu de bon cœur en y entrant, de m'avoir conduite à ce gîte. Madame de Montagnac vint m'y trouver peu de temps après. Elle me demanda ce que je prétendois faire avec mes retardemens; qu'il faudroit enfin changer, & que je me donnois bien des peines inutiles; qu'il étoit impossible de sortir du Royaume, & qu'il seroit fort mal d'y rester sans Religion, & que cette pensée l'avoit déterminée à se faire instruire dès qu'elle avoit vû venir l'orage, & qu'elle n'avoit pas trouvé la Religion Romaine aussi laide de près qu'on la lui avoit

faite autrefois. Après cela elle m'allégua, toutes les raisons dont on s'étoit servi pour la persuader. Mais, comme elles ne faisoient pas le même effet sur moi, cette Dame prit le parti de me laisser dormir, dont j'avois grand besoin. Le lendemain de bon matin, elle se leva pour aller à la Messe, & à son retour elle fit encore quelque tentative auprès de moi; mais ce qui me surprit extrêmement, ce fut de voir entrer dans la chambre monsieur l'Evêque de Mirepoix, ce fameux Convertisseur. Je me crus d'abord perdue, & je ne savois où fuir, quand ce Prélat m'assura que je n'avois rien à craindre, & qu'il ne vouloit que tâcher de me persuader; que madame de Montagnac lui avoit parlé avantageusement de moi, & qu'il s'étoit flatté de me faire entendre raison, pourvû que je voulusse l'écouter. J'y consentis de bon cœur, croyant être quitte à fort bon marché de la frayeur que j'avois. Il me parla pendant plus de six heures avec beaucoup d'esprit & de douceur; il tâ-

cha d'abord de me faire voir qu'on m'avoit prévenue contre la Religion Romaine : il me souvient même qu'il rit beaucoup de ce qu'en parlant des caractéres de l'Antechrist, je dis que le Pape portoit sur sa Tiare une lame d'or où il y avoit écrit Mystére. Je ne sais si cela est vrai ou faux, car je n'ai pas trouvé le cas assez important pour m'en éclaircir; mais je sais bien que je l'avois oui dire. Il le nia comme beau meurtre, & se récria fort sur ce qu'on abusoit ainsi de la crédulité des jeunes personnes. Il eut encore d'autres conférences avec moi. Je ne parlerai point ici des argumens qu'il me fit, parce que j'aurai occasion de le faire dans les suites; mais j'ai cru que je devois marquer le temps & le lieu où j'avois fait connoissance avec ce Prélat, qui a toujours été depuis un de mes meilleurs amis. Pour ce coup-là, il ne fut pas fort content de moi; mais j'eus tout lieu de me louer de sa probité; car quand il vit qu'il n'avançoit rien avec moi, il me dit que mon heure

n'étoit pas venue, & me quitta ſans me faire le moindre chagrin. Il me dit, qu'il eſpéroit de réuſſir mieux auprès d'un de mes oncles qui étoit priſonnier dans la Citadelle de Montpellier. C'étoit monſieur Noguier, celebre Miniſtre, & l'un des Antagoniſtes de Mr. l'Evêque de Meaux. Il avoit épouſé une ſœur de mon pere, qui avoit paſſé pour une des plus belles perſonnes de notre Pays, & qui avoit un caractere d'eſprit tout différent de celui de ma tante Saporta ſa ſœur; car ſans ſe mêler des affaires de la famille, elle donnoit tous ſes ſoins à ſon ménage, & à élever de beaux enfans qu'elle avoit. Son mari avoit obtenu un paſſeport pour ſortir du Royaume avec elle: mais comme on avoit grande envie de le gagner, on lui chercha une querelle d'Allemand, & ſur quelque prétexte d'intérêt, on le fit arrêter lorſqu'il étoit prêt à partir, & on le conduiſit à la Citadelle de Montpellier, où monſieur de Mirepoix fit tout ce qu'il put au monde pour le perſuader à changer de

parti, & à accepter les offres avantageuses qu'on lui faisoit. Comme je me trouvai à Montpellier dans ce temps-là, je fus à la Citadelle pour voir cet oncle; mais je ne pus lui parler qu'en présence de témoins; ainsi je ne pus pas savoir dans quels sentimens il étoit, & si monsieur de Mirepoix avoit lieu de se flatter de pouvoir le persuader. L'événement a fait voir que ce Prélat se trompoit.

Cependant je voyois tous les jours monsieur de Noailles, & je faisois ce que je pouvois pour qu'il me donnât un passeport: Je lui en fis parler par monsieur de Melac, qui l'avoit suivi à Montpellier, qui lui dit, que deux femmes de plus ou de moins dans le Royaume, ne faisoient rien au Roi; mais tout cela fut inutile, & monsieur de Noailles me dit, un matin, qu'il falloit songer à obéir au Roi, & à ne pas abuser plus long-temps de ses graces; qu'on étoit en peine de moi à Nîmes, & qu'il avoit déja reçu plusieurs avis là-dessus; qu'on lui marquoit que j'avois

j'avois disparu tout-d'un-coup, & qu'on ne savoit ce que j'étois devenue; qu'il me conseilloit en bon ami de m'en retourner, & de me faire instruire, pour me mettre en état de profiter des bonnes intentions où l'on étoit pour moi; qu'il auroit bien voulu me faire plaisir à la considération de monsieur le maréchal de Lorges, & même pour l'amour de moi; qu'il falloit enfin finir, & suivre l'exemple de mon oncle Cotton, qui sans doute en savoit plus que moi en matiere de Religion. Cette conversation me fit voir qu'on ne m'avoit accordé que la grace de Poliphême, & que tout ce que je pouvois espérer, étoit d'être mangée des dernieres, & je m'en retournai fort mécontente; je restai pourtant encore à Montpellier jusqu'au jour que la poste de Paris devoit arriver, & le lendemain matin je fus trouver monsieur de Noailles, avec un air triste, que je n'avois pas beaucoup de peine à prendre dans la situation où je me trouvois. Je lui dis que je venois de recevoir des

lettres de Paris, par lesquelles on me mandoit que monsieur Cotton mon oncle étoit mourant; qûe comme j'étois sa niéce & son unique héritiere, la tendresse, le devoir, & même l'intérêt m'engageoient à l'aller trouver, & je le conjurai, les larmes aux yeux, de m'en donner la permission, & d'accorder la même grace à madame Saporta. Monsieur de Noailles donna dans le panneau, ou feignit d'y donner, & touché de mes prieres il me fit expédier un passeport dans toutes les formes, pour aller à Paris avec madame Saporta. Dès que j'eus mon passeport, je partis pour Nîmes; mais je n'y trouvai plus madame Saporta. Le Chevalier de la Fare, inquiet de ce que je restois tant à Montpellier, crut que je m'étois échappée, & il tourmenta tant cette bonne Dame là-dessus, & lui fit tant de peur, qu'il l'obligea à fuir & à battre la campagne. J'eus toutes les peines du monde à découvrir le lieu de sa retraite; mais enfin j'en vins à bout, & je la ramenai à Nîmes, où je montrai

mon passeport au Chevalier de la Fare, qui fut très-fâché de notre résolution, & qui fit tout ce qu'il put pour nous empêcher de la suivre, & pour nous intimider; il nous allégua la rigueur de la saison, & ce que disoit le Seigneur aux Juifs : *Priez que votre fuite ne soit en hiver.* Il nous disoit encore, que la recommandation de monsieur de Noailles ne nous serviroit que tant que nous serions dans la Province du Languedoc, & qu'on n'auroit plus d'égard à son passeport dès que nous entrerions dans le Dauphiné; que nous serions dépouillées par les soldats; qu'il m'arriveroit peut-être encore pis à moi; & qu'enfin, il étoit sûr que nous n'arriverions jamais saines & sauves à Paris. Tout cela étoit fort effrayant. Mais comme il ne fut pas capable d'ébranler notre résolution, le Chevalier de la Fare fit jouer sa derniere batterie; il m'offrit de se marier avec moi, & me demanda dans les formes à madame Saporta. J'avois toujours cru qu'il avoit pris les derniers enga-

gemens dans son Ordre, & je lui répondis en badinant, que nous irions faire la nôce à Malte : mais il me tira de mon erreur, en me disant qu'il n'avoit pas fait ses Vœux, & que je n'avois qu'à envoyer chercher un Notaire ; & pour me faire voir les avantages que je trouverois en me mariant avec lui, il me parla de ceux de sa naissance. En effet, il étoit neveu du Duc de Gadagne ; sa fortune étoit en beau train ; il tenoit dans le monde un rang considérable, & à la Religion près, je n'aurois jamais pû souhaiter rien de mieux : mais cet obstacle étoit trop fort pour pouvoir être surmonté ; & malgré ses offres, & tout ce qu'il put nous prédire de malheurs, nous nous déterminâmes à partir, l'assurant toujours que nous n'irions qu'à Paris, où nous espérions le revoir avant le Printemps. Je ne sais s'il le crut ; mais il ne put pas tirer autre chose de nous. Avant de partir je fus trouver monsieur Cheiron, autrefois notre Ministre, & le même qui m'avoit baptisée. Le Roi lui avoit

envoyé une Lettre de Cachet pour être Consul de Nîmes l'année suivante. Je le priai, en cette qualité, d'empêcher la dissipation de mon bien, & je lui fis voir la permission que nous avions obtenue, madame Saporta & moi, pour aller à Paris. Comme il n'étoit rien moins que duppe, il comprit bien l'usage que nous voulions faire de ce passeport, & pour m'ôter l'envie de sortir du Royaume, il me dit que les cailles ne tomboient pas rôties dans les Pays Etrangers. Je lui répondis que je ne voulois pas crever comme ceux qui avoient demandé des cailles, & que c'étoit seulement la Manne que je cherchois. Après cela il me dit qu'il ne pouvoit pas me promettre de garantir mon bien, qu'il y feroit tout ce qu'il pourroit; mais qu'il avoit de grands ménagemens à garder: que monsieur de Baville, Intendant de la Province, lui avoit dit en lui donnant la Lettre de Cachet, que le Roi vouloit éprouver sa fidélité; mais que sa vie répondroit de tout. Ces menaces

avoient intimidé le pauvre monſieur Cheiron : il ſe voyoit ſoupçonné des anciens Catholiques, & déteſté des nouveaux qui lui faiſoient cent inſultes. Quand il paſſoit dans les rues, le peuple lui crioit : Que vous dira Iſaïe ? Et cela parce qu'il avoit expliqué toutes les révélations de ce Prophéte. Un jour qu'il alloit à ſa Métairie, il entendit crier au loup après lui ; & voulant ſavoir ce que cela vouloit dire, on lui répondit que c'étoit des gens qui crioient après un Berger qui venoit d'abandonner ſon troupeau à la merci du loup. Il eſt ſûr que s'il avoit voulu il auroit pû faire des affaires à ces gens-là ; mais il n'étoit pas méchant, & lorſque l'Evêque fit mettre en priſon quelques femmes qui lui avoient dit des injures, il n'eut point de repos qu'il n'eût obtenu leur liberté. Pendant ſon Conſulat il n'a fait mal à perſonne ; il s'eſt tenu chez lui ſans vouloir écrire ni ſe mêler de controverſes. Je lui demandai avant de nous ſéparer s'il croyoit nous avoir prêché la

vérité, ou le mensonge ? Il me répondit qu'on avoit fait de terribles procédures contre lui, & que la crainte d'être pendu faisoit faire bien des réflexions. Mais, lui dis-je, Monsieur, d'où vient que nos Peres ne les ont pas faites, & qu'ils ont mieux aimé se laisser brûler que faire ce que vous avez fait ? C'est, dit-il, qu'il y a des gens plus entêtés de leurs opinions les uns que les autres, puisqu'il s'en est trouvé qui se seroient laissés pendre plutôt que de convenir que le pain que les Cordeliers mangent leur appartient en propre. Après cela, voyant bien que je n'en pourrois rien tirer de plus positif, & que les mêmes motifs qui l'avoient engagé à changer, l'empêchoient de parler ouvertement, je pris congé de lui, le plaignant de tout mon cœur ; car c'étoit un des hommes du monde qui avoit le plus de lumieres : Outre qu'il prêchoit parfaitement bien, & avec une grande facilité, il avoit encore un génie qui le rendoit capable de toute sorte d'affaires, & je ne doute

point que depuis ſon changement il n'eût pouſſé loin ſa fortune, s'il eût voulu, comme d'autres, s'aller produire à la Cour; car on diſoit tout haut chez le Roi, en parlant de lui : Ce Miniſtre ſeroit propre à être Miniſtre d'Etat. Mais il avoit le défaut de Salomon, & l'on pouvoit dire de lui, comme de ce Prince, que les femmes avoient détourné ſon cœur. On l'avoit ſoupçonné, dès le temps qu'il étoit Miniſtre, d'avoir des attachemens criminels, & l'on a vû dans la ſuite que ce ſoupçon n'étoit que trop bien fondé. Au ſortir de chez monſieur Cheiron je trouvai madame Saporta avec monſieur de la Caſſagne & monſieur de Mirmand; elle leur montroit des lettres qu'elle venoit de recevoir de mon oncle Cotton ſon frere. Si elles n'étoient pas, comme tout le reſte de mes papiers & de mes hardes, dans la malle qu'on m'a enlevée, je les inſérerois ici; elles en vaudroient bien la peine; car mon oncle entroit en controverſe, & prétendoit prouver par bons argu-

mens, que tous les Articles dont nous différons avec ceux de l'Eglise Romaine, & dont la Transsubstantiation étoit le plus fort, ne devoient pas nous empêcher d'y rentrer; puisque Jean Hus avoit cru jusques à la mort cette Transsubstantiation, & que malgré cela monsieur de la Roque traitoit Jean Hus de glorieux Martyr. Enfin, comme mon oncle savoit que madame Saporta avoit beaucoup aimé monsieur Caches, il ajoûtoit, que ce Ministre, après une conférence de plusieurs heures avec le Pere Desmarets, lui avoit dit en le quittant : Hé ! pourquoi avons-nous tant disputé ? Nous sommes d'accord sur tout ; & qu'il étoit convenu que quand la dispute étoit entre des ignorans, il s'y trouvoit des abîmes qu'il étoit impossible de combler ; mais qu'entre les habiles gens ce n'étoit plus que des disputes de mots. Ces lettres faisoient un grand chagrin à la pauvre madame Saporta. M. de la Cassagne & monsieur de Mirmand, qui avoient eu la foiblesse de signer, lui

disoient : Quel conseil voulez-vous, Madame, que vous donnent deux malheureux Apostats ? J'entrai là-dessus dans la chambre, & j'opinai à partir au plus vîte, comptant bien, que, puisque mon Oncle écrivoit sur ce ton-là, & qu'il étoit persuadé qu'on pouvoit se sauver dans la Religion Romaine, nous n'avions plus de protection à attendre par son moyen. J'avois écrit quelque temps auparavant aux Hollandois dont j'ai déja parlé, & à mon oncle Petit qui s'etoit retiré en Hollande, pour les prier de trouver quelque expédient pour que je pusse les aller joindre. Ils me répondirent tous deux, mais d'une maniere un peu différente. Le Hollandois me pressoit de tout son cœur de venir : il me disoit qu'il avoit prié son pere & ses amis, de demander un passeport pour madame Saporta & pour moi à l'Ambassadeur de France ; mais que la chose n'étoit pas possible ; qu'ainsi il falloit user d'adresse, & sortir déguisée. Il me marquoit même les endroits où il croyoit qu'il y

auroit moins de risque de passer, & m'exhortoit sur-tout à ne point paroître étonnée si on me questionnoit, & à ne faire aucune grimace qui pût me découvrir; d'aller même à la Messe, si je me trouvois en compagnie, & que je ne pusse pas l'éviter : enfin, à ne rien ménager pour me retirer d'un Pays d'où il me seroit tous les jours plus difficile de sortir; & après cela, il m'offroit ses très-humbles services dans le sien. Mon oncle Petit m'écrivoit qu'il étoit fort édifié de ma fermeté, & de la résolution que j'avois prise de renoncer aux biens que j'avois déja, & à ceux que j'attendois qui étoient considérables : Qu'il étoit beau de trouver des sentimens comme ceux-là dans une personne de mon âge; mais qu'il falloit garder quelque ménagement, & que puisque dans la Déclaration que le Roi avoit donnée pour casser l'Edit de Nantes, il y avoit un article qui favorisoit ceux qui n'avoient pas encore changé, & leur permettoit de rester en repos chez eux, je pou-

vois m'en prévaloir, me trouvant dans le cas; & enfin, il m'exhortoit à la constance, en cas que je fusse assez heureuse pour être jugée digne de souffrir pour la vérité. Je compris parfaitement bien le sens de cette lettre, & je n'avois garde de me faire illusion sur l'Article de la Déclaration du Roi, auquel on n'avoit nul égard; car quelques personnes ayant été à Montpellier pour en demander l'explication aux Puissances, on leur répondit qu'il étoit vrai que le Roi disoit, qu'à l'égard de ceux qui n'avoient pas encore changé, il falloit attendre que Dieu les eût illuminés comme les autres: mais que comme les autres avoient été illuminés par les Dragons, il falloit se servir des mêmes moyens pour illuminer ceux-ci, & que pour y réussir mieux on alloit redoubler les garnisons; c'est-à-dire, que lorsque cinquante Dragons n'auroient pas opéré, on en mettroit le lendemain cent. En effet, on fut beaucoup plus pressé depuis cette Déclaration, qu'on ne l'avoit

été

été auparavant; ainſi, ſans m'amuſer à ce que mon oncle Petit me marquoit, & trouvant beaucoup plus de ſûreté à faire ce que dit le Seigneur dans l'Evangile, qui eſt, *lorſqu'on eſt perſécuté en un lieu, de fuir dans un autre*, je déterminai madame Saporta à louer une litiere de Nîmes à Lyon, & nous partîmes enfin le premier de Décembre 1685. Cependant la protection du Duc de Noailles, les viſites fréquentes que je lui avois rendues, & le bon accueil qu'il m'avoit fait, commencerent à faire murmurer les gens. Et comme il s'en trouve toujours beaucoup qui ſont enclins à mal juger du prochain, on ne manqua pas de dire que nous avions pris des engagemens pour changer, & que notre perſévérance n'étoit qu'un jeu pour faire notre parti meilleur, & on fut encore fortifié dans cette penſée, dès qu'on ſut que nour prenions le chemin de Paris. On diſoit alors hautement, que nous y allions pour changer avec plus d'éclat, & pour nous prévaloir du crédit du Pere de la Chaiſe

entre les mains duquel mon oncle Cotton avoit fait ſon abjuration. Voilà par où on a commencé à me calomnier. Comme Dieu en ſavoit la vérité, & que j'eſpérois que le temps la feroit connoître, je me conſolois de tout ce qu'on en pouvoit dire, & toute ma peine rouloit ſur l'incertitude du ſuccès de notre voyage. Nous fûmes de Nîmes dîner à Uſez, & de-là coucher à Bagnols, ſans qu'il nous arrivât aucune mauvaiſe aventure. Nous trouvâmes-là un Miniſtre nommé Mr. Perin avec ſa femme, ou ſoi-diſant, & mademoiſelle Durand, femme d'un Miniſtre, * avec quatre enfans, qui s'en alloit trouver ſon mari en Suiſſe. De ſes quatre enfans, il n'y en avoit que deux qui fuſſent compris dans le paſſeport qu'elle avoit obtenu de monſieur de Baville, les autres étant au-deſſus de ſept ans.

* Son mari étoit Jean Durand, Miniſtre à Sommieres en Languedoc, & mort Refugié à Neufchâtel en Avril 1695. Sa veuve mourut aux Brenets dans le Comté de Valengin, en Décembre 1707.

D'abord nous nous deſiions les uns des autres; mais après une confidence mutuelle, nous nous joignîmes pour aller enſemble juſques à Lyon. Le Miniſtre nous dit que la Demoiſelle qu'il menoit n'étoit pas ſa femme; mais qu'il avoit bien voulu la faire paſſer pour telle, afin de la ſauver; puiſque, comme je l'ai déja dit, il étoit permis aux Miniſtres de ſortir avec leurs enfans au-deſſous de ſept ans. Cette pauvre Demoiſelle nous pria de demander une chambre à deux lits; elle ſe mit d'abord dans un, & dès que les ſervantes du cabaret furent retirées, elle le laiſſa à ſon prétendu mari, & vint ſe coucher dans le nôtre, & ce manége dura juſques à Lyon. La bonne Mademoiſelle Durand étoit fort inquiéte pour les deux enfans qui avoient paſſé l'âge porté par l'Ordonnance : C'étoient * un garçon & † une fille. Dès que nous appro-

* Celui-là ſe nomme Jean Antoine Durand, & eſt aujourd'hui Paſteur aux Brenets dans le Comté de Valengin. J'écris ceci en Décembre 1709.

† C'eſt celle dont il eſt parlé plus bas, page 151.

chions de quelque Ville où elle croyoit qu'il faudroit montrer ſon paſſeport, elle faiſoit deſcendre ces enfans, & les faiſoit aller à pied l'attendre de l'autre côté. Pour nous, on ne nous demanda quoi que ce ſoit qu'au pont Saint-Eſprit, où je fus obligée d'aller voir Mr. de Montanegues qui y commandoit, auquel je fis voir le paſſeport de Monſieur de Noailles, & qui me fit mille civilités.

Comme j'étois fort incommodée en litiere, un Monſieur qui alloit auſſi à Paris dans une pareille voiture, touché de me voir ſouffrir, m'offrit fort honnêtement un de ſes chevaux: il en faiſoit mener deux en main qui étoient des plus beaux, & il me preſſa de ſi bonne grace là-deſſus, que madame Saporta qui me voyoit preſque mourante, me permit d'accepter ſon offre. Dès que je fus à cheval je me portai le mieux du monde; la fille de Mademoiſelle Durand, qui étoit fort mal à ſon aiſe ſur un bidet chargé de bagage, prit ma place dans la litiere de mada-

me Saporta ; ainſi nous en fûmes tous mieux à notre aiſe, & nous fûmes de ce train depuis Bagnols juſques à Lyon. Comme j'étois très-bien montée, & aſſez bonne Cavaliere, j'arrivois toujours au gîte long-temps avant notre troupe, & j'évitois par-là l'examen que je craignois qu'on ne nous fît ſubir, & dont on nous avoit fait tant de peur. Je vis ſur notre route le Château de Pilate : il eſt auprès de Saint-Valier. Bien des gens prétendent que ce Juge inique ne pouvant ſoutenir ſon exil, ni ſes remords du crime qu'il avoit commis, ſe précipita du haut du Château ſur des rochers; d'autres aſſurent qu'il ſe jetta du Pont de Vienne dans le Rhône. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il fut relegué par l'Empereur Tibere, quelque temps après la mort de Notre-Seigneur, dans cette Ville, qui eſt une des principales du Dauphiné. On m'y fit voir la maiſon où l'on dit qu'il habitoit, qui porte encore ſon nom. C'eſt une vieille mâſure, dont il reſte une tour qu'on appelle la tour de Pilate. Avant d'arriver à

Vienne j'eus de grandes frayeurs, parce qu'il falloit paſſer par Valence, & que je craignois fort de tomber entre les mains du barbare la Rapine, que ſes cruautés ont rendu fameux. Si je voulois les rapporter, il faudroit pour cela faire un Volume à part, & un Volume in-folio. Il en avoit imaginé d'une nature pour les perſonnes de notre ſexe, que la bienſéance ne permet pas d'expliquer. * Je me contenterai donc de dire, que le bon Dieu nous préſerva de tomber entre ſes mains, & qu'après cinq jours de marche nous arrivâmes heureuſement à Lyon, ayant eu beaucoup plus de peur que de mal. Là chacun prit ſon parti; le Miniſtre avec ſa prétendue femme, mademoiſelle Durand avec ſes deux petits enfans, paſſerent ſans difficulté à Geneve. Pour nous, nous fûmes chez un Tailleur qui logeoit près de l'Abbaye Saint Pierre,

* M. *Benoît* dit encore plus. Il aſſure que *la pudeur ne permet pas d'en deviner la maniere*. Voyez ſon *Hiſtoire de l'Edit de Nantes*, Part. III. Tom. 3.

dont la femme avoit autrefois ſervi chez une de mes parentes. Nous dîmes à ces gens-là que nous allions à Paris, & que nous attendions-là de l'argent qu'on devoit nous faire compter pour continuer notre voyage; & après être convenus pour notre penſion à un certain prix, nous les priâmes de ne parler de nous à perſonne. Comme ces gens-là étoient anciens Catholiques, nous étions fort en ſûreté chez eux, & n'étant point connues à Lyon, nous ſortions tous les jours, madame Saporta & moi, pour tâcher de trouver quelque moyen de paſſer à Geneve. Bien des gens ſe mêloient de ce commerce; mais il n'étoit pas ſûr de ſe fier à tous. Madame Saporta s'adreſſa à une veuve appellée mademoiſelle Patror, chez laquelle mademoiſelle Durand avoit laiſſé * les deux enfans qu'elle n'avoit pas pû amener. Cette veuve avoit une

* L'une étoit *Marie Durand*, mariée aujourd'hui à un Médecin de *Montauban* & Refugié à *Neufchâtel* : il ſe nomme M. *Codere*. L'autre étoit *David Durand*, aujourd'hui Miniſtre du St. Ev.

fille, & l'une & l'autre paroiſſoient fort zélées, & s'empreſſoient à aider ceux qui vouloient ſortir du Royaome; cependant peu de gens s'en ſont loués. Pour moi j'en parle à mes dépens; car il n'y a jamais eu moyen de retirer de ſes mains un collier de groſſes perles fines fort rondes que madame Saporta lui avoit confié, & qui valoit bien de l'argent. Nous croyions alors que cette femme étoit la meilleure connoiſſance du monde, elle nous procura celle de quelques guides; mais tout cela n'aboutit à rien. Je me hazardai un jour avec la fille de mademoiſelle Durand, * qui étoit à-peu-près de mon âge, & je fis conſentir madame Saporta à ſouffrir que je me miſſe ſous la conduite de quelques femmes qui promettoient de nous mener ſûrement à Geneve par les montagnes du Dauphiné. Il falloit pour cela faire quatorze lieues à pied, déguiſées en petit garçons. Tout cela ne me rebuta point, je vis tomber ſans re.

* Elle avoit alors environ 12 ans.

gret de beaux grands cheveux que j'avois; & après avoir revêtu les haillons qu'on me donna, je fus dans ce bel équipage jusqu'au Fauxbourg de la Guillotiere; mais je vis là certaines choses qui me firent craindre que ces femmes ne fussent pas de bonne foi. J'en avertis ma compagne, & nous les plantâmes-là, & rentrâmes dans Lyon à l'entrée de la nuit. Madame Saporta me vit revenir avec plaisir; elle étoit déja dans de grandes allarmes, & elle s'étoit repentie d'avoir consenti que je partisse sans elle. Effectivement on risquoit beaucoup à se fier à ces sortes de gens. On n'entendoit parler que de meurtres qui se commettoient sous ce prétexte. Une Marchande de Nîmes fut volée, forcée & assassinée par le Guide qui la conduisoit, & l'on ne voyoit partout que de tristes exemples de gens tués ou arrêtés par la trahison de leurs Guides. Tout cela intimidoit fort la bonne madame Saporta. Dans cet embarras j'écrivis à un nommé monsieur

Mussare, * de Montpellier, qui étoit un peu mon allié, & qui étoit passé à Geneve. Je le priai de nous donner quelque moyen de nous tirer d'où nous étions; mais il n'en savoit point d'autres que de se fier aux Guides, & il m'exhortoit fort de risquer le tout pour le tout, & de ne rien ménager pour me tirer du bourbier: c'étoient ses termes. Après cela il me disoit que quand j'arriverois à Geneve, je n'avois qu'à demander la maison de monsieur Minutoli, Professeur en Eloquence, chez qui il étoit logé, & où l'on me recevroit avec plaisir: mais sur-tout il me marquoit de me hâter. La fille de mademoiselle Durand qui mouroit d'envie de rejoindre sa famille, partit un beau matin sans me rien dire, avec une autre femme, & passa au travers des Gardes en faisant la muette, & la contrefit si bien, que les Gardes y fu-

* Il est aujourd'hui Professeur en Droit à *Geneve*, & il a succédé en cette qualité à M. *Vitriarius* qui fut appellé à *Leyde*.

rent trompés & la laisserent passer. Il est assez difficile aux personnes de notre sexe de pouvoir s'empêcher de parler ; elle le fit néanmoins, & son silence fut récompensé. Monsieur Mussare m'écrivit qu'il l'avoit vue arriver heureusement à Geneve, & qu'il avoit été fort fâché de la voir arriver sans moi, & que j'eusse manqué de courage dans une occasion aussi importante. Ce n'étoit pourtant pas ma faute, & il n'y avoit que les circonspections de madame Saporta qui nous arrêtoient. Cependant notre séjour à Lyon devenoit suspect à nos hôtes, nous ne savions quelles raisons alléguer pour prétexte, le temps de la Lettre de Change étoit plus que passé ; ils nous voyoient intriguées, & quoique nous leur eussions montré le Passeport de monsieur de Noailles, ils ne laissoient pas de murmurer ; & nous craignions enfin qu'ils ne nous jouassent quelque mauvais tour, lorsqu'on vint nous avertir qu'il y avoit une occasion de passer, la plus sûre du monde. C'étoit un Cabaretier

de Seiſſel, Ville frontiere de Savoye, qui avoit un Paſſeport de monſieur de Villeroi, Archevêque de Lyon, pour s'en aller chez lui, avec un petit Apprentif Cuiſinier. Comme il ne pouvoit donner que la place de cet Apprentif, il ne pouvoit mener qu'une ſeule perſonne, encore falloit-il qu'elle fût bien jeune, pour pouvoir être traveſtie en petit garçon. J'étois dans le cas, & d'une taille fort différente de celle que j'ai préſentement; ainſi cela me convenoit parfaitement bien. Madame Saporta eut toutes les peines du monde à conſentir que je profitaſſe de cette occaſion; elle ne pouvoit ſe réſoudre à me voir ſéparer d'elle : Mais je lui en fis un cas de conſcience, & l'obligeai enfin à y donner les mains. On convint du prix avec cet homme, on lui donna la moitié de l'argent d'avance, & l'autre moitié devoit lui être comptée par monſieur Ham à Geneve dès que j'y ferois arrivée : Outre cela on m'acheta un cheval que je devois lui donner auſſi. En arrivant il devoit me mener dans ſa
maiſon

maiſon à Seiſſel, qui n'eſt qu'à ſix lieues de Geneve, & me faire paſſer dans la nuit, le Rhône, ſur un Pont, après lequel on eſt en Savoye. Toutes choſes étant ainſi réglées & ce marché ayant été conclu chez un honnête homme de Lyon, qui en avoit été l'entremetteur, on fut à la Friperie acheter un habit de garçon, chemiſe, cravatte, ſouliers, chapeau, & tout l'équipage. Mes cheveux étoient déja coupés juſques autour des oreilles; & comme ils friſoient naturellement, cela avoit aſſez l'air d'une tête de garçon. Madame Saporta fondoit en larmes pendant ce déguiſement : Dès que je fûs achevée d'habiller, je lui demandai ſa bénédiction, & la quittai dans une déſolation qu'on ne ſauroit exprimer. Elle ne m'avoit jamais perdue de vue depuis la mort de ma mere, & quoiqu'elle eſpérât de me rejoindre bientôt à Geneve; (car mon Conducteur promettoit de la venir prendre dès qu'il m'y auroit menée) elle ne pouvoit pourtant ſe conſoler de me voir partir

ſans elle ; c'étoit le premier de Janvier 1686 après midi. On me fit aller à pied juſques dehors la Porte qu'on appelle la Croix Rouſſe. J'eus beaucoup de peine à m'y rendre ; car cet habit de garçon auquel je n'étois pas accoûtumée, me gênoit extrêmement. Je trouvai-là mon Guide ſur mon cheval ; je le ſuivis encore quelque-temps à pied, & quand nous fûmes un peu loin de la Ville, il me laiſſa monter, & me ſuivit à ſon tour. Il me mena coucher à deux lieues de Lyon, & m'avertit de lui parler fort reſpectueuſement devant le monde, ſi je ne voulois gâter tout le myſtere. Il me nomma Claude, & après m'avoir fait mettre pied à terre, avant d'arriver au gîte, il entra en me commandant d'un ton de Maître de mener ſon cheval à l'écurie. Je le fis, & après l'avoir recommandé à un valet j'entrai dans la cuiſine. Dès que l'Hôteſſe me vit, elle me trouva pâle, & dit que j'avois la voix bien foible. Cela me fit peur, & je crus être découverte ; mais je me tirai d'af-

faires en disant que j'avois la fiévre quarte, & sur ce prétexte mon prétendu Maître me fit approcher du feu, & me permit de manger avec lui. Comme je craignois les longs discours, dès que j'eus mangé un morceau, & que je fus un peu réchauffée, je demandai à m'aller coucher, & une petite servante fort éveillée vint m'accommoder un méchant lit que j'avois demandé seul à cause de ma fiévre. Ce qui m'embarrassoit, c'est que je n'osois me deshabiller devant cette petite fille, & qu'elle restoit-là pour emporter la lumiere. Enfin croyant que pour paroître garçon il falloit être hardi, je m'avisai de lui conter mes raisons tout de mon mieux; & pour donner plus d'efficace à ce que je lui disois, je tirai un écu de ma poche, que je lui offris; & qu'elle refusa d'abord. Comme je n'avois pas envie d'être prise au mot, je ne la pressai pas beaucoup. Elle sortit, je quittai vîte mes souliers & mon justaucorps, & me mis dans le lit avec tout le reste. Un moment après la petite fille rentra

doucement, ce qui me fit beaucoup de peine. Je m'étois embarquée là dans une affaire d'où je ne ſavois par où me tirer. Enfin je ne trouvai rien de mieux que de feindre d'être déja endormie, & de me reveiller en ſurſaut. Et comme je fis un grand cri dès qu'elle approcha du lit, elle me dit : N'ayez pas peur, Monſieur, c'eſt moi. Ha ! lui dis-je, il n'eſt plus temps, laiſſe moi dormir en repos. Cette fille offenſée de mon refus, ſe plaignit à ſa Maîtreſſe des propoſitions que je lui avois faites, & la déſabuſa par-là des ſoupçons que ma pâleur & le ton de ma voix lui avoient donnés de mon ſexe. Voilà comment je me tirai d'affaires cette premiere couchée. Le lendemain nous partîmes avant le jour & par le plus mauvais temps du monde, & fûmes dîner à Saint Rambert, mon Maître obſervant toujours de me faire deſcendre avant d'arriver au gîte, & qui plus eſt, il me faiſoit mener le cheval par la bride après lui. Quoique cette façon d'aller ne fût pas fort de mon

goût, il falloit pourtant s'y accoûtumer, & aller faire boire le cheval. Comme je n'entendois point du tout ce manége, je faisois tout de travers, & cet homme qui étoit fort brutal, me disoit toutes les injures du monde. Au commencement je croyois que c'étoit pour mieux cacher son jeu; mais je m'apperçus bientôt qu'il y entroit beaucoup de naturel; car il me traitoit tout de même quand il n'y avoit personne, & me menaçoit, pour la moindre chose, de me livrer aux Gardes. Nous arrivâmes le second jour à Roussillon. En entrant dans la cuisine, je trouvai auprès du feu un Marchand de Geneve, qu'on nommoit, si je ne me trompe, monsieur de Saussure; il y avoit encore un Prêtre, & le Juge du lieu. Ces deux-là faisoient de mauvaises plaisanteries au Genevois, qui, quoiqu'il eût un bon passeport, n'osoit leur répondre, de peur de se faire des affaires. Le Juge compta les personnes qu'on avoit arrêtées ce jour-là, & la maniere dont elles étoient déguisées.

Tout cela me faisoit trembler.. Mais ma frayeur fut bien plus grande, quand se tournant de mon côté, ils dirent : Voilà un petit drôle qui pourroit bien aussi être Huguenot. Je fus très-fâchée de me voir apostropher ainsi ; cependant je répondis avec autant de fermeté qu'il me fut possible. Je vous assure, Monsieur, qu'il est aussi vrai que je suis Catholique, qu'il est vrai que je suis garçon. Mon Maître confirma ce que je venois de dire, & pour ne pas donner le temps à un plus long examen, je demandai promptement à me coucher : Je dis que j'avois la galle, afin d'avoir un lit à moi seul, & je me mis toute chaussée & vêtue dedans. Le lendemain matin mon Maître me demanda de l'argent pour payer, disant qu'il me le tiendroit en compte à Geneve, & il fallut lui donner tout celui que j'avois; après cela il me fit monter une montagne fort haute, & à la faveur de mon habit il me mena chez des Chartreux qui habitent cette solitude; car on ne trouve point-là de Cabarets. L'après

midi nous entrâmes dans un grand bois, dont les routes étoient si difficiles qu'il n'y avoit pas moyen d'y passer à cheval. Mais ce fut bien pis lorsqu'il fallut descendre la montagne, marchant toujours sur la glace, ce qui faisoit que je tombois coup-sur-coup. Mon Maître juroit comme un Charetier embourbé, parce que cela le retardoit : il me disoit mille injures, & me menaçoit à tout moment de me casser la tête. Enfin, lassée de l'entendre jurer, & de tomber & me relever si souvent, comme la descente étoit fort droite, je restai sur mon séant, & me laissai couler de cette maniere jusques au bas de la montagne, & après bien des peines & des travaux nous trouvâmes Seissel. Il étoit nuit quand nous y entrâmes, mon Maître me mena chez lui, & me donna un méchant grabat dans la chambre de sa femme. Il avoit promis de me faire passer le Pont cette nuit-là, & de me rendre à Geneve le lendemain matin, mais il voulut se reposer chez lui, & m'y fit rester depuis

le Mardi au ſoir juſqu'au Vendredi à pareille heure. Je paſſai tout ce temps-là au lit de peur d'être reconnue par les gens qui entroient dans cette chambre, & j'avois grand ſoin de ne touſſer, ni de ne donner aucun ſigne de vie, & de tenir mes rideaux bien fermés. Ces gens-là étoient obligés par nos conventions de me nourrir juſques à Geneve; mais ils me faiſoient faire très-méchante chére : j'étois preſque toute la journée ſans manger, & je voyois au-travers de mes rideaux des gens qui mangeoient de bon appetit, ſans oſer me plaindre. Enfin, lorſque les Etrangers étoient ſortis, & que je demandois quelque choſe, on me donnoit tout au plus des choux, ou des raves très-mal accommodées, en petite quantité, & du pain noir comme la cheminée; & le tout aſſaiſonné par des injures & des menaces continuelles. Quand je voulois boire, on me donnoit de l'eau dans la même écuelle où j'avois mangé ma ſoupe, ſans prendre la peine de la rincer. Il falloit paſſer par-là ou

par la fenêtre ; car dès que je voulois me plaindre, on me disoit que ceux qui étoient dans les cachots n'étoient pas si bien que moi, & que si je raisonnois on m'y feroit mettre ; ainsi je n'avois pas d'autre parti à prendre que celui de souffrir.

Je ne passois pas les nuits moins désagréablement que le jour : Je ne me croyois pas trop en sûreté entre les mains de ces gens-là, & je veillois pour être la garde de moi-même, de peur qu'on ne me jouât quelque mauvais tour pendant mon sommeil, & j'entendois toutes les nuits les Gardes qui arrêtoient les pauvres passans sur le pont. Tous les matins il y avoit une nouvelle histoire, & mon maître me disoit sans façon, que s'il ne trouvoit pas le moyen de me faire passer, il me livreroit entre les mains de la Justice, pour ne pas s'exposer à y tomber lui-même, & je voyois par le peu de ménagement qu'on avoit pour moi, que j'avois à craindre de ces gens-là : Ainsi, je faisois du fort mauvais sang.

Cela dura jusques au Vendredi au soir, qu'on me fit lever en grande diligence pour me mener de l'autre côté de la Ville, où l'on me fit entrer dans une petite barque, pour traverser le Rhône; car il n'y avoit pas de sûreté à passer le pont. Ceux qui menoient la barque étoient yvres, & penserent la faire tourner; ce qui fut cause que je criai un peu : Mais mon brutal de maître qui craignit qu'on ne nous entendît du pont, me menaça de me jetter dans le Rhône, & se mit quasi en devoir de le faire. Quand nous fûmes de l'autre côté de l'eau, & que je demandai mon cheval, il me dit qu'il l'avoit vendu, & que je pouvois aller jusqu'à Geneve à pied, puisqu'il n'y avoit plus pour cela que six lieues à faire. J'eus beau dire que je n'en pouvois plus, tout cela ne servoit de rien, & il fallut marcher, ou me traîner jusqu'au premier Village, qui étoit à une grande lieue de-là. J'étois si accablée par le froid, la fatigue, la mauvaise nourriture, & par toutes les frayeurs que

j'avois eues, que quand nous fûmes à ce Village je n'avois plus la force de faire un pas, & je pria mon maître, au nom de Dieu, de louer quelque monture quelle qu'elle pût être. Il me dit d'abord qu'il n'y en avoit pas dans ce lieu-là; enfin, après bien des prieres, il dit qu'il falloit de l'argent. Je lui dis qu'il savoit bien que je lui avois donné jusqu'à mon dernier sol; mais il me répondit qu'il m'avoit vu une montre, & qu'il falloit la donner, ou aller à pied. Il fallut en passer par-là, parce que la raison du plus fort, comme on dit, est toujours la meilleure. Je donnai ma montre, & l'on me fit entrer dans une méchante chaumiere, où je me reposai pendant qu'on accommodoit mon équipage, qui fut un petit mulet avec un bât & des étriers de cordes. Je montai là-dessus avant le jour, & nous fûmes, sans débrider, jusques à Geneve, où nous n'arrivâmes qu'à trois heures après-midi; car les lieues de ce Pays-là sont fort longues, & les chemins, qui sont très-mauvais, étoient encore

gâtés par les neiges. J'étois fort mal à mon aise sur mon bidet, de plus à jeun; mais je souffrois tout cela, dans l'espérance de me voir bientôt en repos, & je puis dire que je n'ai de ma vie senti une plus grande joye que celle que j'eus lorsque je découvris le clocher de Geneve, cette Ville après laquelle je soupirois depuis si long-temps. Dès que nous approchâmes du pont Darves, où les Terres de Savoye finissent, mon maître me fit descendre de mulet, de son ton ordinaire; nous traversâmes à pied ce qu'on appelle Plein-Palais, & quand nous voulûmes entrer dans la Ville, nous trouvâmes la porte fermée. Je ne savois que penser de cela; car quand on est une fois épouvanté, on craint tout. Mais enfin, après avoir attendu quelque-temps, on vint ouvrir la porte, & je sus qu'on l'avoit fermée parce que le feu avoit pris quelque part, & que c'est la coûtume d'en user ainsi en pareil cas, de peur de quelque surprise; & pendant le séjour que j'ai fait dans cette Ville, j'ai remarqué

marqué que quand les Habitans crient au feu, ils crient en même-temps aux armes. En entrant dans la Ville mon maître me quitta pour aller trouver son Banquier, & je lui donnai rendez-vous pour le soir chez monsieur Minutoli, où j'étois convenue, avec madame Saporta, que j'irois en arrivant, ainsi que monsieur Mussare notre Allié me l'avoit marqué. Quoique la maison de monsieur Minutoli fût fort connue à Geneve, j'eus pourtant bien de la peine à la trouver, & je parcourus toute la Ville avant d'y arriver, soit que je me fusse mal adressée ou mal expliquée. Enfin, après bien des tours & détours, on me fit descendre les degrés de Poulle, & je ne savois où me conduiroient ces routes souterraines, lorsque je vis un marchand de Nîmes que je connoissois. Je l'appellai par son nom, & le priai de me mener chez monsieur Minutoli; ce qu'il fit, sans savoir à qui il rendoit ce bon office. Il étoit surpris de ce que je lui demandois des nouvelles de sa femme, &

que je lui parlois d'un air de connoiſſance ; & après m'avoir bien regardée : mon ami, me dit-il, d'où êtes-vous ? Je ſuis de Nîmes, lui dis-je, je m'étonne que vous ne me connoiſſiez pas. Enfin, après bien des queſtions je lui dis qui j'étois. Je n'ai jamais vû un homme plus ſurpris. En parlant, nous nous trouvâmes inſenſiblement à la porte de monſieur Minutoli. Je priai le Marchand de m'aller annoncer, & de faire deſcendre monſieur Muſſare. Mr. Muſſare ne ſe trouva pas au logis : mais monſieur Minutoli qui ſavoit que j'étois en chemin, & qui fut fort aiſe que je fuſſe arrivée, deſcendit dans ſa cour pour me recevoir de la maniere du monde la plus honnête & la plus gracieuſe. Monſieur ou Mademoiſelle, me dit-il, vous êtes très bien venue ici. Madame Saporta votre tante a écrit à Mr. Muſſare votre départ de Lyon, & nous vous attendions avec beaucoup d'impatience. Après cela, il me fit monter en-haut, & me mena à ſa femme, qui étoit une perſonne très-

bien faite, fille de monsieur Fabri, premier Syndic. Une troupe de très-jolis enfans qu'ils avoient, m'entourerent d'abord, & quelques Seigneurs Anglois qui étoient en pension chez eux. Chacun me demandoit comment je m'étois tirée d'affaires, & j'étois après à répondre à leurs questions, lorsqu'on entendit rentrer monsieur Mussarc. Mr. Minutoli voulant lui faire une petite malice, fut au-devant de lui sur la montée, pour lui dire que j'avois été arrêtée à un lieu qu'on appelle Culle, & qu'un petit garçon qui venoit d'arriver, lui apportoit cette mauvaise nouvelle. Mr. Mussare la reçut avec chagrin, & j'eus le plaisir de connoître dans cette occasion la part qu'il prenoit à ce qui me regardoit. Enfin, après avoir poussé bien des regrets, & déploré mon sort dans les termes les plus touchans, il demanda à voir le petit garçon qu'on disoit avoit été le témoin de mon malheur : On le mena dans la salle où j'étois au coin du feu d'un air fort contrit : mais dès

qu'il eut jetté les yeux ſur moi, il connut la tromperie qu'on lui avoit faite, & parut fort content de mon arrivée. Chacun m'en félicitoit, & je croyois être déja dans le Ciel, où l'on dit qu'il y a joye lorſqu'un pécheur s'amende. L'heure du ſouper vint, & l'on en ſervit un ſi magnifique, que je l'aurois pris pour un cadeau, ſi monſieur Muſſare ne m'eût dit que c'étoit-là l'ordinaire de monſieur Minutoli, qui ayant des Mylords en penſion, étoit obligé de leur faire bonne chere, & il s'en acquittoit noblement. Pendant le ſouper, monſieur Minutoli qui avoit beaucoup d'eſprit & de politeſſe, fit de petits contes agréables, & après qu'on eut deſſervi, nous vîmes mon maître avec monſieur Ham, qui n'avoit pas voulu acquitter la Lettre de Change ſans ſavoir ſi j'étois contente, & qui fut extrêmement ſurpris d'apprendre la maniere dont j'avois été traitée. On me demanda ſi je voulois qu'on châtiât cet homme pour toutes les duretés qu'il avoit eues pour moi; mais je n'avois

garde d'y consentir, & je lui pardonnai de bon cœur, le regardant comme l'instrument de mon salut. Je me fis seulement rendre ma montre, & tenir en compte l'argent que je lui avois donné en chemin; mais ce qui fit bien rire monsieur Minutoli, c'est que cet homme prétendoit en avoir fort bien usé avec moi, & qu'on devoit lui tenir compte de ce qu'il ne m'avoit jamais frappée; disant que les injures ne faisoient point de mal, & qu'il en disoit tous les jours autant à sa femme. Après cela, il se retira, & monsieur Minutoli, malgré mon scandaleux habit, me fit coucher avec une fille qu'il avoit, qu'on appelloit Drion. Le lendemain on me prêta des hardes de fille, en attendant que les miennes, qu'on avoit remises au messager de Lyon, fussent arrivées, & je repris mon sexe huit jours après l'avoir quitté. Il n'y avoit pas long-temps que la Fête de l'Escalade étoit passée lorsque j'arrivai à Geneve, & l'on me conta l'origine de cette Fête qu'on célébre tous les ans,

& qui eſt à-peu-près comme le Purim des Juifs. Je ne rapporterai pas ici cette aventure, qui eſt connue de tout le monde, & que Théodore de Beze a chantée en plus d'une langue. Tout ce que je dirai, c'eſt qu'on ſe réjouit fort dans ce temps-là à Geneve, & que j'aurois bien voulu m'y être trouvée. Je fus peu de jours après d'une autre Fête : c'eſt lorſqu'on crée les Syndics, ou plutôt, lorſqu'on les renouvelle ; car ce ſont toujours les mêmes qui roulent tous les quatre ans. Monſieur Fabri, pere de madame Minutoli, rentroit en Charge cette année-là, & nous fûmes tous chez lui, le ſoir, pour prendre notre part de la joye qu'il y avoit dans la maiſon. Mr. Fabri avoit encore une fille à marier, qu'on appelloit mademoiſelle Louiſon, & que j'avois déja connue chez madame Minutoli ſa ſœur. Elle me reçut fort honnêtement, & me préſenta à la femme de ſon frere, qui faiſoit les honneurs de la maiſon. C'étoit une jeune Dame de notre Pays, dont j'avois oui beaucoup

parler, & dont la beauté, & la jalousie de son mari, faisoient grand bruit dans le monde; il étoit même arrivé des affaires d'éclat là-dessus. Le mari s'étoit battu avec un Mylord des premieres maisons d'Angleterre, & quoique dans tout cela il y eût peut-être du mal-entendu, & beaucoup plus de jeunesse & de vivacité Languedocienne que de crime, la famille du mari avoit pris l'affirmative contre cette jeune Dame, & la plûpart, comme chez monsieur Minutoli, ne vouloient point la voir. Madame Minutoli alloit chez son pere, & ne parloit point à cette belle-sœur, qui, malgré tout ce qu'on en disoit, tous les incidens qui arrivoient très-souvent, avoit su gagner le cœur de ce bon vieillard. Elle prit d'abord beaucoup d'amitié pour moi : Nous étions d'un même pays, à-peu-près de même âge; je connoissois les personnes qu'elle connoissoit, & cela forma une espece de liaison entr'elle & moi. Si bien que dès le lendemain elle me vint voir, quoique je fusse dans une maison où elle

les. Je lui tins parole là-dessus, & lorsque je fus prendre congé de monsieur & madame Minutoli, & qu'ils me demanderent qui m'avoit obligé à préndre si vîte la résolution de les quitter, je leur alléguai toute autre raison que la véritable, qu'ils savoient aussi-bien que moi. Madame Fabri s'en douta bien aussi, quand elle vit que je sortois dès le lendemain qu'elle m'étoit venu voir; mais je ne voulus jamais le lui avouer.

Je n'étois pas chez mademoiselle Moreli comme chez monsieur Minutoli. C'étoit une veuve qui faisoit petit ordinaire; mais comme tout ce qui est de la Jurisdiction des sens me touche fort peu, je ne m'embarrassois nullement de cela, & je me trouvois fort en repos dans une bonne chambre qu'on m'avoit donnée, dont la vue étoit fort agréable. Madame Fabri m'y venoit voir tous les jours, & j'allois tous les jours chez elle. Sa belle-sœur Louison étoit autant de mes amies qu'elle, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup

de ſympathie entre les deux; & ce qu'on trouvoit de plus extraordinaire, c'eſt que le mari, qui à ce qu'on diſoit, prenoit ombrage de tout, étoit ravi que je fuſſe auprès de ſa femme, & avoit lui-même beaucoup de confiance en moi. Il ne fut pas long-temps ſans me faire confidence de ſes peines, & je vis au travers de tout ſon chagrin, & malgré tout ce qu'on faiſoit pour lui gâter l'eſprit ſur le chapitre de ſa femme, qu'il avoit pourtant une violente paſſion pour elle; & comme il étoit bien perſuadé que je ne lui inſpirerois que des ſentimens conformes à ſon devoir, & que j'avois un eſprit de paix, il voyoit avec plaiſir les liaiſons que ſa femme avoit avec moi. Pendant ce temps-là, j'attendois tous les jours madame Saporta; elle m'avoit envoyé ma malle, & n'attendoit qu'une occaſion pour ſe mettre en chemin. Un matin en revenant de l'Egliſe, je trouvai qu'on étoit venu chez moi pour m'avertir d'aller à un logis appellé la Tourperſe, où ma tante venoit d'ar-

river. J'y courus avec beaucoup d'empressement, & j'y trouvai effectivement une tante ; mais non pas celle que j'avois cru, car c'étoit ma tante Noguier, sœur de mon pere, & femme de ce célébre Ministre dont j'ai déja parlé, & que j'avois laissé prisonnier dans la Citadelle de Montpellier. Il avoit enfin obtenu sa liberté, & permission de sortir du Royaume avec sa femme ; mais il avoit été contraint de laisser en France un fils & une fille qui leur étoient fort chers, & qu'il n'avoit pas pû mener, parce qu'ils avoient passé l'âge porté par la Déclaration du Roi. J'eus beaucoup de joye de l'arrivée de cet oncle & de cette tante, & d'apprendre par eux que madame Saporta, qu'ils avoient vûe en passant à Lyon, se disposoit à me venir joindre au plutôt. Elle avoit été obligée de déloger de chez le Tailleur, qui ne me voyant plus, vouloit lui faire un mauvais parti, & elle s'étoit mise en pension chez cette Demoiselle Patron dont j'ai déja parlé,

& ce fut alors qu'elle lui confia le collier de perles que nous n'avons jamais pû revoir. Mon oncle & ma tante me dirent qu'ils étoient dans le dessein d'aller en Hollande, où mon oncle Petit leur avoit procuré un établissement, & après avoir resté peu de temps à Geneve, ils passerent à Lausanne, où ils avoient résolu d'attendre que la saison fût plus commode pour voyager. Cependant j'avois écrit dès mon arrivée à Geneve, à mon oncle Petit en Hollande, & à mon bon ami le Hollandois, pour leur en donner avis; ils me répondirent tous deux. Mon oncle Petit me marquoit qu'il étoit fort aise de me savoir en lieu de sûreté : Que comme j'avois déja beaucoup fatigué, il me conseilloit de me tranquilliser tout l'Hiver à Geneve, & que pendant ce temps-là ses amis seroient alertes dans toutes les Cours d'Allemagne, pour m'y procurer une place comme je le souhaitois : Et qu'enfin, si l'on n'en trouvoit point, mon pis aller seroit de venir chez lui,

& d'y être son sixieme enfant; mais il concluoit toujours de passer l'Hiver à Geneve. Mon Hollandois m'écrivit fort obligeamment; il m'envoya des recommandations pour tous les envoyés de Hollande qui étoient sur ma route; & après m'avoir exagéré, de la maniere du monde la plus vive, l'envie qu'il avoit de me voir dans son Pays, il m'exhortoit pourtant à suivre l'avis de mon oncle pour l'intérêt de ma santé, & à rester jusqu'au Printemps à Geneve; & je vis bien que mon oncle Petit lui avoit dicté cet endroit de sa lettre. J'en reçus aussi dans le même temps une de Paris de mon oncle Cotton, auquel j'avois aussi écrit de Geneve. Comme je ne lui avois pas marqué que madame Saporta fût restée à Lyon, il nous croyoit toutes deux hors du Royaume; il ne pouvoit se consoler d'y avoir en quelque maniere contribué par les ménagemens qu'il étoit cause qu'on avoit eus pour nous. Il nous exhortoit fort à revenir; & pour nous y engager, après bien des raisons

de Controverses, il nous disoit qu'il étoit mourant : Qu'il ne souhaitoit que de pouvoir m'assurer son bien : Que pour cela il falloit raisonner : Qu'ainsi il falloit, sans-balancer, le venir trouver à Paris, du moins l'une ou l'autre : Que ceux qui avoient mérité la roue trouvoient un azile dans cette grande Ville, où il étoit aisé de rester *incognito* : Qu'en devenant Catholique il n'étoit pas devenu traître : Qu'ainsi nous ne risquerions pas plus auprès de lui qu'à Geneve, où nous pourrions retourner, si ses raisons ne nous persuadoient pas, dès que nous aurions pris des mesures pour nous conserver son bien : mais sur-tout, il nous disoit de nous hâter si nous voulions le trouver en vie. Cette lettre me toucha sans pourtant m'ébranler. Je la fis voir à mon oncle Noguier, & à quelques autres Ministres, qui furent d'avis, que puisque mon oncle Cotton se retranchoit à demander l'une de nous deux, & que madame Saporta étoit encore en France, il étoit à propos,

pour concilier toutes choses, qu'elle allât à Paris trouver monsieur son frere, puisqu'elle n'y seroit pas plus exposée qu'à Lyon, & qu'il lui seroit aussi aisé de sortir par-là. Ainsi, j'envoyai à madame Saporta la lettre de mon oncle Cotton, & je lui conseillai de prendre le parti que je viens de dire; d'autant mieux qu'elle m'écrivoit, qu'il lui étoit impossible de venir à Geneve de tout l'Hiver, les neiges ayant rendu les chemins des montagnes tout-à-fait impraticables; ainsi, je comptois qu'elle seroit encore plus sûrement auprès de son frere pendant ce temps-là. La lettre de mon oncle, mes conseils autorisés de ceux dont je viens de parler, & sur-tout la tendresse de madame Saporta pour son frere, l'engagerent à l'aller trouver. Elle prit vîtement la diligence, & fut en peu de jours auprès de lui. Il fut très-fâché de la voir arriver sans moi, ou de ne me pas voir arriver à sa place; il ne put pas s'empêcher de lui en témoigner son chagrin, & il me le marqua

en des termes très-forts dans une lettre qu'il m'écrivit là-dessus, où il me disoit, que quand il s'étoit retranché à l'une des deux, il avoit compté que ce devoit être moi qui l'irois trouver, puisque c'étoit moi que son bien regardoit; & qu'étant une jeune personne, je devois être plus attentive à ma fortune que madame Saporta qui étoit déja au bout de sa course : mais que puisque cela étoit fait, il n'en falloit plus parler; que je devois songer seulement au reméde qui étoit de partir vîte & de le venir trouver. Il m'assuroit encore qu'on ne me feroit aucune violence sur la Religion, & qu'il ne prendroit sur moi que le droit de représentation, après quoi je pourrois prendre mon parti, & retourner à Geneve si je le voulois, après avoir pris des mesures pour y être mieux à mon aise. Avec cela, il m'envoyoit une Lettre de Change de deux cent francs sur monsieur Pierre Perdreau, pour faire mon voyage; & pour m'y mieux déterminer, il avoit obligé ma-

dame Saporta de m'écrire en conformité. La bonne femme me marquoit de m'en fier à elle, & de partir ſans raiſonner & ſans prendre conſeil de perſonne. Comme elle m'avoit inſpiré tout ce que j'avois de zéle pour la Religion, ſa lettre étoit fort capable de me tenter. Je la fis voir, & celle de mon oncle Cotton, à mon oncle Noguier, qui venoit ſouvent de Lauſanne à Geneve. Il en conféra avec monſieur Rouvieres de Nîmes, & quelques autres amis, & l'on conclut qu'il falloit me tirer au plutôt de Geneve, de peur que je ne ſuccombaſſe enfin à la tentation. Ainſi, comme nous étions déja dans le mois de Mars, & que mon oncle Noguier ſe diſpoſoit à partir bientôt pour la Hollande, il ſe réſolut de me mener avec lui, & de me remettre à la Haye entre les mains de mon oncle Petit, qui, comme je l'ai déja dit, m'avoit marqué d'y venir. Comme je n'ai jamais aimé d'être à charge, j'avois beaucoup de peine à me réſoudre d'aller tomber ſur les

bras de mon oncle Petit, ſachant bien qu'il ne ſeroit pas fâché que je priſſe un autre parti. Ainſi, je priai pluſieurs perſonnes de me chercher quelque place dans les Cours d'Allemagne. Celle qui s'y employa le plus fortement fut la Comteſſe Louiſe de Dhona : Elle en écrivit en Saxe à la Comteſſe de Friſe ſa ſœur, & j'ai encore des lettres qu'elle lui écrivoit ſur mon ſujet, dans leſquelles elle parle de moi d'une maniere fort avantageuſe, comme on peut le voir par celle que j'inſére ici.

Lettre de Madame la Comteſſe de Dhona à Madame la Comteſſe de Friſe ſa ſœur.

LA Demoiſelle dont Madame Veraſſe vous avoit parlé, ma chere ſœur, n'eſt plus à Geneve ; je vous adreſſe à ſa place mademoiſelle Petit qui vous rendra cette lettre. Madame de Veraſſe & moi nous intéreſſons beaucoup pour elle, & j'eſpere que les gens chez qui

elle ira en feront fatisfaits. Pour le peu de temps que je l'ai vûe, je lui ai remarqué beaucoup d'efprit; elle a été élevée avec foin, & a donné une grande marque de fa piété en abandonnant pour fa Religion un Bien confidérable, fans compter un grand Héritage qui ne pouvoit pas lui manquer. Je ne doute point, ma chere fœur, que ces raifons jointes à la recommandation de madame de Veraffe & de moi, ne vous engagent à lui rendre de bons offices : Je vous en aurai, ma chere fœur, une obligation particuliere : foyez-en perfuadée, & que je fuis entierement à vous,

LOUISE DE DHONA.

Lettre de Madame de Veraffe, à Madame la Comteffe de Frife, fur le même fujet.

J'AI vû, ma chere Dame, dans la lettre de Madame votre fœur, la bonté que vous aviez de vous employer à ma priere, à placer la Demoifelle dont je

vous avois écrit : Elle a trouvé du secours ailleurs ; mais en voici une autre que j'espere qui trouvera auprès de vous cette humeur douce & charitable qui vous attire les louanges de toutes les personnes qui ont l'honneur de vous connoître. Vous serez touchée sans doute d'apprendre ce qu'elle quitte pour suivre la vérité de l'Evangile : il n'y a pas long-temps qu'elle est en ce Pays ; & si elle a l'honneur de vous voir, elle vous apprendra tout ce qu'elle a souffert avant que d'y pouvoir arriver. Enfin, ma chere Madame, il ne me reste rien à vous en dire après ce que Madame votre sœur vous écrit, & je ne doute point que vous ne trouviez, de même que nous, qu'elle a été très-bien élevée & qu'elle a beaucoup d'esprit. Elle vous donnera aussi des marques de sa vertu & de sa piété ; & dès qu'elle aura appris les manieres du pays où elle va, je suis sûre que l'on en sera très-content. Faites-lui donc connoître, je vous en conjure, ma chere Madame, que vous

avez égard à notre recommandation : vous ſuivrez votre inclination toute bonne & généreuſe, qui vous porte toujours au bien, & à obliger ceux qui ont beſoin de votre ſecours ; & moi, ma chere Madame, je vous en aurai une particuliere obligation, & ſerai toute ma vie, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

DU MOSNIER DE VERASSE.

Monſieur ſon époux écrivit auſſi en conformité à un frere de Madame ſa femme à Leipſic, où je devois paſſer pour aller à Dreſden.

Lettre de Mr. de Veraſſe à Mr. de Genevry ſon beau-frere, Capitaine de Cavalerie à Leipſic.

LA Demoiſelle qui vous rendra cette lettre, mon cher frere, ſe retire en Allemagne à cauſe des perſécutions : Elle quitte un gros Bien pour ſauver ſa conſcience : il faut avoir autant de vertu & de mérite qu'elle en a, pour

ſe réſoudre à faire un ſi grand ſacrifice, & aller chercher une place que madame la Comteſſe de Friſe lui procurera. Je vous ſupplie donc, monſieur mon cher frere, de lui rendre tous les bons offices qu'il vous ſera poſſible, de l'aider de vos bons conſeils & avis. Elle en aura beſoin, s'en allant dans un Pays où les manieres ſont ſi différentes de celles de France. Mon épouſe votre ſœur lui a donné des lettres pour madame la Comteſſe de Friſe, afin qu'elle en prenne ſoin. Je ne répons pas encore à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire en réponſe de celle que je vous avois écrite par monſieur de Chaidens, qui a trouvé à ſe bien placer à Berlin. Tout ſe porte bien céans; je prie Dieu pour votre conſervation, & vous prie de me croire toujours, mon cher frere, entiérement votre,

DE VERASSE.

Madame la Comteſſe de Dhona voulut auſſi m'envoyer chez la Comteſſe de la Lippe ſa parente; mais mon on-

cle pressoit si fort son départ & le mien, qu'il ne nous donnoit pas le temps d'attendre les réponses de ces Dames, ni à moi, celui de réfléchir sur le parti que je devois prendre. Pendant ce temps-là il m'arriva une aventure qui acheva de me déterminer à quitter Geneve. Toutes les personnes de considération de cette Ville me firent l'honneur de me venir voir, & je leur rendis exactement leurs visites ; si bien qu'un jour que j'allai pour cela chez madame Crassel, je la trouvai auprès de son feu avec un Monsieur & une Dame que je ne connoissois pas. La Dame étoit fort magnifique, & j'aurois dû comprendre par-là qu'elle n'étoit pas de Geneve, ne la voyant pas sujette à la réforme ; mais il y avoit tant d'étrangers dans cette Ville, que je ne pensai point à ce que cette Dame pouvoit être. Madame Crassel, après les complimens ordinaires, me demanda comment je me trouvois à Geneve, & si ma santé s'accommodoit de l'air de ce Pays-là ? Ha ! lui

dis-je, Madame, je me porte le mieux du monde à Geneve, & la joye de me voir en Pays Chrétien ne me permet pas d'être ſenſible à autre choſe. La Dame inconnue dit alors d'un ton fier, en ſe tournant vers moi : Mademoiſelle vient-elle de Turquie ? Je connus alors la faute que j'avois faite, & combien il eſt imprudent de parler ſans connoître les perſonnes devant qui on parle. Cependant, comme il n'eſt feu que de jeune prêtre, je ne voulus pas me démentir, & je répondis ſur le même ton, que je venois d'un pays encore plus Turc, puiſque les vrais Chrétiens y étoient plus perſécutés qu'en Turquie. Madame Craſſel changea la converſation dans laquelle le Monſieur ne dit pas un mot. Je me retirai peu de temps après. Madame Craſſel me dit, en me reconduiſant, qu'elle étoit très-fâchée de ne m'avoir pas avertie que c'étoit-là Monſieur le Réſident de France & ſa femme. Dès que je fus ſortie, la Réſidente ſe plaignit vivement de mon indiſcrétion, & pria

pria son mari d'en demander raison à Messieurs les Syndics. Son mari qui étoit politique, voulut l'appaiser, en lui disant que j'étois fort jeune, & que je n'avois pas su que ce fût elle : mais tout cela ne m'excusoit point dans son esprit, & elle vouloit être vengée. Il entroit beaucoup de politique dans ce grand ressentiment qu'elle faisoit paroître, & elle prétendoit par-là faire voir à son mari, qu'elle étoit Catholique de bonne foi; car voici l'histoire de cette Dame. Elle étoit niéce de cette madame Crassel, chez qui la scene s'étoit passée, & fille de madame Fremond de Lyon. Elle avoit été mariée à Geneve avec monsieur Andrion, duquel elle étoit veuve. Lorsque monsieur Dupré arriva à Geneve avec le caractere de Résident, il s'attacha à elle & en fut écouté ; si bien que dans peu de temps ils furent d'assez bonne intelligence. Pour tromper le public, ils attendirent un jour solemnel pour couronner leurs amours avec éclat : Ce fut le jour de l'Esca-

lade. Monſieur le Réſident donna dans ſon Hôtel une Fête magnifique où toutes les Dames de Geneve furent priées. Après le repas on donna le Bal, & dans cette confuſion madame Andrion diſparut ſans qu'on y prît garde. Le Réſident la ſuivit un moment après, & ils furent tous deux dans ſa Chapelle faire benir leur mariage, après que la Dame eut fait abjuration de la Religion Proteſtante. Dès que ces deux cérémonies furent faites, on vint dire à la compagnie, que monſieur le Réſident & madame la Réſidente prioient qu'on continuât de ſe divertir, & faiſoient leurs excuſes à l'Aſſemblée de ce qu'ils ne pouvoient pas y reſter plus long-temps. Tout le monde fut fort déconcerté d'un pareil compliment; chacun ſortit en déſordre, & l'on ne parla d'autre choſe juſqu'à ce que l'arrivée des Réfugiés donna une nouvelle matiére aux converſations de la Ville. Mon affaire avec la Réſidente fit d'abord grand bruit : on louoit hautement mon zéle & ma fermeté. Madame la Comteſſe

de Dhona m'envoya chercher pour savoir ce qui en étoit, & l'on m'obligea à me cacher pendant quelque temps pour laisser passer le ressentiment de cette Dame : mais il devint tous les jours plus grand par la maniere avantageuse dont on parloit de moi là-dessus, & les réflexions opposées qu'on faisoit sur le chapitre de la Résidente ; car cette aventure rappelloit tout le passé ; Ainsi son mari ne put point se dispenser, la chose étant devenue si publique, de s'en plaindre à Messieurs les Syndics, & de leur demander l'exécution d'une Ordonnance par laquelle il n'étoit pas permis aux François de rester plus de trois jours de suite dans Geneve. Comme j'étois dans le cas, il fallut songer à en sortir. J'aurois bien voulu attendre les réponses d'Allemagne ; mais il n'y avoit pas moyen, & l'on me conseilla de partir avec mon oncle & ma tante Noguier. Madame la Comtesse de Dhona & Madame de Verasse me donnerent de nouvelles lettres pour Saxe, que j'ai encore,

& me dirent que je pourrois trouver à Francfort des marchands de ce Pays-là, avec lesquels je pourrois continuer mon voyage; car nous devions arriver à Francfort pendant la tenue de la Foire. Je me déterminai donc à prendre ce parti; & après avoir retiré de monsieur Perdreau l'argent de la lettre de change que mon oncle Cotton m'avoit envoyée, je partis de Geneve avec monsieur & madame de Nofrois; c'étoient des parens de monsieur de Fremond d'Ablancourt, que j'avois connus à Geneve, & qui se chargerent avec plaisir de me mener à Lausanne chez mon oncle Noguier, qui me pressoit fort de l'aller trouver. Nous nous embarquâmes d'abord sur le Lac, pour éviter les terres de France, & nous débarquâmes à Copet, où monsieur de Nofrois comptoit de trouver deux litiéres qu'il faisoit venir de Salins, pour le conduire, lui, sa mere & sa femme, à Francfort; car ils ne marchoient pas à la réfugiée. Ces litiéres ne furent le joindre qu'à Nions, qui

eſt à une lieue de Copet : nous couchâmes, & le lendemain nous fûmes dîner à Morges. J'étois charmée de ce pays-là : ces maiſons peintes de diverſes couleurs, & toutes ces fontaines ſi fort hiſtoriées, me réjouiſſoient extrêmement. Le ſoir nous arrivâmes à Lauſanne, où après avoir remercié monſieur & madame Noſrois de toutes leurs honnêtetés, je fus trouver mon oncle & ma tante Noguier, qui me reçurent avec joye, ſur-tout me voyant réſolue à partir avec eux ; car ils craignoient toujours que je ne me laiſſaſſe tenter du côté de Paris. Comme Lauſanne étoit toute pleine de François, on y étoit logé fort à l'étroit ; & tout ce qu'on put faire pour moi, ce fut de me ménager la moitié d'un petit lit qu'il falloit que je partageaſſe avec une femme ſeptuagenaire, & très-dégoûtante par-deſſus le marché. C'étoit une grande mortification pour moi, & je puis dire que je n'attendois pas la nuit avec autant d'impatience que Roland ; mais il n'y avoit pas de

remède. En revanche je paſſois les journées fort agréablement, ma tante me faiſoit mille amitiés, & je trouvai dans Lauſanne une infinité de connoiſſances ; j'y en fis même de nouvelles, car tout le monde avoit envie de me voir. On me traitoit d'Héroïne ſur ce qui s'étoit paſſé entre la Réſidente & moi, & l'on me félicitoit de ce qu'à mon âge je ſouffrois déja pour juſtice. Huit jours ſe paſſerent de cette maniere, à faire & à recevoir des viſites, à aller au Prêche, & à voir toutes les curioſités de la Ville. Ce que j'y trouvai de plus beau, c'eſt l'Égliſe qu'on appelle de Notre-Dame : Elle a été aux Catholiques Romains, & l'on voit encore dans le Chœur les Tombeaux de pluſieurs Evêques & d'autres perſonnes de conſidération, avec leurs Statues en marbre. Il y a dans ce Chœur une grande vitre qui forme une ſeule roſe, cela eſt aſſez particulier : mais ce qui me frappa le plus, ce fut les piliers de marbre, qui paroiſſent ſoutenir la voûte de l'Egliſe, & qui ſont d'une

hauteur prodigieuſe & extrêmement déliés. Cette Egliſe eſt dans l'endroit le plus élevé de la Ville; car Lauſanne n'a pas été bâti en pays uni, & l'on n'y ſauroit faire trois pas de niveau. A cela près c'eſt un fort joli endroit, & où il y a très-bonne Compagnie. Après y avoir paſſé huit jours, comme je viens de dire, nous partîmes avec un Convoi qui devoit nous conduire à Berne. Mon oncle avoit un frere qui vouloit auſſi aller chercher fortune en Hollande, avec ſa femme & deux enfans : on nous mit tous ſur une charrette, & ma vieille Compagne de couche auſſi, qui prenoit le même chemin. Comme ces ſortes de Voitures ſont fort rudes, j'avois de la peine à en ſoutenir les cahots; mais enfin on ſe fait à tout. Nous fûmes coucher à Modon, le lendemain dîner à Palierne; un peu après la dînée on nous fit remarquer, auprès d'un lieu qu'on appelle Vange, un pilier antique ſur lequel une cigogne vient tous les ans faire ſon nid; & ce fut-là, où je

commençai pour la premiere fois à voir de ces ſortes d'oiſeaux, qui, à ce que diſent les Habitans de ces Pays-là, ne ſe plaiſent que dans les Républiques, puiſqu'on n'en voit point dans aucun Royaume. En effet, j'en ai trouvé quantité en Hollande, mais point en Angleterre. Je ne dis pas que ce ſoit par cette raiſon, ce ſeroit en attribuer à ces animaux, & ſe brouiller par-là avec le Sieur Deſcartes. Ainſi ſans m'ingérer de décider entre les Philoſophes anciens & les modernes, je laiſſe aux Naturaliſtes le ſoin de s'exercer là-deſſus. Nous couchâmes ce ſoir-là à Morat, & un peu avant d'arriver à cette Ville, on nous montra une Chapelle toute grillée des quatre côtés, où ſont entaſſés les uns ſur les autres, les os de cinquante mille Bourguignons que les Suiſſes défirent dans les plaines de ce Pays-là, & que l'on raſſembla pour en faire cette maniere de trophée. Le lendemain nous partîmes de Morat, & fûmes coucher à Berne le troiſieme jour de notre mar-

che. Quand nous fûmes aux portes de Berne, les Gardes arrêterent notre Chariot. Nous ne ſavions d'abord ce que cela vouloit dire; mais un moment après un d'eux marcha devant, & nous conduiſit au logis du Faucon, qui eſt le meilleur de la Ville, & je ne ſaurois aſſez louer ici la charité de Meſſieurs les Suiſſes, qui défrayoient ainſi tous les Réfugiés qui paſſoient dans leur Pays. Nous nous repoſâmes huit jours dans cette bonne Auberge aux dépens de Meſſieurs de Berne, & quand nous en voulûmes partir on nous fournit des voitures juſques à Zurich, & on donna ordre à nos Conducteurs de nous défrayer ſur la route; ſi bien que nous n'avions pas la peine de compter dans les Cabarets, qui eſt, ſelon moi, un des plus grands déſagrémens de voyage; & l'on alloit comme cela d'étape en étape, d'un Canton à l'autre, tous les Cantons pratiquant la même hoſpitalité. Berne eſt une très-belle Ville, bien bâtie & bien fortifiée; les dehors en ſont charmans.

Nous passâmes avant d'y arriver dans des bois enchantés ; mais ce qui me surprit, ce fut de voir sur les écorces des arbres, des chiffres & des lettres gravées, tout comme si l'on eût été sur les rives du Lignon. J'avoue que je n'aurois pas cru trouver tant de galanterie & de délicatesse parmi les Suisses ; cependant cela est ainsi, & presque tous les arbres en font foi. En entrant dans la Ville on nous fit remarquer le géant Goliat qui est tout armé sur la porte, & le petit David qui est vis-à-vis sur une fontaine, la fronde à la main. Il y a une infinité de fontaines comme cela avec des figures qui représentent des Histoires Saintes & Profanes ; & ce qu'il y a de plus agréable dans cette Ville, c'est que quel temps qu'il fasse on peut y aller à couvert ; car il y a de chaque côté de rue des arcades comme celles de la Place Royale de Paris, & cela dans toute la Ville ; si bien qu'il n'y a que les chevaux & les voitures qui passent dans le milieu des rues, & que l'on y est tou-

jours à l'abri des boues & des injures de l'air. Dès que je fus à Berne je courus chez monſieur Lavoyé d'Herlac, pour voir monſieur Peirol, ce zélé Miniſtre de Nîmes duquel j'ai déja parlé, qui fut ravi de voir arriver une de ſes brebis. Il m'offrit de me faire placer à Berne; mais j'étois réſolue à continuer mon voyage avec mon oncle Noguier, & à me déterminer, quand je ſerois à Francfort, ou à aller en Saxe, ou à la Haye chez mon oncle Petit. Le bon monſieur Peirol me donna un témoignage fort ample & fort avantageux, que j'ai toujours gardé, & que j'ai crû devoir inſérer ici.



Attestation de M. Peirol *Ministre de* Nîmes, *souscrite par plusieurs autres Pasteurs, donnée à* Berne *le* 11. *de Mars* 1686. *en faveur d'Anne-Marguerite* Petit.

NOUS Pasteurs soussignés, certifions que Demoiselle Anne-Marguerite Petit, fille de feu monsieur Petit, Gentilhomme, a toujours fait profession de notre sainte Religion, & montré dans sa conduite toutes les vertus qu'on demande des personnes de sa qualité & de son sexe. Elle a joint à une exacte connoissance de sa Religion, un grand zéle pour la professer, & a sacrifié ses biens, & s'est exposée à beaucoup de dangers & de fatigues pour pouvoir servir Dieu selon les mouvemens de sa conscience. C'est le témoignage que que nous lui rendons, la recommandant à la grace de Dieu, & priant ceux de nos Freres ausquels elle s'adressera, de la reconnoître pour un vrai membre du Corps Mystique de Christ.

A

A Berne ce 11. de Mars 1686. Peirol, Pasteur de l'Eglise de Nîmes.

M. E. de Saussure, Ministre François de Berne.

Brugner, Pasteur de l'Eglise du Cheylar.

Je souscris de bon cœur à ce témoignage, comme connoissant la piété & le zéle de Mademoiselle Petit.

Arbussi, Ministre de l'Eglise de Puilaurens.

Bouton, Ministre d'Aleth en Languedoc.

Noguier, ci-devant Ministre de Bernis en Languedoc près de Nîmes, & maintenant appellé pour être Pasteur à Groningue.

De Barthelemy, Pasteur de l'Eglise de Moliere en Cévenes.

Noguier, Ministre de Boucairan au Bas-Languedoc.

Labrune, autrefois Ministre de Madame la Présidente de Vignoles dans son Château de Cornonterail en Languedoc. A Heidelberg ce 15. d'Avril 1686.

Et que tous les Miniſtres de ma connoiſſance voulurent bien ſouſcrire. Je trouvai à Berne une Dame de Nîmes nommée madame Darbeau, qui s'étoit retirée dans ce Pays-là avec neuf enfans, quelque-temps après le changement de ſon mari, & un peu avant le changement général. Comme elle étoit ſortie avant la foule, toute la charité des gens de Berne s'étoit répandue ſur elle & ſur ſa famille; chacun lui avoit pris de ſes enfans. Monſieur de Graferier la logeoit chez lui, & outre tous les préſens qu'elle recevoit, elle avoit encore une penſion de l'Etat pour vivre; ſi bien que je la trouvai là fort agréablement. Elle avoit toujours bonne Compagnie dans ſon Poële, & monſieur Darbuſſi Miniſtre de Puilaurens, étoit un des plus aſſidus chez elle. C'étoit un des hommes du monde qui avoit le plus d'eſprit & de délicateſſe; il faiſoit fort joliment des Vers: Ce fut lui qui répondit, par une tendre élégie, à ceux que monſieur Darbeau avoit envoyés à ſa femme. Je paſſai là huit jours que

nous reſtâmes à Berne, dans cette cotterie. Madame Vildein, femme du Lieutenant - Colonel du Régiment d'Herlac, nous donna à tous un magnifique Cadeau, nous nous promenâmes beaucoup, nous allâmes voir l'Egliſe Allemande, qui eſt très-belle, l'Arſenal, les Ours, que l'on garde dans les foſſés de la Ville, parce qu'elle en porte pour Armes; & enfin, le jour marqué pour notre départ étant venu, on nous embarqua ſur la riviere de Daar, qui, quoiqu'elle ne ſoit pas fort rapide, eſt pourtant très-dangereuſe à cauſe des rochers qu'on y rencontre. Nous faillîmes à y périr le ſecond jour de notre navigation, tout auprès de .... notre Batelier nous crut perdus, & les gens du lieu qui voyoient de loin ce qui ſe paſſoit, ne comptoient pas que nous puſſions nous ſauver. Nous en fûmes quittes pourtant pour la peur, que je ne marquai pas ſentir, à ce qu'on dit, autant que le reſte de la troupe, ſoit courage ou témérité. Nous arrivâmes au gîte tout mouillés, parce qu'il étoit

entré beaucoup d'eau dans notre bateau. En entrant dans un Poële nous trouvâmes deux Messieurs qui jouoient, leurs habits étoient fourrés de peaux de Zibelines, & ils avoient tour l'air de personnes de Qualité. On appelloit l'un le Marquis de Quastrane, & l'autre le Baron de Seres : ils nous dirent qu'ils étoient Espagnols, & qu'ils venoient de Venise; ils voulurent souper avec nous. Il s'étoit joint à notre Colonie une Demoiselle de Châlons-sur-Saone, appellée mademoiselle Plante-amour. Je ne crois pas que ce fussent des armes parlantes, car elle n'étoit rien moins que belle : Cependant, pour me séparer de ma vieille Coucheuse, je m'étois jointe à elle, & nous tâchions tous les soirs d'avoir quelque méchant grabat à nous deux. Comme nous étions les deux plus jeunes de la Troupe, les deux Etrangers se placerent auprès de nous à table, & nous dirent de ces honnêtetés circulaires que les hommes se sont fait une habitude de débiter. Ils prierent même ma Compagne, qu'ils trouvoient

plus aifée à perfuader que moi, de m'engager à paffer la nuit à caufer tous quatre dans un Poële; car ma Vieille s'étoit allé mettre, pendant que nous foupions, dans le lit que nous avions arrhé pour nous deux, & il n'y eut jamais moyen de l'en tirer. Tout ce qu'elle put faire fut de nous offrir de nous y faire placer, & de coucher au milieu de nous deux. Cela ne nous accommodoit pas; je n'avois garde non plus d'accepter le parti que ces Meffieurs avoient propofé à ma Compagne, & je pris un petit fac de fel que je mis fous ma tête, & me couchai par terre dans la chambre de mon oncle fur le carreau, n'ayant autre chofe que ce fac qui n'étoit guéres plus mou que la pierre dont Jacob fit autrefois un chevet. Ma Compagne fuivit mon exemple, & fe coucha auffi par terre à mon côté. Quand il fit jour elle defcendit, & trouva les deux Cavaliers dans le Poële, qui ne s'étoient pas couchés de toute la nuit. Ils m'envoyerent dire par l'Hôte, qu'ils ne vouloient pas partir fans me fouhai-

ter le bon jour ; mais je ne voulus descendre qu'avec mon oncle & ma tante. Je les trouvai prêts à monter à cheval ; ils redoublerent encore leurs honnêtetés à mon égard, & après leur avoir souhaité un bon voyage, nous regagnâmes notre bateau, qui nous conduisit à une demi-journée de Zurich ; nous fîmes le reste du chemin en charrette, & quand nous entrâmes dans la Ville, nous trouvâmes, comme à Berne, des gens qui nous menerent dans un Cabaret, aux dépens du Canton. Nous nous reposâmes encore huit jours à Zurich, où nous trouvâmes Monsieur & Madame Teissier de Nîmes ; & c'étoit un grand agrément pour moi de me voir ainsi toujours en Pays de connoissance. Zurich est une grande & belle Ville, une riviere passe dans le milieu ; mais avec cela Berne me plaît davantage. Les femmes n'y sont pas mises d'une maniere si extraordinaire ; car excepté la cappe qui est une coëffure de peau, faite-à-peu-près comme les perruques d'Abbé, & qui sied très-bien aux jolies

personnes, à cela près, dis-je, & quelles sont habillées modestement, elles sont faites comme les autres gens, & du moins on leur voit le visage. Les filles laissent pendre leurs cheveux nattés par grosses tresses, & les femmes les cachent sous la cappe; ainsi, du premier coup d'œil on démêle une fille d'avec une femme, sans s'y méprendre: mais l'habillement des Dames de Zurich est quelque chose de terrible: Il est d'un gros drap noir plissé & ample, comme les frocs des Religieux Bénédictins, avec des manches pendantes sur les côtés: Elles croisent leurs bras dans de grandes manches; elles ont sur leur tête un bandeau qui descend jusqu'aux yeux, & un grand linge épais par-dessus, & sous le menton un autre linge plissé comme un essuye-main, qui leur couvre jusqu'à la lévre de dessus, si-bien qu'on ne leur voit que le bout du nez. Elles vont à l'Eglise & en reviennent toutes en bande, deux-à-deux, la vûe baissée, & l'on diroit, à les voir marcher en cet ordre, que c'est

une Procession de Moines noirs; après cela elles se renferment chez elles. Les ménages sont fort unis dans ce Pays-là ; on y marie les gens fort jeunes, & la sévérité des Loix fait que chacun s'en tient à sa chacune, & que quand on n'a pas ce que l'on aime, on aime ce que l'on a ; car l'adultere y est puni de mort, & on n'y entend pas de raillerie; ainsi, une femme peut compter sur la fidélité de son Epoux, & par-là elle est à l'abri de la jalousie, maladie si cruelle chez les autres Nations. On nous fit voir l'Arsenal & la Bibliotheque, qui est ce qu'il y a de plus curieux à Zurich. Il me souvient que j'y vis la peau d'une femme, qui étoit préparée comme un chamois ; il y avoit quantité de squelettes, & cent autres choses qu'on estimoit beaucoup, & que je ne trouvois pas fort réjouissantes.

Comme notre Colonie grossissoit tous les jours, & que nous faisions recrue par-tout où nous passions, nous nous séparâmes en deux bandes. Les

Messieurs de Zurich nous donnerent deux chariots pour nous conduire à Chafhouse. Mon oncle & ma tante se mirent dans le premier, & je fus destinée à entrer dans le second avec leur frere & leur belle-sœur. Comme mon oncle vouloit prêcher le Vendredi-Saint à Heidelberg, il n'arrêta pas à Chafhouse, & nous l'en trouvâmes parti quand nous y arrivâmes; mais il nous fit dire par un jeune Ministre, nommé Monsieur Saluë, qu'il nous attendroit à Heidelberg. Ce jeune Ministre étoit de notre Pays; & comme il vouloit aussi aller en Hollande, il se joignit à nous, & fut reçu dans le chariot que les Messieurs de Chafhouse nous donnerent pour nous conduire jusques hors de leurs Terres. Nous entrâmes après cela dans la Suabe, où l'on nous avoit dit qu'il y avoit du danger à courir, par la férocité des Paysans & la quantité de Voleurs dont tous les bois étoient remplis. Nous aurions bien voulu éviter ce passage; mais comme la France tenoit plusieurs Places le

long du Rhin, nous ne pouvions l'aller prendre qu'à Mayence, & il falloit faire tout ce chemin-là par terre. Nous passâmes la Suabe sans qu'il nous arrivât aucune mauvaise aventure; mais nous ne trouvâmes plus dans toute la route que de très-mauvais gîtes, & il ne fallut plus songer à coucher dans des lits. Quand nous arrivions le soir, tantôt mouillés jusques aux os, tantôt grillés par le Soleil, d'autres fois gelés par le froid, & quelquefois après avoir essuyé en un même jour la rigueur des quatre saisons, on nous faisoit entrer dans un grand Poële ouvert des quatre côtés, & dont toutes les murailles n'étoient que vîtres. Il y avoit au milieu de cette chambre une longue table entre deux bancs de même, sur lesquels on nous faisoit asseoir. Nous avions à côté de nous des Allemands à longue barbe, qui fumoient & buvoient de la maniere du monde la plus grave. Nous avions beau demander à manger, il n'en étoit ni plus ni moins, & il falloit attendre une certaine heure; après

quoi, quand on n'efpéroit plus que perfonne vînt, on fervoit un fouper qui n'étoit pas ordinairement fort ragoûtant. On ne donne jamais dans ce Pays-là, ni couteau, ni fourchettes, & l'on fuppofe que chacun en doit porter avec foi; on ne connoît pas non-plus l'ufage des fervietes, & tout ce que vous pouvez faire, c'eft de vous effuyer la bouche avec les bouts de la nappe. Après le fouper nous voyions entrer une fervante, ou un valet d'écurie avec quantité de bottes de paille qu'ils étendoient par terre, & nous faifoient entendre que c'étoit-là où nous devions coucher, fans nous donner des couvertures. Ceux qui avoient des manteaux s'en fervoient, & les autres n'étoient pas couverts; mais heureufement il ne faifoit pas froid dans ces Poëles. Il arrivoit quelquefois, que lorfque nous avions envie de dormir, il y avoit des Allemands qui étoient en train de boire & de fumer, & qui fe mettoient à hurler en leur Langue quelque Chanfon Bachique, & à former une cacophonie

épouvantable, ſans qu'il y eût moyen de les faire taire, & ils continuoient ce train juſqu'à ce que, crevés à force de boire, on les voyoit tomber ſous la table. Cependant, avec toutes ces manieres barbares il y régnoit une grande bonne foi; jamais ces hommes, ſoit qu'ils fuſſent ſoûls, ou qu'ils ne le fuſſent pas, ne nous diſoient plus haut que notre nom. Dès le bon matin nos Charetiers nous crioient de nous lever, ce qui étoit bientôt fait, & nous trouvions l'Hôte qui nous attendoit au paſſage avec une ardoiſe ſur laquelle ce que nous lui devions étoit marqué, qu'il falloit payer ſans héſiter; car ſi on l'obligeoit à recompter, il groſſiſſoit à coup ſûr le compte; ainſi le mieux étoit de ne point diſputer. Voilà comme nous fûmes dans toute l'Allemagne. Après avoir paſſé la Suabe, nous entrâmes dans le Pays de Wirtemberg, voiſin du Neker & du Danube. Tubing en eſt la Capitale, & c'eſt-là où l'on voit les Tombeaux des Princes. Nous arrivâmes dans cette Ville à midi, &

dans

dans le temps qu'on tranchoit la tête à un pere & à sa fille accusés d'inceste ; toute la Ville étoit assemblée à ce spectacle. De Tubing nous fûmes à Stugard, qui est le Versailles des Princes de Wirtemberg, & le lieu où ils font leur séjour ordinaire. Nous en visitâmes toutes les beautés, & nous nous arrêtâmes sur-tout à examiner cette Grotte dont tant d'Historiens ont parlé & de laquelle je ne ferai pas la description, parce que je ne pourrois être qu'un foible écho. Il y a encore au même endroit une Orangerie aussi belle que celles qu'on voit en Italie ; on la garentit des rigueurs du froid en entourant, tous les hivers, cette petite forêt de murailles, où l'on fait plusieurs cheminées, & par le moyen du feu on trouve celui de tempérer l'air, & de conserver ces arbres qui sont très-beaux. Ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut de voir sur la porte de la maison du Prince, en bon François : *Le calme a succédé à l'orage.* On me dit qu'il avoit fait graver ces mots,

lorsque par le secours de la France il fut rentré dans ses Etats qu'on lui avoit envahis. On nous fit voir dans ce Château une grande Salle dont les murailles sont toutes entourées, au lieu de tapisserie, de bois de Cerfs, & l'on voit au-dessous de chacun le nom de celui qui l'a tué. Nous saluâmes les Princes dans le Parc : celui à qui appartenoit le Pays étoit encore bien jeune, & son oncle qu'on appelloit alors le Prince Régent, gouvernoit pour lui. Ils me parurent tous deux fort honnêtes & fort polis. On me proposa de rester dans cette Cour, où il n'y avoit pas beaucoup de François, & où j'aurois pu être bien placée: mais comme la vie ambulante est du goût des jeunes personnes, je voulus continuer mon voyage. Avant de quitter ce Pays-là je voulus un peu aller dans les Eglises ; on y est Luthérien, & j'étois fort curieuse de voir leurs cérémonies. Je fus contente, car je m'y trouvai un jour de Communion. Je vis dans le milieu de l'Eglise, un Autel sur lequel

avoit un Crucifix, aux deux bouts
l'Autel deux petits Clercs tenoient
tapis pour recueillir ce qui auroit
tomber du pain ou du vin, pendant la Communion, & les Communians faiſoient le tour de l'Autel, pour
rendre d'un côté le pain, & de l'autre le vin, que les Miniſtres leur diſtribuoient. Ce ſoin que je remarquai
qu'on avoit d'empêcher qu'il ne ſe
perdît aucunes parcelles des eſpeces
du Sacrement, me fit voir qu'ils
croyoient la Réalité : mais ils ne la
croyent que dans l'Acte de la Communion, & la définiſſent d'une maniere
bien différente des Catholiques Romains. On chanta des Pſeaumes ou
des Hymnes dans cette Egliſe, & je
remarquai que pendant le Sermon
toutes les fois que le miniſtre nommoit
Jeſus-Chriſt, tout le monde faiſoit
une inclination de tête, comme on
fait chez les Catholiques Romains.
Pour les images, il ne me parut pas
qu'on y fît d'attention ; & ils avoient
plutôt l'air de ſervir d'ornement que

d'être l'objet de la dévotion du Peuple. Voilà tout ce que j'ai remarqué dans le Pays de Wirtemberg, qui est assurément très-beau. Après cela nous entrâmes dans le Palatinat, & nous arrivâmes à Heidelberg, qui en est la Capitale, la veille de Pâques. Nous y trouvâmes mon oncle Noguier, & nous en repartîmes tous ensemble après nous y être reposés le jour de Pâques, que nous passâmes à l'Eglise, & à voir ce qu'il y avoit de curieux dans la Ville. On nous mena dans des jardins qui sont sur le bord du Neker; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le grand Tonneau qu'on appelle le foudre d'Heidelberg. Les Tombeaux des Princes Palatins, qui étoient dans la grande Eglise, étoient aussi assez beaux: mais peu de temps après, les Troupes Françoises violerent le respect qui étoit dû aux cendres de tant de Héros; car j'ai ouï dire à des Officiers de Dragons, qu'ils en avoient vu déterrer quantité par les soldats qui cherchoient à faire de l'argent des cercueils de

omb dans lesquels ils étoient. Nous ırtîmes donc d'Heidelberg le lendeain de Pâques, dans une maniere : Coche ou de Diligence qui nous fit archer nuit & jour jusques à Francırt, où nous arrivâmes sur la fin de Foire, après avoir passé par Spire, ı est la Chancellerie de l'Empire. rancfort est une Ville Impériale sur Mein, en Franconie, dans le Dio:se de Mayence. Elle est divisée en :ux par la riviere, & célebre par ses oires, & parce qu'on y fait l'élecon de l'Empereur depuis la Bulle Or, qui est une Constitution fameuse ɹi se fit du temps de Charles IV. Charmagne l'augmenta après avoir défait s Saxons. Ses édifices les plus consiérables sont, l'Eglise de Saint Barıelemi, l'Hôtel-de-Ville & le Palais npérial; les maisons y sont bâties de ois. Quand nous fûmes à Francfort, ıon oncle alla chez monsieur Jacob ouvreur, où il devoit trouver les :ttres de mon oncle Petit. Il y en ouva effectivement, & dans le temps

que mon oncle Petit m'écrivoit qu'il m'attendoit avec impatience, il marquoit à mon oncle Noguier de m'engager à aller en Saxe, de Francfort; si-bien que mon oncle Noguier, pour lui faire plaisir, me parla en homme qui comptoit que nous allions nous séparer, & comme il n'y avoit plus à Francfort de marchands de Leipsik, il pria un ministre François de se charger de me trouver quelque bonne compagnie pour aller dans ce Pays-là, & se résolut de me laisser à Francfort avec cetre recommandation. Mais après y avoir réfléchi, je ne trouvai pas à propos que je dusse rester ainsi dans un Pays où je ne connoissois personne, pour m'en aller dans un autre où je ne sçavois pas si l'on auroit trouvé à me placer; car, comme je l'ai déja dit, madame la Comtesse de Dhona n'avoit pas eu le temps d'avoir des réponses de ces Pays-là lorsque je partis de Geneve; ainsi je crus que je ferois mieux de continuer mon voyage jusqu'à la Haye, d'autant mieux que le plus dif-

ficile en étoit fait, & qu'il n'y avoit plus qu'à aller par eau. Je comptois que mon oncle, par le moyen des amis qu'il disoit avoir par-tout, m'auroit peut-être trouvé quelque place, & qu'en tout cas je pourrois écrire, de la Haye, à madame la Comtesse de Dhona, pour sçavoir ce qu'on lui auroit répondu de Saxe. Je dis ma résolution à mon oncle Noguier, qui ne la goûta point, & qui me dit qu'il avoit compté de me laisser à Francfort. Comme je ne voyageois pas à ses frais, je ne sçavois que penser de l'envie qu'il avoit de se défaire de moi; & je trouvois de la dureté à me vouloir abandonner toute seule dans un Pays étranger dont je n'entendois point la Langue, & où je pouvois tomber malade. Enfin, je dis à monsieur Noguier que les chemins étant libres je voulois aller à la Haye, puisque mon oncle Petit le souhaitoit, & que je ne voyois pas ce qui pouvoit l'obliger à s'y opposer. J'eus même là-dessus une discussion un peu vive avec lui; sa femme

vouloit qu'il me développât le myſtere; mais la peur de déſobliger monſieur Petit l'en empêcha, & il aima mieux eſſuyer toute ma mauvaiſe humeur. En effet, comme j'ignorois ſes principes, j'étois indigné de ſon procédé, & je ne pouvois pas m'empêcher de le lui faire connoître, & tout ce qu'il me diſoit pour m'obliger à reſter, me déterminoit à continuer mon voyage; ainſi il fallut qu'il conſentît à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Toute la Troupe loua un batteau à frais communs, & nous nous embarquâmes ſur le Mein, qui nous conduiſit au Rhin. De Francfort nous fûmes à Mayence; nous paſſâmes devant une vieille mazure qu'on appelle la Tour des Rats : on prétend qu'un Evêque de Mayence étant, par un châtiment du Ciel, pourſuivi par ces inſectes, avoit fait bâtir cette Tour dans le Rhin, croyant que les Rats ne pourroient y aborder, parce qu'elle forme une eſpece de petite iſle : mais dès qu'il s'y fut retiré, on vit une quantité prodigieuſe de ces animaux qui le

ſuivirent à la nage, & l'allerent dévorer dans cet aſyle. Quoiqu'il en ſoit, ce reſte de Tour s'appelle encore la Tour des Rats, & ce paſſage eſt très-dangereux; nous faillîmes à y périr, & il me ſouvient que dans ce grand danger je me mis à entonner : *Hélas, je te prie, ſauve-moi ; car les eaux m'ont ſaiſie juſqu'à l'ame.* Nos Miniſtres blâmoient un peu ma tranquillité à chanter dans une conjonƈture ſi périlleuſe : mais je leur fis comprendre après, que les Pſeaumes étant des prieres, celle-là avoit été aſſez de ſaiſon.

Après avoir fait notre proviſion de jambons à Mayence, nous continuâmes notre navigation. Il y a ſur le Rhin quantité de pons volans, ſur leſquels es perſonnes, les voitures, tout entre; près quoi le pont s'en va de l'autre ôté de l'eau ſe débarraſſer de ſa charge, & en prendre une autre, & ce manége dure tout le long du jour. Ces onts ſont fort grands, peints, & entourés de baluſtrades, & l'on en voit près de toutes les bonnes Villes.

Quand nous fûmes à Bonn notre Batelier nous mit à terre à l'heure du dîner, parce qu'il avoit affaire dans cette Ville, où l'Electeur de Cologne fait ordinairement son séjour. Nous entrâmes dans un cabaret, & pendant qu'on apprêtoit le dîner nos ministres eurent la curiosité de s'aller promener dans la Ville, où ils furent arrêtés & menés au Corps de garde, parce qu'on les reconnut pour François ; mais on les relâcha d'abord, voyant bien que ce n'étoit pas des espions. Dès qu'ils furent de retour on se mit à table ; & comme il y avoit long-temps que je n'avois rien mangé de chaud, je m'y mis aussi, quoique j'eusse soin d'user d'économie, afin que mes deux cent francs me pussent conduire à la Haye ; & après le dîner j'en fus pour ma piece de trente sols, ce qui ne me fit pas plaisir. Nous séjournâmes un jour à Cologne, où je fus voir les Eglises & tout ce qu'on prétend mériter la curiosité des Voyageurs. C'est dans cette Ville où l'infortunée Marie de Médicis,

veuve, mere, & belle-mere de Rois, finit misérablement ses jours & son exil. Nous passâmes aussi devant la belle maison de l'Electeur de Trèves; elle est sur le bord du Rhin, & elle arrête agréablement la vue des passagers. Enfin, nous entrâmes dans la Westphalie & nous fûmes débarquer à Wesel, Ville appartenante à l'Electeur de Brandebourg à présent Roi de Prusse. Nous y couchâmes, & le lendemain nous fûmes au Fort de Skint, cette Place qui paroissoit imprenable, que les François prirent cependant avec tant de facilité dans les guerres de soixante & douze. Du Fort de Skint nous fûmes à Nimegue, Ville Capitale de la Province de Gueldre, où la paix fut conclue l'an 1678. Comme c'étoit la premiere Ville des sept Provinces que je voyois, je la trouvai d'une beauté enchantée; les arbres qu'on voit dans les rues, la propreté, la symmétrie des maisons, tout cela me charmoit, & je ne croyois pas pouvoir rien trouver de plus beau. Nous y vîmes quantité

d'Officiers François qui mangeoient là les pensions qu'ils avoient de l'Etat, en attendant que la guerre leur donnât occasion de signaler leur valeur, & d'avancer leur fortune. Entr'autres, il y avoit un nommé monsieur de Belcastel, qui a poussé assez loin la sienne. Il nous remit un paquet de mon oncle Petit, qui ayant sçu par mon oncle Noguier, que je venois à la Haye, & sçachant parfaitement bien se déguiser, me marquoit qu'il m'attendoit avec impatience; & en même temps, il conseilloit à mon oncle Noguier de s'en aller de Nimegue à Groningue, où il lui avoit procuré une place, & il lui disoit, pour l'empêcher de passer à la Haye, que son Eglise pourroit s'impatienter, & qu'il devoit s'y rendre sans perdre de temps, qu'une autre fois ils pourroient se voir; mais que pour le coup, il n'y falloit pas songer; qu'il devoit prendre des chariots pour Utrecht, & me mettre sur un batteau de Rotterdam, d'où je viendrois aisément à la Haye. Il prioit même mon-

ſieur de Belcaſtel de ſe charger de mon embarquement. Mon oncle Noguier vit alors que ſon cher beau-frere n'avoit pas grande envie de voir ſes proches ; mais comme il en avoit une fort grande de venir à la Haye, il fit ſemblant de n'avoir pu trouver de voitures par terre, & ſe mit avec moi dans le batteau de Rotterdam. Nous partîmes de Nimegue à huit heures du matin, & nous arrivâmes vingt-quatre heures après à Rotterdam, où le Synode étoit aſſemblé. Mon oncle Noguier fut d'abord chercher monſieur Claude, qui ne ſçachant pas les intentions de mon oncle Petit, & croyant au contraire lui faire plaiſir, dit à mon oncle & à ma tante Noguier, que n'étant qu'à trois lieues de la Haye, ce ſeroit ſe moquer de n'y pas venir. Ainſi, mon oncle Noguier, autoriſé par ce conſeil, ſuivit le penchant qui l'entraînoit à la Haye, & mon oncle Petit nous y vit tous arriver, malgré les précautions qu'il avoit priſes pour l'éviter. Il n'en témoigna pas le moindre chagrin ; au

contraire, il me dit que j'avois prudemment fait de ne point rester à Francfort, & que j'aurois eu tort de disposer de ma personne sans sa participation; qu'il me regardoit comme sa fille, & que je pouvois rester sur ce pied-là dans sa maison. Pour mon oncle & ma tante Noguier, après les avoir gardés deux ou trois jours chez lui, il trouva le secret, sur des prétextes spécieux, de les faire décamper, sans que le pauvre Mr. Noguier, qui mouroit d'envie de prêcher à la Haye, pût en avoir le temps. Si j'avois été charmée de Nimegue, je la fus encore plus de Rotterdam & de Delft, & bien plus encore de la Haye, qui est un séjour enchanté. Dès que j'y fus arrivée on me dit que les Hollandois que j'avois connu à Nîmes, & dont j'ai parlé, venoit tous les jours chez mon oncle pour demander de mes nouvelles; & en effet, je le vis venir le lendemain, dans le temps qu'un de mes petits cousins se disposoit à lui aller dire que j'étois arrivée. Il parut fort content de

me voir, & quelques jours après, il me donna à la Kermeſſe, qui eſt une maniere de Foire, où l'on ſe promene en maſque, & où l'on donne & l'on reçoit ſans ſcrupule des petits préſens ; il me donna, dis-je, dans cette occaſion des tablettes à filagramme d'argent, doublées de verd, & garnies fort galamment de petits rubans de même couleur, qu'il ſavoit être la mienne. Il n'y avoit rien de ſi joli que la maniere aiſée dont on ſe promenoit à cette Kermeſſe. Madame la Princeſſe d'Orange ſe faiſoit un plaiſir de ſes divers déguiſemens ; je l'en ai vu changer juſques à ſept fois dans une matinée, & toute ſa joie conſiſtoit à n'être pas reconnue. Il y avoit quantité de François dans la Haye, & il y en arrivoit tous les jours ; la maiſon de mon oncle en étoit toujours pleine, & l'on pouvoit dire que c'étoit le refuge des Réfugiés. Mon oncle jouoit au Trictrac avec les uns, ſa femme à l'ombre avec les autres, & ſa fille aînée & moi nous cauſions avec les déſœuvrés. Elle avoit deux ans plus

que moi, bien de l'esprit & beaucoup d'agrémens sans beauté. Son plus bel endroit étoit la peau qu'elle avoit très-blanche; mais cette peau n'envelop-poit que des os, car la pauvre fille avoit la maladie que les Anglois nomment la Consomption. Elle crachoit du sang; & quoiqu'elle se flatât, comme font tous les Pulmoniques, il étoit aisé de voir qu'elle se flatoit mal-à-propos. Elle avoit une sœur cadette, qui étoit plus belle qu'elle; mais qui ne plaisoit pas tant, parce qu'il s'en falloit beaucoup qu'elle n'eût le même tour d'esprit. Mon oncle avoit, outre ces deux filles, trois garçons, & il avoit eu soin de retirer de France celui qu'il avoit laissé à Mr. du Quesne. Dès que je fus à la Haye j'écrivis à Paris à mon oncle Cotton & à Madame Saporta; pour m'excuser de ce qu'au lieu de les aller trouver à Paris, j'étois venue en Hollande sans leur en demander la permission. Je fis voir mes lettres à mon oncle Petit, qui en fut content; mais il jugea à propos de sup-

primer les réponſes qu'on y fit ; ſi bien que je fus dans une peine effroyable de n'en pas recevoir : Toutes les idées les plus funeſtes me paſſoient dans l'eſprit ; & comme j'aimois Madame Saporta plus que ma vie, j'arrêtois toujours ma penſée ſur ce qui la regardoit. Enfin, ce ſilence m'inquiéta ſi fort, que pour en ſçavoir la raiſon j'écrivis à l'inſçu de mon oncle Petit, à des perſonnes que je connoiſſois à Paris, qui ne manquerent pas de le dire à mon oncle Cotton, qui jugeant par-là qu'on ne me rendoit pas ſes lettres, s'aviſa de les adreſſer à Mr. le Comte d'Avaux, Ambaſſadeur de France à la Haye, & Mr. d'Avaux me les faiſoit donner adroitement par des petits garçons qui les mettoient dans ma robe lorſque je ſortois pour aller au Prêche ; car on n'auroit oſé me venir demander chez mon oncle, & je n'en ſortois que pour aller à l'égliſe avec ſa femme & ſes filles. Les lettres qui me venoient de Paris étoient au commencement pleines de reproches, enſuite

on se radoucissoit un peu, & enfin on en revenoit tout de plus belle, à me solliciter de venir à Paris. Comme on me marquoit qu'on avoit répondu à mes premieres lettres, je ne pus m'empêcher de demander ces réponses à mon oncle Petit, qui comprit par-là que j'avois quelque correspondance secrette, & cela fit qu'on m'observa de plus près. Mr. Petit étoit naturellement fort défiant; ainsi la contrarieté étoit si grande chez lui, que si je me mettois à la fenêtre, il falloit en donner une bonne raison. A cela près sa maison étoit fort agréable par la bonne compagnie qui y venoit tous les jours. De tous les Messieurs qui y étoient les plus assidus, il n'y en avoit point de qui je fusse si bonne amie que des Barons de Verlial & de Mausac; c'étoit la plus belle amitié du monde, & le premier s'accoutuma si bien à m'appeller sa sœur, qu'il n'en a pas encore perdu l'habitude, quoiqu'il y ait dix-huit ans de cela. Il y avoit dans ce temps-là à la Haye une jeune Demoi-

ſelle, chez qui on recevoit auſſi compagnie; elle s'appelloit Mademoiſelle de Roſemond, & il y avoit ligue déſenſive & offenſive entr'elle & ma couſine. Ceux qui ſortoient de chez elle en venoient faire cent mauvais contes au logis pour faire leur cour, & en ſortant du logis ils en alloient ſans doute faire autant chez elle. Cette diviſion ne m'édifioit pas beaucoup; mais à cela près, je ne voyois le réfuge que par ſon beau côté: car, comme il ne venoit preſque que des hommes chez mon oncle, on n'y connoiſſoit pas cette affreuſe médiſance qui régne à préſent, & qui eſt le péché favori des dévots mal nommés. Nous paſſions fort agréablement les journées & les ſoirées; mais dès que nous en revenions au domeſtique, ce n'étoit plus la même choſe, & il y avoit à ſouffrir de la mauvaiſe humeur de Madame Petit, dont le ſuccès de ſon jeu décidoit. Les duretés ne lui coûtoient pas beaucoup, & elle m'a ſouvent dit que ſon mari n'avoit pas de bien, que tout

ce qui étoit dans la maison lui appartenoit, & qu'il étoit fort triste d'être chargé des parens d'autrui. Elle craignoit encore de voir arriver ma tante Laval, qui marquoit un grand desir de sortir de France. Elle en écrivoit à son frere; mais Madame Petit disoit qu'une mauvaise récolte lui faisoit prendre ce parti, plutôt qu'un zele de Religion. Mon oncle ne relevoit point cela, & je souffrois, dans l'espérance de me placer quelque part, & de me tirer de chez eux; mais je ne voyois pas que mon oncle songeât à me procurer de place; il avoit d'autres vues, & il vouloit se défaire de moi d'une maniere à ne plus craindre que je lui retombasse sur les bras. Cependant on m'écrivit toujours de Paris pour me solliciter à y aller, & je résistois à cette tentation. J'appris dans ce temps-là qu'on avoit confisqué mes biens de Nîmes, & l'on fut assez édifié de la maniere dont je reçus cette nouvelle; cependant, je n'avois aucune ressource, car mon oncle Cotton me mandoit

que je ne devois pas compter d'avoir jamais un ſol de ſon bien, à moins de rentrer dans le Royaume; & ce qui me faiſoit ſentir tout le déſagrément de mon état, c'étoit lorſqu'il falloit que Madame Petit donnât quelque choſe pour moi. Il me ſouvient que j'avois fait faire des ſouliers, & je les avois fait faire un peu hauts : comme je ne voulois pas qu'on s'en apperçût, je les mis dès qu'on me les eut apportés, & je fis dire à ma tante qu'ils étoient bien; mais elle les voulut voir, diſant d'une maniere mortifiante, que c'étoit bien le moins qu'elle les vît pour ſon argent. Je ſentois vivement ces reproches, j'en pleurois dans mon particulier, mais je me gardois bien de témoigner le chagrin que cela me faiſoit; au contraire je faiſois bonne mine, & je tâchois de me rendre agréable autant que je le pouvois. Il arrivoit tous les jours des nouveaux venus, & il y en avoit que j'avois vu en Suiſſe, entr'autres ce Miniſtre qui avoit tant d'eſprit, que j'avois connu à Berne, qu'on ap-

pelloit Mr. Darbuffi. Dès qu'il fut à la Haye, il me vint voir, & je l'annonçai à Madame Petit pour ce qu'il étoit. Elle trouva en lui tout ce que je lui en avois dit, & il fut bien-tôt aggrégé dans la Société. Comme il venoit à la Haye pour chercher fortune, & que j'aurois fouhaité pouvoir lui aider à la trouver, je lui confeillai de s'attacher beaucoup à ma coufine, parce qu'elle avoit le fecret de faire faire à fon pere & à fa mere tout ce qu'elle vouloit, & qu'ainfi elle pouvoit les engager à parler pour lui à Mr. Defmarets, qui étoit le tout-puiffant auprès du Prince d'Orange. Il y avoit quelque temps que mon oncle Petit l'avoit fait agir avec fuccès pour Mr. de la Devefe, à la follicitation de Mr. Claude, qui fouhaitoit que ce Miniftre reftât à la Haye. Monfieur Darbuffi fuivit mon confeil, il s'attacha à ma coufine, & dans peu de temps il eut tout le pouvoir dans la maifon, fans qu'il lui en coûtât que quelque Sonnet & quelque Madrigal. La premiere fois qu'il prêcha, mon

oncle me demanda fort férieufement s'il pouvoit, fur ma parole, prier M. Dykfelt de l'aller attendre. Je lui dis hardiment qu'oui, & le fuccès de ce Sermon établit mon goût dans l'efprit de mon oncle. On étoit charmé d'entendre Mr. Darbuffi, & l'Eglife étoit toujours pleine quand il prêchoit.

Cependant le mal de ma pauvre coufine empiroit tous les jours, & je la voyois quafi mourante, fans ofer lui dire ce que j'en penfois, car elle étoit tous les jours frifée & poudrée, & fous cet étalage on voyoit la figure de la mort; on avoit négligé de lui faire des remedes, & l'on ne s'en avifa que lorfqu'ils ne purent lui fervir de rien. On lui ordonna le lait de femme, & le defir de vivre lui fit furmonter la répugnance qu'elle avoit à cela, & la détermina à prendre une Nourrice. Il eft vrai que dans les commencemens, pour l'y accoutumer, je tétois ou faifois femblant de téter avec elle; mais enfin elle fe fit une raifon de cela; elle en plaifantoit même, & ne faifoit pas

de façon de téter devant la Compagnie, coëffée & étalée comme je l'ai dit, & avec des mouches ſur le viſage. La Nourrice venoit tous les matins à ſon réveil, elle revenoit ſur les dix heures, à quatre après midi, & le ſoir à onze heures, & c'étoit-là ce qui bornoit la veillée : après quoi on faiſoit la priere avant que la compagnie ſe ſéparât. S'il s'y trouvoit un Miniſtre, c'étoit lui qui la faiſoit, & quand il n'y en avoit point, c'étoit à moi à la faire ; & il ne falloit pas la prendre dans un livre, mais la compoſer ſur le champ, & cette priere étoit précédée de la lecture d'un Chapitre, & du chant d'un Pſeaume. Voilà comme ſe paſſoit notre temps. Monſieur Claude, qui avoit été autrefois bon ami de Madame Saporta, me faiſoit bien des amitiés, & il s'employa, à ma priere, pour Mr. Salve, Miniſtre, qui étoit venu de Chafhouſe à la Haye avec nous. C'étoit un fort joli garçon, fils d'un Proſélite qui avoit beaucoup ſouffert pour la Religion, & qui étoit de qualité.

qualité. Je le fis connoître à Mademoiſelle de la Suze, qui en fut fort contente. Cette Demoiſelle étoit d'une naiſſance ſi illuſtre, & d'un mérite ſi diſtingué, qu'il n'eſt pas beſoin de joindre un Commentaire à ſon nom pour la faire connoître : Elle avoit beaucoup vu Madame Saporta à Paris, & cela me tenoït lieu de mérite auprès d'elle. Elle me pria à manger quand elle vint à la Haye, & me fit même promettre de l'aller voir à la Societé d'Haarlem, où elle s'étoit retirée : mais mon oncle ne vouloit pas me le permettre, quoique cette viſite ne pût que m'être profitable, & il me fit dire par ſa fille, que ſi je voulois y aller je n'avois qu'à ne plus rentrer chez lui. Je n'ai jamais compris quelle étoit ſa politique là-dedans; mais il fallut obéir. Pendant ce temps-là mon oncle Cotton & Madame Saporta m'écrivoient fortement de les venir trouver à Paris, & Mr. le Comte d'Avaux qui recevoit leurs lettres, me les faiſoit tenir adroitement, ſans que je ſçuſſe par où elles

me venoient, & ſans qu'elles puſſent ébranler ma confiance. Mais, il arriva des incidens qui me tenterent un peu. Madame Petit reçut une lettre de ſon fils du Queſne, qui étoit allé conduire l'Ambaſſadeur de France à Conſtantinople. Cette lettre étoit datée d'Alexandrie, & il marquoit à ſa mere qu'il avoit appris que je m'étois retirée auprès d'elle, qu'il la prioit d'avoir bien ſoin de moi, & de m'aſſurer qu'il étoit toujours le même à mon égard. Ce ſouvenir me toucha : il m'en donna encore de nouvelles marques dès qu'il fut arrivé à Toulon, d'où il récrivit à ſa mere, qu'on diſoit que mes parens vouloient me rappeller en France, & que ſi le cas arrivoit je pouvois compter ſur lui. Madame Petit eut l'imprudence de me lire ces deux lettres, qui rappellerent chez moi des ſouvenirs que le temps n'avoit pu tout-à-fait effacer, quoiqu'il faſſe cet effet preſque ſur-tout le reſte du monde. Je ſçus auſſi que Mr. du Queſne avoit écrit en même temps à mon oncle Cotton, pour lui

offrir d'employer ſes ſoins à m'engager à ſuivre ſes ſentimens, & il ajoutoit que peut-être ſes ſoins ne ſeroient pas tout-à-fait inutiles, puiſqu'il ſe flatoit que j'avois eu autrefois quelque bonté pour lui. C'étoit-là des tentations auxquelles je réſiſtois avec beaucoup de fermeté ; mais mon oncle Petit m'en ſuſcita une nouvelle, car un Dimanche au ſortir de l'Egliſe, Mr. Darbuſſi, ce Miniſtre qui avoit tant d'eſprit, me prit en particulier, & après un préambule qui me préparoit aux choſes les plus funeſtes, il me dit qu'il étoit fâché d'être chargé d'une commiſſion déſagréable pour moi, & d'être obligé de me dire que mon oncle Petit ſouhaitoit que j'entraſſe dans une ſociété, qu'il auroit une place gratis pour moi, de celles que Madame la Princeſſe d'Orange avoit fondées pour des pauvres Demoiſelles, & que je ſerois-là plus à l'abri des tentations de la France ; & qu'enfin, il falloit m'y déterminer, & qu'il falloit ſçavoir ma réſolution. Je dis à Mr. Darbuſſi que je

me trouvois quitte à fort bon marché des frayeurs que son préambule m'avoit donnée ; que mon oncle étant le maître chez lui, il n'avoit pas besoin de mon attache pour disposer de moi, & que j'étois préparée & résolue à tout. Monsieur Darbussi réforma un peu ma réponse, & se contenta de dire que je ferois tout ce qu'on voudroit. Mon oncle Petit en fut fort content, & l'on me présenta à Mademoiselle Dumoulin qui étoit la Directrice de toutes ces Societés, où l'on comptoit que j'allois être bien-tôt aggrégée. Cependant, j'avois écrit à mon oncle Cotton & à Madame Saporta ce qui se passoit. Cette nouvelle les alarma extrêmement ; ils n'avoient qu'une idée imparfaite de ces Societés, qu'ils regardoient comme des Couvens, d'où ils croyoient que je ne pourrois jamais sortir, & ils m'écrivirent qu'ils me défendoient d'y entrer, & qu'ils m'ordonnoient de venir à Paris, où on ne me feroit aucune violence sur la Religion. Ils me faisoient comprendre que mon oncle Pe-

tit ne cherchoit qu'à se défaire de moi, & en me renfermant pour le reste de mes jours, assurer à ses enfans la substitution de mon bien, mais que ceux qui me destinoient tout le leur avoient intérêt que je fisse un autre usage de mes beaux jours ; & qu'ainsi, je devois me laisser conduire par ceux qui m'aimoient véritablement. Je gardois toutes ces lettres dans la malle qu'on m'a prise ; & si je pouvois les insérer ici, on trouveroit que j'ai résisté long-temps à de fortes tentations ; mais enfin, on me prit par mon endroit sensible : J'aimois Madame Saporta plus que ma vie, & je lui devois assurément plus que si elle eût été ma véritable mere ; ainsi, mon oncle Cotton qui connoissoit mes sentimens, m'écrivit que cette bonne femme étoit mourante ; que le chagrin d'être éloignée de moi, & de me sçavoir prête à être renfermée pour le reste de mes jours, l'avoit jettée dans une langueur, d'où elle ne pouvoit se retirer que par le plaisir de me revoir ; qu'il y auroit de la dureté de

le lui refuser, sur-tout pouvant le faire sans risquer ; mais qu'il falloit se hâter, de peur que le remede vînt trop tard. M. le Comte d'Avaux, qui me fit rendre cette lettre, m'en écrivit une de quatre pages en même temps, pour m'exhorter à faire ce que mes parens vouloient, me donnant sa foi d'Ambassadeur ; que si je ne m'accommodois pas de la Religion, on me permettroit de revenir dans trois mois à la Haye. Il me demandoit en même temps un rendez-vous, & me disoit qu'il avoit mis un de ses émissaires en sentinelle au logis du Laboureur qui est à présent la ville de Paris, & qui étoit vis-à-vis de la maison de mon oncle. Il me disoit que cet homme ne branleroit pas de-là de tout le jour, & que dès que je paroîtrois sur la porte, il viendroit prendre adroitement ma réponse. J'écrivis à Mr. le Comte d'Avaux, que la tendresse que j'avois pour Madame Saporta, & le desir de lui conserver la vie, me déterminoient à l'aller trouver, malgré les réflexions qui

devoient m'en empêcher ; que la parole qu'il me donnoit qu'on ne me feroit point de violence, me paroiſſoit trop sûre pour craindre qu'on pût la violer ; qu'ainſi, il n'y avoit plus qu'à trouver le moyen de me faire faire le voyage avec bienſéance ; que je n'en voyois qu'un, qui étoit d'engager Madame Skelton, dont le mari devoit aller en France en qualité d'Envoyé pour le Roi Jacques de me mener avec elle ; que mon voyage donneroit aſſez de priſe à la médiſance, & qu'il falloit empêcher qu'on n'intéreſsât mon honneur, en me mettant ſous les auſpices d'une perſonne d'autorité & de mérite, qui pourroit répondre de ma conduite. Mr. d'Avaux goûta mes raiſons, & pria Mr. Skelton, qui étoit rappellé de la Haye pour être envoyé à Paris, de faire que Madame ſa femme me prît avec elle, & il l'aſſura que Mr. le Marquis de Segnelay, & toute la maiſon de Duras l'en remercieroient. Mr. Skelton qui étoit bien aiſe de faire ſa cour à la France, n'eut pas de peine à

accorder ce qu'on lui demandoit. Mr. le Comte d'Avaux me préſenta à eux, & l'on me dit que je n'avois qu'à me tenir prête pour partir au premier bon vent, & j'écrivis à mon oncle Cotton ma réſolution, & ſur-tout celle que j'avois priſe de ne point changer de Religion; qu'ainſi, je le priois de ne me pas expoſer, puiſqu'il auroit le chagrin de me voir promener de Couvent en Couvent ſans aucun ſuccès. Je le priois de ſe bien conſulter là-deſſus, & de me donner ſa réponſe à Londres, où Madame Skelton devoit me mener, parce qu'il falloit que Mr. ſon époux y allât rendre compte au Roi Jacques de ce qu'il avoit fait à la Haye, & prendre ſes ordres pour la France. Mr. d'Avaux, qui avoit eu une grande conférence avec moi chez Mr. Skelton, écrivit auſſi en conformité, & dit que je ne lui paroiſſois nullement diſpoſée à me faire Catholique; auſſi ne l'étois-je pas. Je comptois qu'on me tiendroit la parole qu'on me donnoit, & que quand on viendroit à y man-

quer, j'aurois assez de constance pour souffrir deux ans, qui étoit le temps prescrit par M. Jurieu dans ses Prophéties, où il se promettoit que la Religion seroit rétablie en France l'an 1689. & cette espérance aida beaucoup à me déterminer. Le Marquis de Castrare & le Baron de Serres, ces deux Espagnols que j'avois rencontrés en Suisse, passerent dans ce temps-là à la Haye; & comme ils se souvenoient fort bien de mon nom, ils s'informerent si j'y étois, & dès qu'ils l'eurent appris, ils me vinrent voir chez mon oncle, avec un assez bel équipage pour que leur visite ne fût pas désagréable à Madame Petit. Cependant, comme il y avoit des gens qui m'avoient vu entrer chez Mr. Skelton, & un peu après chez Mr. d'Avaux, dans le temps qu'on étoit à l'Eglise, mon oncle en fut bien-tôt averti; & comme je m'en doutois, je me renfermai en entrant au logis dans ma petite chambre, sans vouloir descendre pour souper. Mon oncle ne me demanda point, mais après

ſouper Madame Petit en parla à tous les Meſſieurs qui vinrent veiller. Le Marquis de la Chaux y étoit, & tous ceux de ma connoiſſance : Ils monterent les uns après les autres pour me diſſuader de ce deſſein. Les uns me diſoient qu'on m'avoit jetté un ſort, qu'on m'avoit mis un caractere dans une lettre, & mille choſes de cette nature. Comme je n'ai jamais eu beaucoup de foi pour la magie, je n'en ajoutai pas beaucoup à ce qu'on me diſoit, & comme mon parti étoit pris, & que j'avois donné ma parole, je dis à ces Meſſieurs que je ne pouvois pas éviter de partir, mais que mon retour juſtifieroit mes intentions. Comme j'avois veillé la nuit précédente auprès de ma couſine qui s'étoit trouvée plus mal, & qui avoit vomi du ſang, je fus me coucher d'aſſez bonne heure, & le lendemain matin je fus dans la chambre de cette pauvre fille. Nous eûmes une converſation fort tendre, elle me demanda des éclairciſſemens ſur des choſes qui la regardoient ; & quoi-

qu'elle eût un grand chagrin de me voir partir, elle me parla pourtant fort raisonnablement là-dessus, & nous nous séparâmes fort bonnes amies, comme nous l'avions toujours été, & je sortis sans rien dire à mon oncle ni à sa femme, qui étoient fort aise de pouvoir dire que je ne leur avois pas parlé de mon dessein, & qui se tinrent renfermés pour me donner occasion de partir sans les voir. Je fus droit chez Mr. Skelton, & j'écrivis de-là une lettre à mon cher oncle Petit, dans laquelle je lui disois les raisons qui m'obligeoient à partir, & je lui parlois dans les termes du monde les plus respectueux. Je donnai cette lettre à un homme que je chargeai d'aller charger mon coffre; mais il vint rapporter que Madame Petit n'avoit pas voulu le laisser prendre, & qu'elle demandoit qu'on lui payât plutôt ce qu'elle avoit fourni pour moi, dont elle donna un mémoire qui se montoit environ à dix francs en souliers, gands, rubans, peignes & épingles. Mon oncle Cotton avoit prié Mr.

d'Avaux de me donner ce qui m'étoit néceſſaire pour mon voyage, je ne voulus prendre que vingt guinées, afin que mon oncle Cotton en eût moins à rendre: J'en fis mon billet à Monſieur d'Avaux, qui acquitta celui de Madame Petit, qu'il envoya à Paris. Cependant il n'étoit bruit à la Haye que de mon départ; bien des gens blâmerent mon oncle de ce qu'il m'avoit laiſſé ſortir de chez lui, & qu'il n'avoit pas fait fermer ſa porte. Tout le monde diſoit que les duretés de Madame Petit m'avoient fait prendre ce parti, & quantité de Meſſieurs de ma connoiſſance vinrent me trouver chez Mr. Skelton. Il y en eut qui m'offrirent de ſe marier avec moi: d'autres de me procurer une place en Allemagne; & enfin, de payer ma penſion où je voudrois, parce qu'ils étoient perſuadés que je n'étois pas agréablement chez Madame Petit. Je tâchai de les déſabuſer en leur diſant mes véritables raiſons, & je les priai de garder pour mon retour toute la bonne volonté qu'ils me témoignoient.

gnoient. Ils s'en allerent en m'annonçant mille malheurs. On me dit que je ferois à coup sûr naufrage, & le Baron de Verliac ne voulut plus m'appeller sa sœur, puisque je m'exposois à renoncer à l'Alliance de Jesus-Christ. Je n'ai jamais vu de jeune homme avoir plus de zéle & de piété que celui-là. Toutes leurs menaces m'avoient un peu étonnées, & les gens que Monsieur d'Avaux avoit laissés auprès de moi s'en étant apperçus, prierent Madame Skelton de me faire appeller pour finir cette conversation. Nous dînâmes, & bien-tôt après le Capitaine du Yacht, qui devoit nous mener en Angleterre, envoya avertir Monsieur Skelton que le vent étoit bon, si bien que nous partîmes de la Haye le Lundi sur les quatre heures après midi : C'étoit dans le mois d'Octobre de l'année 1686. six mois après que je fus entrée chez mon oncle Petit. Un riche Juif nommé le Baron de Zwarso, vint accompagner Monsieur & Madame Skelton. Il avoit deux carrosses, sa femme

ſe mit dans un avec Madame Skelton & moi, & les Meſſieurs ſe mirent dans l'autre. Nous fûmes de cette maniere juſques au Yacht qui devoit nous mener à Rotterdam, où le Yacht du Roi d'Angleterre nous attendoit. Les Juifs s'embarquerent avec nous, & ne nous quitterent qu'à Delft. Il n'y a rien de ſi joli que ces Yachts d'Hollande, ils ſont tous remplis de glaces, de miroirs, & d'une propreté enchantée. La Baronne de Zwarſo me parut fort ſcandaliſée de me voir retourner en France, & me dit que ſi elle eût été à ma place, elle auroit plutôt laiſſé mourir tous ſes parens ; ce qui me toucha beaucoup, & me fit voir l'éloignement que les Juifs ont pour la Religion Romaine qu'ils croyent idolâtre ; mais je ne pouvois plus reculer. Nous ne reſtâmes pas à Rotterdam, & dès le même ſoir on nous conduiſit à notre vaiſſeau. En traverſant la Ville, les gens de Mr. Skelton y découvrirent un Chevalier, qui avoit été de la faction du Duc de Montmouth, & par-conſéquent proſ-

crit par le Roi Jacques. Monſieur Skelton, qui vouloit faire ſa cour à ſon Roi, envoya dès le lendemain matin une chaloupe pleine de gens armés, qui dès qu'ils furent à Rotterdam, inveſtirent la maiſon où le Chevalier logeoit, & s'en ſaiſirent lorſqu'il voulut en ſortir. Ils avoient ordre de Mr. Skelton de le mener dans notre Yacht; mais cette violence ayant ému la populace, il fut impoſſible aux ſoldats de le traîner plus loin, & le peuple le délivra & le prit ſous ſa protection. Monſieur Skelton fut fort mécontent d'avoir manqué cette aventure, & les gens de Rotterdam, jaloux de la liberté dont on jouit dans les Républiques, étoient ſi irrités contre Mr. Skelton, qu'on fut ſur le point de tirer le canon ſur notre Yacht, & ce fut-là le premier péril auquel je fus expoſée. La prudence des Magiſtrats de Rotterdam accommoda cette affaire, le priſonnier leur reſta, & les Bourgue-maîtres vinrent dans le Yacht faire compliment à Mr. Skelton dont ſes gens avoient été très-maltraités.

Nous restâmes encore quelque temps là & devant la Brille à attendre le vent, & après nous fîmes voile du côté de Londres, où nous arrivâmes huit jours après être partis de la Haye. On ne sçauroit être plus honnête que Monsieur & Madame Skelton l'étoient à mon égard, ni être plus agréablement qu'on l'étoit sur ce Yacht; on y faisoit grande chere, on y jouoit, on y étoit bonne Compagnie, & nous eûmes le plus beau temps du monde. En arrivant à Londres, Monsieur & Madame Skelton me menerent chez eux; ils logeoient dans le Sufolkstreer, & j'y restai six semaines; c'est-à-dire, jusques à ce que nous partîmes pour la France. Je reçus là des lettres de Paris; mon oncle Coton m'assuroit de nouveau qu'il ne me seroit fait aucune violence, & il me marquoit que Madame Saporta commençoit à se trouver mieux depuis qu'elle espéroit de me revoir, & que les Médecins ne doutoient point que ma présence n'achevât entierement sa guérison. Ces

nouvelles me firent beaucoup de plaisir, & m'encouragerent fort à continuer mon voyage, j'aurois même souhaité de pouvoir le hâter ; mais je n'étois pas maîtresse d'en régler le temps. Celui que je passai à Londres fut employé à voir les curiosités de cette grande & belle Ville. On me mena à Westminster, où sont les tombeaux des Rois d'Angleterre, & je n'ai rien vu de si beau à St. Denis. Je vis celui de la fameuse Reine Elisabeth, & je m'y arrêtai beaucoup. La Chapelle d'Henri VII est une des plus belles choses qu'on puisse voir. On me mena à la Maison du Parlement, où je vis la Chambre rouge & la Chambre verte, dont l'une est celle des Seigneurs, & l'autre celle des Communes. Ces deux Chambres règlent le destin de l'Etat, & elles ont même décidé de celui de leurs Rois. Il y a en bas une grande Salle qu'on appelle la Halle, qui est le lieu où les Rois & les Reines dînent les jours de leur Couronnement, après avoir été sacrés dans l'Eglise de West-

minster, où on les fait asseoir pendant la Cérémonie, sur une chaise ou fauteuil de pierre qu'on appelle la chaise d'Edouard. Il y a sous cette chaise une grosse pierre qu'on prétend être la même dont Jacob fit son chevet à Bethel. Cet Edouard, qu'on appelle Edouard le Confesseur, est en grande vénération parmi les Anglois; on garde encore son épée à Westminster. J'y ai vu aussi l'effigie de quantité de Rois & de Reines. Celle de Charles II est en cire, de sa grandeur; il est dans ses habits, & ceux qui l'ont vu trouvent qu'il est très-bien représenté: mais le Général Monk, qui lui aida à monter sur le Trône, est si ressemblant, que les plus habiles s'y méprendroient; la premiere fois que je le vis, je me rangeai pour le laisser passer, car il est tout debout, & dans la posture d'un homme qui veut marcher. Il y a quantité d'autres choses curieuses dans cette Abbaye, qui est très-belle & fort ancienne. La Tradition Angloise veut que ce soit St. Pierre qui

l'ait consacrée. On prétend qu'on vit un soir un bon Vieillard de l'autre côté de la Tamise, qui passa dans un petit batteau, & que quelque temps après Westminster parut tout en feu. Cette illumination ayant attiré beaucoup de monde, on trouva le bon Vieillard qui officioit, & que l'on reconnut à des marques infaillibles être ce grand Apôtre. Je crois qu'on peut pourtant être fort bien sauvé sans croire cela. Il y a de l'autre côté de l'eau, d'où l'on prétend que St. Pierre vint, un endroit appellé Lambets, qui est très-beau. C'est-là où loge l'Archevêque de Cantorberi, ou Primat de l'Eglise Anglicane : c'est le Roi qui en est le Chef, & quoique Jacques II fût Catholique Romain, il n'avoit pas laissé de se conserver ce titre, & celui de défenseur de la Foi, parce qu'il avoit juré à son Sacre de maintenir la Loi du Test, & les droits de la Religion, & c'est son manquement de parole qui dans les suites a causé tous ses malheurs, car les Anglois n'entendent pas de raille-

rie. On me mena à Witheal, qui étoit la maison où ce Monarque logeoit. On dit que c'étoit la Maison Royale la plus grande qu'il y eût dans l'Europe. Je fis fort bien de la voir dans ce temps-là, car elle a été entierement brûlée sous le regne du Roi Guillaume, & je n'y ai plus trouvé que des masures à mon second voyage. Le Roi Jacques avoit sa Chapelle dans le Palais de Saint James où il alloit entendre la Messe, il traversoit le Parc pour y aller, qui est entre Westminster, Saint James, & Witheal. Ce parc est un de plus beaux endroits du monde ; ce fut là où je me campai le jour de la Fête de tous les Saints. Comme il faisoit très-beau, le Roi étoit à pied, suivi de quantité de Courtisans. Ayant grande envie de le voir & de ne m'y pas méprendre, je priai les personnes qui étoient avec moi de me le faire remarquer, mais ils me dirent que je n'avois qu'à regarder celui qui auroit son chapeau sur la tête, puisqu'il n'y avoit que le Roi qui fût couvert. Effective-

ment je le reconnus un moment après à cette marque : Il avoit autour de lui une foule de Courtisans bien faits, car les Anglois le sont presque tous. La Reine Marie sa femme passa en chaise, d'un air fort recueilli, & lisant ses Prieres. Elle me parut belle & de fort bonne mine ; elle avoit beaucoup de douceur & de fierté dans la physionomie, & de grands yeux noirs, à la maniere de son Pays. Toutes les Dames la suivoient en chaise, & avec ce cortege, Leurs Majestés rentrerent dans Witheal. On me fit voir ensuite la Bourse, qui est l'endroit où s'assemblent les Marchands, & où se fait tout le commerce de ce Pays-là, qui est un des plus considérables de l'Europe. On voit dans cet endroit les Statues de tous les Rois & Reines d'Angleterre, en marbre & représentés au naturel. Je fus ensuite à la Pyramide, qui est d'une hauteur prodigieuse. On dressa ce monument dans l'endroit où le feu s'arrêta lors de la grande incendie qui consuma presque toute la Ville

de Londres. Il y a dans l'épaisseur de ce pilier un degré par où l'on monte jusques au haut, où l'on trouve une maniere de balcon qui en fait le tour, & d'où l'on peut voir une grande étendue de pays : Les hommes les plus grands paroissent des pigeons quand on les regarde de cet endroit-là. La Tour est encore un endroit qu'on va voir par curiosité : On y garde la Couronne d'Angleterre, & quantité d'autres choses qu'on montre comme le Trésor de Saint Denis en France; entr'autres choses on y voit la hache avec laquelle on décolla Anne de Boulen, femme d'Henri VIII & mere de la Reine Elisabeth. Cette Tour est sur le bord de la Tamise, à un des bouts de la Ville; elle est bien gardée & bien fortifiée. L'Eglise de St. Paul est encore une chose curieuse par sa prodigieuse grandeur. On y a travaillé sous quatre Rois, & elle n'est pas encore prête d'être achevée. Il y a encore des maisons de campagne qui méritent bien d'être vues. Grenuche est un fort bel

endroit, où il y a un Parc qu'on trouve auſſi beau que celui de Londres, & l'on y bâtit un Hôpital pour les Matelots, qui eſt quelque choſe de magnifique. Celui des Invalides qui eſt à Chelſcy, répond auſſi très-bien à la grandeur Royale. Enfin, il y a bien des choſes à admirer dans ce Pays-là, qu'on appelle la terre des Anges; car c'eſt ce que ſignifie le nom England, que nous avons traduit par le mot Angleterre. Le ſang y eſt très-beau: les femmes y ont la taille enchantée: Elles ſont toutes blanches, & ont les cheveux d'un blond ſouvent un peu trop doré: Elles marchent de bonne grace; mais leur beauté ne dure pas, elles perdent leurs dents de bonne heure, & la maladie du Pays qu'on appelle Conſomption, dont elles ſont preſque toutes attaquées, les deſſeche & les change extrêmement. Je crois que la maniere dont on vit dans ce Pays-là contribue beaucoup à affoiblir la conſtitution. On y éleve preſque tous les enfans à la cuillier & ſans téter;

on n'y mange presque point de pain, mais grande quantité de viande, moitié crue, & beaucoup de confitures & de douceurs, jamais de soupe; on n'y fait qu'un repas par jour, qui est le dîner; & après cela on ne mange plus de tout le jour; ce qui fait qu'on mange beaucoup plus qu'on ne devroit. Ce fut du temps de Cromwel qu'on supprima les soupers pour payer quelques impôts, & comme on a vu qu'on pouvoit s'en passer, on ne les a plus rétablis; si-bien que dans les meilleures maisons où vous serez depuis trois heures après midi jusques à minuit, on ne vous donnera autre chose que Thé, Caffé, ou Chocolat, ou une autre drogue qu'ils appellent Rambourk, qui est composée avec du vin d'Espagne, des blancs d'œufs, de la canelle & du sucre. Tout cela échauffe le sang, & je crois qu'une aîle de poularde vaudroit mieux pour la santé. Le matin on prend encore du Chocolat, & à dîner on mange pour vingt-quatre heures. Les Messieurs y

boivent beaucoup : ils ſont naturellement galans ; mais la conſtance n'eſt pas une vertu dont ils ſe piquent : ils n'aiment pas la peine en amour, & la conquête la plus aiſée eſt celle qui leur fait le plus de plaiſir. Les Dames aiment avec plus de délicateſſe & de violence, & l'infidélité d'un amant ſuffit pour les engager à ſe pendre, où à ſe jetter dans la Tamiſe. Il eſt vrai qu'il n'y a point de Pays au monde où l'on faſſe moins de cas de la vie que dans celui-là ; on s'y tue pour rien, & il s'eſt même trouvé des Théologiens parmi eux, qui ont prétendu prouver par bons argumens, que ce n'étoit pas un péché. J'y ai vu un garçon laid comme un magot, qui avoit donné de l'amour à une jolie fille, & qui faiſoit encore le cruel, malgré tout ce qu'elle lui diſoit de tendre. Enfin, un ſoir qu'elle lui reprochoit ſon inſenſibilité, il lui dit naturellement qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas l'aimer. Elle le remercia de ſa ſincérité, & lui proteſta qu'elle prendroit ſon parti là-

deſſus. Elle le prit en effet le ſoir même, car dès qu'il fut ſorti elle ſe leva, mit du linge blanc & tout ce qu'elle avoit de plûs beau, après quoi elle attacha une corde au plancher, où on la trouva pendue le lendemain matin. Toutes les fois que je voyois ce Marſoin, & que je m'imaginois qu'une fille s'étoit pendue pour lui, j'aurois eu le courage de le tuer. Ces exemples ne ſont pas rares à Londres, & l'on y en voit tous les jours de ſemblables. On trouve tous les jours des perſonnes noyées dans la Tamiſe avec leurs poches pleines de plomb, afin d'aller plutôt au fond de l'eau. On apprend aux enfans dans les écoles à compoſer une harangue pour réciter ſur les échaffauts ou le gibet; car ils ſont tous préparés à y monter & y montent même ſans peine, ſoit que les crimes ou les révolutions de l'Etat les y conduiſent; & c'eſt-là où ils brillent. La mort du Duç de Montmouth n'édifia pas le public, parce qu'il ne ſe piqua pas d'une grande éloquence dans cette

occasion. Outre toutes celles qu'ils ont de perdre la vie, ils en cherchent d'autres où ils l'exposent fort légérement; car dans la débauche on fait partie de se battre pour une bouteille de vin, tout comme on feroit partie de la jouer ailleurs, & c'est le vaincu qui la paye; & il ne faut pas compter qu'on se batte pour rire, ils y vont de tout leur cœur, & il y a bien des gens estropiés à ce petit jeu-là; car il ne faut pas croire qu'ils aient moins de dureté pour les autres que pour eux. Ils se donnent dans ce Pays-là une espece de plaisir, qui selon moi, a quelque chose de barbare, qui est d'assister à des combats de Gladiateurs. Chacun va là pour son argent comme à l'Opéra, & ces Gladiateurs paroissent sur un Théâtre en habit de combattans; & après avoir bu ensemble un moment auparavant, ils se battent comme s'ils étoient ennemis mortels, & risquent de perdre leur vie pour trouver les moyens de l'entretenir. Celui qui tue son compagnon est pendu s'il le tue sur

le Théâtre ; ce qui fait que dès qu'il le croit blessé à mort, il lui donne un coup de pied & le fait tomber en bas, & pourvu qu'il meure à terre il n'en est pas parlé. On voit là des hommes tout criblés de coups, & couverts de sang ; & lorsque ces malheureux s'arrêtent un moment pour reprendre haleine, le peuple leur crie, play, play, c'est-à-dire, jouez, jouez. On dit qu'un jour que Charles II assistoit à un de ces spectacles, un Gladiateur, après avoir eu la précaution de demander sa grace, dit à son compagnon : Prends garde à ta tête, & la lui fit sauter d'un seul coup ; ce qui fit admirer son adresse, & réjouit beaucoup l'Assemblée. Quand on pend dans ce Pays-là, ce n'est jamais pour un seul, ils vont en bande au supplice, & chacun des criminels prie ses parens & ses amis, comme pour des nôces, & les régale de son mieux. Tous les Conviés le suivent au lieu du supplice, qui est ordinairement Tyborne. Ils ont chacun un ruban à leur chapeau, de

la couleur de celui du patient, & des gands blancs qu'il leur donne aussi. Il y en a qui ont permission d'y aller en carrosse ; & quand ils doivent y être enterrés, ils portent leur cercueil derriere en guise de valise, les autres sont pêle-mêle dans la charrette. Avant l'exécution chacun boit avec ses amis, & après avoir harangué l'Assemblée, & s'être bien embrassés, les criminels se laissent pendre, & leurs amis les regardent tranquillement ; les femmes y accompagnent leurs maris, & leur rendent même le dernier devoir, qui est de les tirer par les pieds. Il y en eut une pendant que j'étois à Londres, qui suivit son mari dans un fiacre, & dès qu'ils furent arrivés, elle en descendit & le vint embrasser. Elle portoit une petite bouteille dont elle lui fit boire. Quand il fut prêt à être pendu, elle l'embrassa encore fort tendrement, ils burent encore de bonne amitié, & dès qu'on lui eut mis le mouchoir sur le visage, comme on fait dans ce pays-là, pour qu'on ne voie

pas les grimaces & les contorſions que font les pendus, cette femme rentra dans ſon carroſſe, s'appuya ſur la portiere pour le mieux regarder, & n'en bougea point que tout ne fût achevé. On n'y fait pas d'autre façon que de ranger les criminels les uns auprès des autres tout debout ſur la charrette, & après avoir attaché leurs cordes au gibet, on fouette les chevaux qui entraînent au plus vîte la charrette, & ces malheureux reſtent en l'air. C'eſt alors que leurs femmes, ou leurs bons amis, les vont tirer par les pieds. Mais c'eſt aſſez parler de pendus, & pour changer la théſe, je vous dirai que l'on me mena à la Comédie. Je n'y avois jamais été, car dans notre Province ces ſortes de plaiſirs étoient interdits aux Proteſtans, & Madame Saporta étoit trop rigide pour me les permettre. On joua ce jour-là une Tragédie appellée la deſtruction de Jéruſalem. Le ſpectacle étoit très-beau; & quoique je n'entendiſſe pas la Langue, je compris pourtant toute l'intrigue. Il y

eut quantité de gens poignardés sur le Théâtre ; car les Anglois aiment beaucoup d'ensanglanter la Scene. Je me trouvai aussi à Londres lorsqu'on fit le Mylord Maire. C'est une grande fête que l'on fait tous les ans lorsqu'on crée ce Magistrat, qui est toujours un Marchand des plus riches. Ses fonctions sont à-peu-près comme celles de Lieutenant de Police de Paris. Les Rois ou les Reines assistent à cette cérémonie, & dînent avec lui dans l'Hôtel-de-Ville, avec les plus grands du Royaume qui accompagnent le Mylord Maire. Tous les Corps de Métiers le suivent avec leurs drapeaux. En Angleterre, il faut être incorporé dans quelque Corps de Métier ; les Rois même se rangent sous ces sortes d'étendarts, & la Reine Anne est actuellement de la Compagnie des Couturieres. Cette marche dure toute la journée, & dans toutes les rues où elle doit passer, les fenêtres sont remplies du monde, ce qui est une occasion de dépenses pour ceux qui habitent ces maisons ; car ils se

ſont fait une Loi de régaler ce jour-là tous ceux que la curioſité y attire : Auſſi n'y entre-t-on que par billets & de bonnes recommandations. Je ne vis pas créer les Membres du Parlement, parce que ce n'étoit pas la ſaiſon. Cette Election ſe fait au Printemps, par le ſuffrage du peuple qui s'aſſemble pour cela dans des plaines ou des prairies qui ſont au bout de la Ville. Il eſt quelquefois dangereux de s'y trouver ; car il arrive ſouvent du déſordre entre les amis des Concurrens, & la liberté du peuple eſt ſi grande dans cette occaſion, que quand ils veulent exclure quelque Seigneur, de quelque Maiſon qu'il puiſſe être, ils lui reprochent publiquement tout ce qu'ils peuvent imaginer contre lui, ou contre ſa famille, & remontent, pour trouver quelque tache, pluſieurs générations. Ces reproches odieux qu'ils ſont obligés d'eſſuyer ſans ſe plaindre, irritent ceux qui ſoutiennent leur parti, & cauſent des combats où il y a quelquefois bien du monde tué ; car,

comme je l'ai déja dit, ce Peuple ne fait pas grand cas de sa vie, ni de celle de son prochain. Il y avoit un jour, au bout de notre rue, deux femmes dans un Ale-hous, (car les femmes dans ce Pays-là ne font pas de façon d'aller au Cabaret & de fumer comme les hommes:) ces deux femmes donc prirent querelle dans ce lieu-là; elles se battirent, & lorsqu'on fut pour tâcher de les séparer, on en trouva une qui venoit d'avoir un œil crevé, & qui mangeoit le bras de son ennemie : mais manger à la lettre, & non pas mordre seulement, car cette malheureuse avoit l'os du bras découvert jusques au coude, toute la chair en étoit mangée, & elles étoient si acharnées l'une contre l'autre, qu'elles paroissoient moins sensibles à leur état, qu'au desir de se venger. Généralement le peuple y est fort cruel. Les François y sont fort haïs; & cette antipathie, jointe à l'humeur des Anglois, fait que l'on entend dans les rues French dog, c'est-à-dire, chien de François : mais c'est parmi

les petites gens ; car les perſonnes de qualité y ſont très-polies & d'un fort bon commerce. On me fit voir l'endroit où Charles I fut décollé, & la fenêtre par où il paſſa pour aller ſur l'échaffaut ; c'étoit la fenêtre de ſa chambre, qui a toujours été murée depuis. Il fut exécuté vis-à-vis Withéal, & ſa Statue qui eſt à cheval à Charincroſſ, ſemble montrer cet endroit avec ſon Sceptre. Je ne ſçais pourquoi on le fit paſſer par la fenêtre, à moins que ce ne fût de peur que quelques fidéles Sujets ne l'enlevaſſent en chemin. Celui qui lui trancha la tête étoit maſqué. On dit que ce Prince marqua beaucoup de réſignation, & les Anglois le traitent à préſent de glorieux Martyr, & célebrent tous les ans ſa fête. On parle avec beaucoup de liberté dans ce Pays-là, & des Rois & des Reines, & chacun ſe mêle de dire ſon avis ſur le Gouvernement. On y eſt fort amateur de nouvelles, & c'eſt dans les Caffés où elles ſe débitent, ce qui fait que ces ſortes d'endroits ſont

extrêmement fréquentés. Il y en a dans toutes les rues, & les Ministres y vont tout comme les autres gens. On se marie en Angleterre sans beaucoup de cérémonie. Il y avoit dans le temps que j'y étois une Eglise à Maribonne, où l'on marioit tous ceux qui s'y présentoient, sans s'en enquérir pour la conscience. On dit que le Roi Guillaume & la Reine Marie ont fait fermer cette Eglise, & qu'il faut à présent avoir Dispense pour se marier; mais on n'en refuse à personne, & l'on n'a qu'à porter une guinée aux Bureaux qui sont établis pour cela, où l'on vous expédie une Dispense en bonne forme; après cela vous avez un de vos amis qui se dit être votre pere, & un autre qui se dit le pere de la Demoiselle, & avec deux témoins & la Dispense, sans faire d'autre enquête, le premier Ministre bénit le mariage; & quand il arriveroit que le Ministre n'auroit pas été en droit de le faire, ou qu'il y auroit des nullités, le Ministre en seroit châtié; mais le mariage

feroit toujours bon, & ne pourroit être caffé. Cette grande facilité fait qu'on en voit fouvent de mauvais ; car fi la fille d'un Mylord s'entête d'un valet, elle l'époufe en dépit de fes parens, qui ne peuvent ni l'empêcher, ni faire caffer le mariage. L'agrément qu'on a, c'eft que les femmes ne perdent pas leur rang, quoiqu'elles fe méfallient, & quand elles ont un mari qui leur eft inférieur, elles gardent leur nom de Baptême, qu'elles joignent à celui du mari, pour faire voir que c'eft par elles-mêmes qu'elles font My-Lady. J'avois à peine eu le temps de m'inftruire des mœurs & coutumes du Pays, que celui qui étoit marqué pour notre départ arriva : Ce fut au commencement de Décembre de l'année 1686, & environ fix femaines a rès notre arrivée à Londres. J'y fis mes dévotions avant de partir, & je n'eus pas de peine à me déterminer de communier à genoux ; car il me femble que la fituation la plus refpectueufe eft la plus convenable dans cette occafion, & je fus fort

fort édifiée de la piété des Anglicans. Je priai Dieu qu'il me fortifiât contre toutes les tentations que je pourrois trouver en France, & Madame Skelton, qui étoit fort bonne Proteſtante, m'exhorta de n'y pas ſuccomber. Pour Mr. Skelton il ne faiſoit que plaiſanter de ces ſortes de choſes; & lorſque je dis qu'on l'accuſoit d'avoir promis de ſe faire Papiſte, il me répondit en badinant: On me fait bien de l'honneur de dire que j'ai pris une Religion, je croyois qu'on comptoit que je n'en avois point. Ils prirent à Londres une de leurs parentes, qui étoit une très-belle fille, qu'on appelloit Mademoiſelle Frokmart; elle étoit nommée fille d'honneur de la Reine, & elle alloit paſſer un an à Paris pour prendre les manieres Françoiſes. Monſieur & Madame Skelton avoient un fils, à-peu-près de mon âge, qu'on appelloit Maſter-Charles; il étoit fort de mes amis. L'on nous mit enſemble avec une partie de l'équipage, dans une Berge qui devoit nous conduire

au Yacht où Monsieur & Madame étoient allés. D'un autre côté, on nous avoit fort défendu de passer sous le pont, qu'on prétend être un passage très dangereux; mais nous nous piquâmes de bravoure, & malgré les défenses nous ne voulûmes point arrêter avant d'être au pont, si bien que Madame Skelton, qui nous attendoit de l'autre côté, & qui craignoit de nous voir périr sous ses yeux, fit de si grands cris, qu'elle faillit à troubler le batelier, & augmenta par-là le péril où elle nous croyoit, & dont nous nous tirâmes heureusement. Après cela nous arrivâmes tous au Yacht, qui nous attendoit auprès de Grenuche, il étoit fait comme celui qui nous avoit menés d'Hollande en Angleterre : La Chambre de poupe où Madame Skelton couchoit, étoit fort proprement meublée; la tapisserie, le lit & les chaises étoient de damas cramoisi; il y avoit des miroirs, des lustres, & tout ce qui peut contribuer à l'agrément & à la commodité. Sous cette chambre étoit

celle qu'on nous donna à la belle Mademoiſelle Frokmart & à moi ; il y avoit des lits de chaque côté faits en armoires ; nous choisîmes les deux meilleurs, & les autres furent pour les femmes de Madame Skelton. Il y avoit une porte avec des barreaux pour entrer dans nos lits, & nous la fermions au verrouil en-dedans ; de ſorte que le matin quand on venoit nous ſouhaiter le bon jour, on nous parloit au travers de la grille. Il y avoit dans le milieu du Yacht une ſalle fort propre, où l'on mangeoit ; une Couronne d'or, ou du moins dorée, étoit ſuſpendue ſur la table, & il y avoit des bancs tout autour qu'on ouvroit tous les ſoirs, & qui ſervoient de lits pour le fils de Mr. Skelton, & pour les Meſſieurs de ſa ſuite. Outre cela, il y avoit d'autres chambres pour le Capitaine du Yacht, & pour ceux qui lui étoient néceſſaires. Ce Yacht étoit un des plus propres, & le Roi s'en étoit ſervi dans quelques voyages. Nous commençâmes le nôtre fort agréablement : La mere

de Mademoiſelle Frokmart vint nous accompagner juſqu'à Graveſing ; & quand nous fûmes prêts à mettre à la voile, elle prit un petit bateau & s'en retourna à Londres ; mais avant de nous quitter, elle me prit en particulier, & après m'avoir priée fort obligeamment d'être des amies de ſa fille, elle me dit qu'elle avoit eu occaſion de connoître la Religion Catholique pendant le ſéjour qu'elle avoit fait autrefois en France ; qu'elle l'avoit embraſſée de bonne foi, & qu'elle m'exhortoit d'en faire autant, & de chercher à m'inſtruire dès que je ſerois à Paris, malgré tout ce que Madame Skelton pourroit me dire pour m'en empêcher, puiſque c'étoit mon affaire perſonnelle de laquelle mon ſalut dépandoit. Je remerciai cette Dame de l'intérêt qu'elle vouloit bien prendre en moi, & je ne pus m'empêcher de louer ſon zele, quoique je ne le cruſſe pas bien placé.

Dès qu'elle fut partie nos gens commencerent à ſonger à ſe mettre en mer;

mais le temps étoit si calme qu'on faisoit très-peu de chemin. Comme il faisoit fort beau, nous montions tous les soirs sur le tillac; c'étoit-là nos Tuilleries, les allées en étoient un peu courtes, & il falloit tourner souvent; mais en échange la vue étoit fort étendue. Le lendemain que nous fûmes partis de Graveling, Monsieur Skelton me fit voir les Côtes de France, d'un peu loin, à la vérité, & ce n'étoit pas même où nous devions aborder, car notre Yacht nous menoit à Dieppe; mais cependant cela nous donnoit bien du courage, & nous espérions d'y arriver bien-tôt. Nous restâmes longtemps sur le tillac; car il n'y avoit rien de plus beau que de voir la mer ce soir-là; mais quelque-temps après le vent changea tout d'un coup, on entendit un mugissement des vagues épouvantables, & l'on apperçut tous les avant-coureurs d'une affreuse tempête, Madame Skelton en fut extrêmement allarmée. Je me souviens alors des imprécations du Baron de Verliac, & de

tous les malheurs que lui & mes autres amis m'avoient annoncés ; ainsi je me regardois comme le Jonas de la troupe. Je n'avois pourtant nulle envie de proposer qu'on me jettât dans la mer, & je pris le parti de m'aller recoigner dans mon armoire, & de me coucher tranquillement dans mon lit. Mademoiselle Frokmart ne voulut pas faire comme moi ; elle resta sur le tillac avec Madame Skelton, où elles ne firent que pleurer, crier, & vomir toute la nuit. Pour moi je fis réflexion que je ne pouvois aider en rien ; que l'intérêt que Monsieur Skelton avoit en sa conservation le feroit travailler à la mienne, puisqu'on ne pouvoit assister l'une sans l'autre ; qu'après tout il n'en arriveroit que ce que Dieu avoit résolu, & s'il vouloit nous faire périr, il valoit encore mieux périr en dormant, & passer sans s'en appercevoir d'un sommeil à un autre, puisque l'on s'épargnoit par-là tout ce que la mort a d'affreux lorsqu'on la regarde venir. Après ce raisonnement que je me fis,

je me recommandai au bon Dieu qui connoissoit la droiture de mes intentions, & je m'enfonçai dans mon lit jusques par-dessus la tête. Je ne pouvois pourtant pas m'empêcher de songer à cette sentence prononcée contre le genre humain : *Tu es poudre & tu retourneras en poudre*; & je n'étois pas assez Philosophe pour comprendre que je pusse retourner en poudre dans l'eau, & après avoir été mangée des soles. Cela m'embarrassoit un peu ; mais le sommeil me tira bien-tôt de cet embarras, & ne me quitta que quand le danger eût cessé. Dès qu'il fut jour j'appellai Mademoiselle Frokmart pour lui demander où nous en étions ; elle ne faisoit que de se coucher, & après m'avoir reproché mon indolence, elle me conta que le danger avoit duré toute la nuit, & que les Matelots avoient perdu l'espérance de nous sauver ; que Monsieur Skelton avoit mis lui-même la main à l'œuvre, & qu'enfin un coup de vent nous avoitre jettés en Angleterre, à cent lieues de l'en-

droit où nous étions la veille. Je me levai, & je vis qu'effectivement nous étions à l'ancre devant une Ville d'Angleterre, où nous attendîmes le vent. J'écrivis de-là à mon oncle Cotton & à Madame Saporta, & Monsieur Skelton trouva que j'avois été la plus sage de la troupe, de m'être épargnée les frayeurs & les peines que tous les autres avoient eues. Quand le beau temps fut revenu on remit à la voile, & nous arrivâmes devant Dieppe dix jours après être partis de Londres. Ce Port n'est pas le meilleur du monde; on nous descendit dans une chaloupe que les vagues faisoient terriblement danser, & qui sembloit devoir tourner à tous momens. A une certaine distance de terre, des hommes qui avoient presque tout le corps dans l'eau, vinrent nous prendre sur leur cou, les uns après les autres, & nous poserent sur le bord, où les carrosses de Mr. Skelton nous attendoient. Nous entrâmes dans Dieppe par un endroit qui n'en est pas je crois le plus beau. Ma-

dame Skelton, qui n'avoit jamais été en France, & qui ne voyoit pas à Dieppe la propreté de l'Angleterre, & moins encore de la Hollande, me montroit les rues avec son doigt, & me disoit : O fy, Mifttereff, fy upon France : c'eft-à-dire, fi, Mademoifelle, fi de la France. Je la priai de fufpendre fon jugement jufques à ce que nous fuffions à Paris, où j'éfpérois qu'elle prendroit des impreffions plus avantageufes de notre Patrie. Nous logeâmes à Dieppe au logis de Saint Eloi, & nous en partîmes le lendemain. Comme c'étoit dans les jours les plus courts de l'année, nous en mîmes deux de Dieppe à Rouen ; nous fûmes defcendre au Cadran de mer, où nous nous reposâmes trois jours. Nous vîmes Madame la Ducheffe de Bouillon : Nous fûmes à la Comédie, où j'eus bien plus de plaifir qu'à celle que j'avois vue à Londres, parce que j'entendois la langue. Madame Skelton avoit demandé Iphigenie, & enfuite le Médecin malgré lui ; tout cela fut fort bien repréfenté.

Dans le temps que j'étois à Londres, toutes les Dames de la Cour qui venoient chez Madame Skelton, disoient que je ressemblois à Madame la Duchesse de Mazarin, & Monsieur & Madame Skelton le trouvoient aussi; & ce qui me parut assez particulier, c'est qu'à Rouen tous ceux de chez Madame de Bouillon se récrierent sur cette ressemblance. Je n'ai jamais vu Madame de Mazarin; mais je ne me reconnois point au portrait que Saint Evremont a fait d'elle, & l'on me reconnoîtroit encore moins depuis le triste changement que le refuge a apporté en ma personne. Il n'y a pas grand-chose à Rouen qui mérite d'être remarqué, excepté une grosse cloche, qu'on appelle George d'Amboise. Le Port & le Cours sont assez jolis. Nous partîmes de cette Ville-là, & nous nous rendîmes à petites journées à Paris. Il n'y avoit rien de si agréable que cette maniere de voyager, nous ne partions jamais qu'à neuf heures; ainsi, il ne falloit se lever guéres plus matin qu'à

ſon ordinaire. Pendant qu'on atteloit nous avions le temps de bien déjeûner, & il y avoit des domeſtiques de monſieur Skelton qui alloient d'avance à la dînée, où nous trouvions toutes choſes prêtes en arrivant.

On faiſoit de même le ſoir, & nous étions sûres, mademoiſelle Frokmart & moi, d'avoir toujours une bonne chambre à nous deux; l'après ſouper les uns jouoient, les autres cauſoient auprès d'un bon feu, juſqu'à ce qu'on alloit ſe mettre dans un lit bien baſſiné; ainſi, on ne s'appercevoit qu'on étoit en voyage que par l'agrément de changer de lieu. Nous avions, outre cela, de fort jolis Livres, que je liſois tous les ſoirs dans mon lit, ſuivant ma louable coutume; de ſorte que cela avoit bien moins l'air d'une route que d'une partie de plaiſir. J'en avois un fort grand de penſer que j'allois voir les perſonnes du monde qui m'étoient les plus cheres; je livrois mon cœur à toute la joie que cette penſée me donnoit, & je rejettois toutes les

réflexions qui pouvoient la troubler. Cette ſituation d'eſprit me rendoit d'une humeur que la compagnie trouvoit agréable. Nous arrivâmes de cette maniere à St. Denis, avant d'avoir eu le temps de nous ennuyer en chemin; nous dinâmes dans ce lieu, qui n'eſt qu'à deux lieues de Paris, & qu'on pourroit regarder comme un des Fauxbourgs de cette grande Ville. Après le dîner nous fûmes à l'Abbaye où repoſent les cendres de nos Rois, nous viſitâmes tous leurs Tombeaux: Ceux de la maiſon de Valois ſont des plus beaux. Monſieur Skelton demanda, avec beaucoup d'empreſſement, à voir M. de Turenne; tant il eſt vrai que les Héros ſont autant eſtimés que les Rois, & qu'on ne met pas de différence entre porter la Couronne, ou la ſoutenir. Mr. le Prince n'étoit pas encore enterré; nous le vîmes dans ſa Chapelle ardente; après cela, on nous montra le Tréſor qu'on garde dans cette Egliſe, qui conſiſte en quantité de Reliques, entre leſquelles je fus

ſurpriſe

ſurpriſe de voir la lanterne de Judas. Il y avoit auſſi des Couronnes & des pierreries, des vaſes qu'on nous dit avoir été au Temple de Salomon, & des cruches de Cana. On nous fit voir auſſi l'épée de la pucelle Jeanne, que nos Anglois ne regarderent pas de fort bon œil. Quand on faiſoit voir certaines Reliques, on avertiſſoit avant de les montrer, qu'on eût à ſe mettre à genoux: mais comme on nous croyoit tous Anglois, on ne nous y obligea pas, & cet ordre ne regardoit que les François qui ſe trouvoient-là. Monſieur Skelton donna de l'argent aux Moines gardiens du Tréſor. Ce ſont des Bénédictins fort riches, auſquels le Roi venoit d'ôter cinquante mille écus de rente pour les donner à Saint Cyr. Nous montâmes en carroſſe au ſortir de l'Egliſe, & nous fûmes en nous promenant à Paris. On nous fit remarquer quantité de petits Oratoires auprès de St. Denis, & dans les endroits où l'on prétend que ce Saint, fatigué de porter ſa tête entre ſes bras, la poſoit de

temps en temps. On nous dit aussi que cette Eglise avoit été bâtie par le Roi Dagobert, parce qu'étant un jour à la chasse, & ayant poussé vivement un cerf qui étoit déja aux abois, cet animal n'en pouvant plus, se jetta dans l'endroit où est présentement l'Eglise, d'où on ne put jamais le tirer ; ce qui fit croire au Roi qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire. En effet, on trouva dans cet endroit-là le Corps de St. Denis, & le Roi Dagobert y fit bâtir, en l'honneur de ce Saint, l'Eglise qui en porte le nom. En parlant de ces sortes de choses, & en mangeant des Talmouses dont nous avions rempli nos carrosses, nous nous trouvâmes insensiblement aux portes de Paris. Nous entrâmes par celle qu'on appelle de Saint Denis ; & comme monsieur Skelton devoit loger à l'Hôtel de Sylery, dans le Fauxbourg Saint-Germain, nous traversâmes une partie de la Ville avant d'arriver au logis, & madame Skelton eut lieu de revenir des mauvaises impressions que Dieppe

lui avoit données de la France. Nous passâmes sur le Pont-neuf, où je remarquai la Samaritaine dont j'avois tant ouï parler; & comme l'heure sonna pendant que nous passions, j'entendis un carillon à-peu-près comme ceux de Hollande, qui me fit plaisir. Je vis aussi sur le pont la Statue du Roi Henri IV sur le cheval de bronze, qu'on prétend être un chef-d'œuvre de l'art. De-là nous passâmes sur le Quai des Quatre-Nations, & nous arrivâmes à l'Hôtel de Sylery, qui est vis-à-vis l'Hôtel de Conti. Nous trouvâmes le couvert mis en arrivant, & monsieur & madame Skelton comptoient que je souperois avec eux avant de nous séparer, & que pendant le souper on envoyeroit avertir mes parens; mais l'impatience que j'avois de les voir ne me permettoit pas d'attendre: Je priai une personne de la maison de m'aller chercher un fiacre, & je sortis sans rien dire. Je dis au fiacre de me mener à l'Hôtel de Mantoue, dans la rue Montmartre, où je sçavois que mon

oncle logeoit. Je demandai à l'Hôtesse s'il étoit au logis : elle me dit qu'il étoit incommodé, & que je le trouverois dans sa chambre, où elle me fit conduire. Je ne voulus point entrer, de peur qu'il n'y eût quelqu'un d'étranger avec lui, & je fis appeller son valet, qui me dit qu'effectivement il étoit avec deux messieurs de Montpellier, dont l'un étoit le Chevalier de Crouset, Gouverneur de Tarascon, & l'autre monsieur de la Fourquette. Je dis à ce valet d'aller avertir tout bas son Maître que sa niece étoit-là. Le valet s'acquitta de sa commission, & un moment après il vint me prier d'entrer dans une garde-robe, pour donner le temps à ces messieurs de sortir; car mon oncle trouva quelque prétexte pour s'en défaire, & dès qu'ils furent descendus j'entrai dans sa chambre. Je le trouvai auprès de son feu, un peu vieux, & fort tourmenté de l'asthme; mais il avoit tant d'esprit & de si bonnes manieres, que malgré son âge & ses infirmités sa conversa-

tion étoit la plus charmante du monde. Il parut fort aiſe de me voir, il prit une bougie pour m'examiner de plus près, & me dit qu'il étoit content de ma petite figure, & qu'il l'avoit déja été de mes lettres; qu'il ne tiendroit qu'à moi de recevoir des marques eſſentielles de ſa tendreſſe; mais que du moins il m'en donneroit de ſa probité, en ne me faiſant aucune violence. J'étois fort inquiete de ne point voir là madame Saporta; j'interrompois à tous momens mon oncle pour lui en demander des nouvelles; & comme il ne me répondoit pas là-deſſus, je craignois d'en apprendre de funeſtes: Mais mon oncle me raſſura, & me dit qu'elle ne logeoit pas avec lui, & qu'il alloit me faire conduire dans un moment où elle étoit, & où je la pourrois voir tout mon ſaoul; que je la trouverois encore fort affoiblie, & que mes ſoins lui ſeroient fort néceſſaires pour achever de ſe rétablir. Je demandai ſi elle avoit changé de Religion; car on ne m'avoit jamais répondu ſur

cet article. Mon oncle me dit en riant que je ſçaurois tout en temps & lieu ; & après m'avoir embraſſée fort tendrement, il donna ordre à ſon valet de prendre un flambeau, & de me mener dans la rue du Mail, où madame Saporta étoit logée. Il chargea ce valet de lui dire d'abord que j'étois arrivée, afin de la préparer au plaiſir de me voir, de peur que la joie ne la ſaiſît tout-d'un-coup. Mon oncle me dit auſſi qu'il avoit envoyé le jour de devant chez monſieur Skelton, pour ſçavoir quand il arriveroit, & qu'on ne lui avoit pas rapporté juſte ; qu'ainſi, il ne m'attendoit que le lendemain, & que monſieur Ducaſſe, ſon bon ami, s'étoit chargé d'aller au-devant de moi en carroſſe à St. Denis, pour me prendre & remercier monſieur & madame Skelton. Il me dit encore que ce monſieur Ducaſſe étoit l'intime ami de Mr. du Queſne, avec lequel on avoit compté de me marier, & qui étoit arrivé à Paris deux jours avant moi. Cela me ſurprit, & mon oncle me dit que nous

raiſonnerions là-deſſus une autre fois. J'allai donc retrouver mon fiacre en bas, & le valet de mon oncle le mena chez madame Saporta; & pendant que je montois, le valet prit les devans pour l'avertir que j'étois à Paris. Un moment après il lui dit que j'allois venir la trouver, & après il m'annonça, & j'entrai dans la chambre. Si l'on mouroit de joie, il eſt ſûr que la vie de madame Saporta & la mienne auroient couru grand riſque, car on n'en a jamais ſenti de plus vive. Nous nous embraſsâmes long-temps ſans pouvoir nous parler, nous pleurâmes de tendreſſe, & cet entretien muet auroit duré encore long-temps, ſi le valet de mon oncle ne l'eût interrompu, pour dire à madame Saporta, que ſon maître avoit recommandé qu'elle me fît bonne chere; ſi bien qu'elle ſongea à me faire ſouper, après quoi nous nous couchâmes toutes deux enſemble. Il y avoit un an juſte que nous ne nous étions vues; car j'étois partie de Lyon le premier Janvier 1686, & j'ar-

rivai à Paris le 22 de Décembre de la même année. Dès que nous fûmes couchées, je demandai à Madame Saporta dans quels ſentimens elle étoit pour la Religion. Elle me répondit avec larmes, qu'après avoir réſiſté long-temps elle avoit eu la foibleſſe de ſigner, ſur ce qu'on lui avoit perſuadé qu'on pouvoit ſe ſauver dans la Religion Romaine, en n'adhérant point à certains cultes; qu'elle avoit eu beaucoup de peine à s'y réſoudre, & un grand repentir de l'avoir fait, qu'elle n'avoit jamais voulu entendre aucune Meſſe, ni accepter une penſion de cinq cens écus que le Pere de la Chaiſe ſon parent, entre les mains duquel elle avoit fait ſon abjuration, lui avoit fait obtenir ſans qu'elle ſe fût donné aucun mouvement pour cela. Elle me témoigna encore, que la joie qu'elle avoit de me voir étoit mêlée de bien des remords; qu'elle craignoit d'avoir expoſé mon ſalut en m'engageant à venir en France; mais qu'enfin le deſir de me voir l'avoit emporté ſur

toutes ces réflexions ; qu'elle espéroit que j'aurois assez de piété pour ne pas me laisser séduire, & que mon oncle étoit trop honnête-homme pour manquer à la parole qu'il m'avoit donnée, & qu'avant de me faire venir, il avoit pris les devans là-dessus avec la Cour, par le moyen de Mr. le Maréchal de Lorges & de ses autres amis ; qu'ainsi pourvû que je ne me fisse pas connoître, on ne feroit pas semblant de prendre garde à moi, & que nous pourrions prendre des mesures pour sortir après toutes deux du Royaume.

Je tâchai de lui donner courage & de la fortifier là-dessus ; je l'assurai que je ne me laisserois pas tenter, & que je lui aiderois à se tirer de l'embarras où elle se trouvoit. Cette conversation nous mena loin ; elle fut suivie de quelques autres, & nous n'avions pas encore songé à dormir quand nous entendîmes frapper à la porte de notre chambre. Comme tous les rideaux étoient bien fermés, nous n'avions pas vu le jour, & nous fûmes surprises

quand le valet de mon oncle, qui venoit sçavoir comment nous avions passé la nuit, nous dit qu'il étoit onze heures sonnées. Nous nous levâmes sans avoir fermé les yeux, & mon oncle me fit dire qu'il falloit que je me reposasse ce jour-là, & que quelque envie qu'il eût de me voir, il renvoyeroit ce plaisir au lendemain. J'avois effectivement besoin de ce repos; nous nous couchâmes de bonne heure, & nous réparâmes cette nuit-là la veillée de la précédente. Le lendemain après midi mon oncle m'envoya chercher, & après m'avoir fait de nouvelles caresses, il me dit qu'il vouloit me tenir la parole qu'il m'avoit donnée sur la Religion, qu'il ne m'en parleroit même pas si je voulois; mais que je lui ferois pourtant plaisir d'écouter les raisons que ses amis & lui me diroient en faveur de la Religion Catholique, & de décider après, suivant mes lumieres, pour celle que je voudrois. Je trouvai cette proposition si raisonnable, que je ne fis pas difficulté d'y tôper, comp-

tant sur ma fermeté & sur la bonté de ma cause. Un moment après je vis entrer M. l'Abbé Ferrier, cousin de Mr. Pélisson. C'étoit un gros réjoui qui avoit été autrefois Protestant, & qui étoit pour lors Convertisseur : c'étoit lui qui avoit écrit à M. le Comte d'Avaux, pour le prier de me faire rendre les lettres de mon oncle Cotton ; & comme il s'étoit donné des soins pour mon retour, il vint s'en féliciter. M. Desmahis, frere du grand Lamothe, Ministre de Londres, & qui l'avoit été lui-même d'Orléans, vint aussi, & M. Ducasse, le bon ami de mon oncle, qui a fait depuis une si belle fortune; toutes ces personnes étoient du secret, & s'étoient employées pour persuader à madame Saporta la possibilité du salut dans l'Eglise Romaine. Comme ils avoient été tous trois Protestans, il sembloit qu'ils devoient être moins suspects que d'autres. Pour cette premiere séance on n'entra pas beaucoup en controverse ; on se contenta seulement, après m'avoir dit bien des cho-

ſes flatteuſes, de ſouhaiter que je fiſſe uſage de ma raiſon, afin de me mettre en état de jouir des promeſſes de la vie préſente, & de celle qui eſt à venir. Quand il fut temps de ſe retirer, Mr. Ducaſſe voulut me reconduire, & monſieur Deſmahis voulut en être auſſi, diſant qu'il ſeroit le contrepoiſon; ſi bien que mon oncle reſta ſeul avec l'Abbé Ferrier. Ils raiſonnerent enſemble ſur le caractere de mon eſprit, & ſur les moyens les plus propres dont ils pourroient ſe ſervir pour me gagner; & comme ils m'avoient trouvé un peu d'élévation de cœur, ils crurent que les inſtructions de M. le Maréchal de Lorges pourroient être efficaces. Il les avoit déja données à madame Saporta, & il avoit promis de prendre le même ſoin pour moi; ainſi on réſolut d'attendre au premier de l'an qu'il devoit ſortir de quartier, & de me laiſſer reſpirer pendant le peu de jours qui reſtoient. Cependant mes deux rameneurs me diſoient mille choſes honnêtes, & me parloient d'un air de connoiſſance, quoique

quoique je ne les eusse vus de ma vie. Ils savoient toutes mes affaires jusques aux moindres circonstances ; & enfin ils me dirent qu'ils me connoissoient long-temps avant de me connoître, & que mon oncle leur avoit montré toutes mes lettres, de même qu'à monsieur le Maréchal de Lorges, au Pere de la Chaise, à Mr. Pelisson, & à toutes les personnes auxquelles il avoit confié le secret de mon retour. Je fus très-fâchée que des lettres que j'avois écrites naturellement & sans y faire beaucoup d'attention, eussent été examinées par des personnes d'un génie aussi supérieur ; mais ces messieurs me rassurerent d'une maniere flatteuse, ou du moins ils voulurent me rassurer, en me persuadant que mes lettres avoient mis tous ceux qui les avoient lues dans mes intérêts. M. Ducasse me dit alors tout bas, qu'il avoit une double raison d'être de mes amis, puisqu'il l'étoit beaucoup de M. du Quesne, & qu'il avoit su de lui les liaisons que nous avions eues ensemble, qu'on pou-

voit renouer si je voulois profiter de la conjoncture & de l'envie que mon oncle avoit de m'arrêter en France. Il me dit que Mr. du Quesne en avoit une fort grande de me voir, & me fit valoir l'empressement avec lequel il étoit venu à Paris dès qu'il avoit sçu que je devois y arriver. Comme nous n'avions pas beaucoup de chemin à faire de l'Hôtel de Mantoue à la rue du Mail, nous nous trouvâmes bien-tôt chez Madame Saporta. Ces Messieurs monterent pour lui souhaiter le bon soir, & nous laisserent après cela seules. Madame Saporta me demanda ce qui s'étoit passé chez mon oncle. Je lui en rendis compte, & elle fut fâchée que j'eusse consenti d'écouter, puisque cela est toujours dangereux. Je lui dis que je n'avois pas pu refuser cette petite complaisance à un oncle qui me donnoit de si tendres marques de son affection; qu'il auroit pu croire que mon zele étoit un zele sans connoissance, & que j'étois Protestante par opiniâtreté; que j'espérois que Dieu me don-

neroit la force de soutenir sa cause, & qu'il m'aideroit de ses lumieres. Je lui parlai après cela de M. du Quesne qui ne m'avoit jamais été indifférent, & je comprenois fort bien que si on m'attaquoit de ce côté-là, ce seroit la tentation la plus difficile à surmonter : Mais madame Saporta me dit que mon oncle Cotton avoit toujours le même éloignement pour ce mariage, & qu'ainsi il ne songeroit pas à me gagner par cet endroit-là. En effet, monsieur du Quesne avoit fait prier mon oncle par M. Ducasse leur ami commun, de trouver bon qu'il me vît, & mon oncle avoit répondu que cela pourroit me faire découvrir, & qu'il falloit attendre qu'on sçût à quoi je voulois me déterminer. Cette réponse, qui étoit un honnête refus, empêcha monsieur du Quesne de me venir voir : mais quelque temps après madame Ducasse vint voir monsieur son époux à Paris ; il nous l'amena d'abord, & nous fûmes la voir, madame Saporta & moi. Monsieur du Quesne se trouva chez elle,

& ce fut une occasion de renouer commerce. Madame Mosnier, sa tante, qui étoit bonne amie de monsieur & madame Ducasse, nous pria tous à manger. M. du Quesne offrit à mon oncle Cotton de faire le Missionnaire auprès de moi; mais mon oncle n'avoit pas envie de se servir de son ministere: il me parla même fort sérieusement là-dessus, & me dit qu'il ne croyoit pas que cette affaire me convînt; mais que cependant si elle me faisoit plaisir il ne s'y opposeroit pas. Je n'osai pas lui parler ouvertement là-dessus, & je me contentai de lui dire, que n'ayant pas dessein de changer de Religion, je ne comptois pas de me marier. Cependant monsieur le Maréchal de Lorges avoit remis le bâton à monsieur de Noailles, le premier de l'année 1687, & depuis ce temps-là il n'avoit jamais manqué de venir tous les Dimanches passer les après-midi dans la chambre de mon oncle. Dès qu'il entroit, il m'envoyoit chercher dans son carrosse, & nous restions-là jusques au soir à

parler de Religion. D'abord il me dit qu'il ne s'agissoit que d'un seul point, qui étoit de savoir si l'Eglise Romaine étoit la vraye Eglise, auquel cas il étoit sûr que les portes d'Enfer ne pouvoient point prévaloir contr'elle ; qu'elle ne pouvoit point errer, ni tomber dans l'apostasie ; & ce systême étant posé, il ne vouloit point entrer en discussion sur la Transsubstantiation, ni sur tous les autres articles qui nous séparent, & il prétendoit qu'on pouvoit reconnoître cette Eglise à des marques infaillibles, comme à l'ancienneté, la perpétuité, & par le nombre qui lui donnent le nom de Catholique. Cette maniere de controverse m'embarrassoit un peu, & c'étoit-là le fort de monsieur le Maréchal. Je ne pus m'empêcher de lui dire que je savois bien qu'il entendoit à merveille à commander des Armées, mais que je ne me serois jamais avisée de le croire Théologien. Il me répondit à cela, qu'ayant changé par connoissance de cause, il avoit appris tout ce qu'il me disoit-là,

& qu'il m'alléguoit les raiſons qui l'avoient perſuadé. Je me défendis de mon mieux, & je me retranchai d'abord ſur l'Egliſe des Elus qui ſont par tout le monde. Il traita cela de chimere & de viſion, diſant que l'Egliſe doit être viſible; que c'eſt-là une de ſes marques, puiſque le Seigneur l'appelle dans l'Evangile, *La Ville aſſiſe ſur la montagne qui ne peut être cachée, & la chandelle ſur le chandelier.* M. le Maréchal appuyoit fort là-deſſus; mais je m'aviſai de lui demander, s'il n'étoit pas vrai que la foi étoit une certitude des choſes qu'on ne voit point? Il me répondit qu'oui: Hé bien! dis-je, monſieur, cela étant, l'article du Symbole qui dit, *Je crois la Ste. Egliſe Catholique*, ſuppoſe que nous la voyons pas; car ſi nous devions la voir, ce ne ſeroit plus un article de foi. Cet argument l'arrêta tout d'un coup; mais mon oncle Cotton le tira de cet embarras en diſant: Ne ſçavez-vous pas, monſieur, qu'ils n'ont que des ſubtilités; & il changea d'abord la théſe.

Ces ſortes de converſations n'étoient pas fort de mon goût ; mais il falloit les eſſuyer. Tous les huit jours, & les autres jours de la ſemaine, monſieur Deſmahis, monſieur l'Abbé Ferrier, monſieur Ducaſſe, tous les amis de mon oncle, & mon oncle lui-même, ne me parloient d'autre choſe. Mon oncle ajoutoit à ces argumens les offres d'une ſucceſſion conſidérable, & m'aſſuroit qu'on me donneroit les cinq cens écus de penſion qu'on avoit accordés à madame Saporta, & qu'elle ne vouloit pas accepter. Il me diſoit qu'avec cette penſion & mes biens de Nîmes, je pourrois attendre commodément ſon héritage, & que ſes infirmités & ſes années ne me feroient pas attendre long-temps ; que je ne devois pas changer par ces motifs, mais chercher le Régne de Dieu & ſa Juſtice, & ne pas négliger ce qu'il vouloit ajouter par-deſſus ; qu'après tout, tant de Prélats & d'habiles gens qui étoient dans l'Eglise Romaine, en devoient ſçavoir plus que moi, & qu'ils

ne voudroient pas se damner de gayeté de cœur, non-plus que tant de Ministres qui avoient changé, entre lesquels il alléguoit monsieur Desmahis, dont l'exemple ne devoit pas être suspect, puisqu'il n'avoit eu aucune vue d'intérêt, & que sans demander des Bénéfices, il s'étoit fait d'Eglise pour pouvoir désavouer en Chaire tout ce qu'il avoit prêché autrefois. Toutes ces Controverses me déplaisoient fort, & je commençai à me repentir d'avoir consenti de les écouter; & comme on trouve toujours des raisons contre des raisons, on répondoit quelquefois aux miennes d'une maniere qui me déconcertoit, & il m'arrivoit d'être confondue sans être persuadée. On me faisoit voir que la plupart des choses sur lesquelles nous récrions à présent, étoient reçues dans la primitive Eglise, & l'on me prouvoit cela par les Peres : Il est vrai qu'ils ne me le faisoient voir qu'en petits extraits. Le retranchement de la Coupe étoit une affaire proprement de discipline, reconnue telle par M.

Daillé, Miniſtre de Charenton. Les Images, ſelon eux, étoient proprement le livre des ignorans, & non l'objet de la dévotion; & l'invocation des Saints, & la priere pour les morts, des choſes inutiles; la Tranſubſtantiation, une diſpute ſeulement de mots, qui ne convenoient qu'à l'Ecole, & que le Concile de Trente définiſſoit comme Calvin. Mr. le Maréchal de Lorges ajoutoit à cela, que la Religion avoit toujours été un maſque dont les Grands avoient couvert leur politique, & que ſi les Guiſes s'étoient autrefois faits Proteſtans, les Bourbons ſe ſeroient à coup ſûr faits Catholiques; que les Particuliers en étoient la duppe; & qu'enfin, quand la Religion Proteſtante ſeroit la plus pure du monde, il étoit toujours plus ſûr de s'en tenir au gros de l'arbre, puiſqu'en ſe ſéparant de l'Egliſe on déchire la Robbe de Chriſt, & que c'étoit ce que nos Réformateurs avoient fait; qu'après tout, dans le vingt-cinquieme Chapitre de Saint Matthieu,

on n'étoit pas ſauvé pour avoir cru ceci ou cela, mais pour avoir pratiqué les œuvres de charité. Ces Diſputes durerent long-temps, & monſieur le Marechal de Lorges commençoit à s'impatienter de ce qu'elles étoient infructueuſes, lorſqu'il fut obligé de ſuivre le Roi à ſon voyage de Luxembourg. Il renvoya la concluſion de cette affaire à ſon retour, & je fus fort aiſe d'avoir le temps de reſpirer; car mon oncle me preſſoit fort de me déterminer, & comme je l'aimois & le craignois beaucoup, j'avois de la peine à lui donner une réponſe déſagréable, & mon cœur ne pouvoit conſentir à faire ce qu'il ſouhaitoit, quoique l'amour-propre y eût bien trouvé ſon compte; car on me propoſoit des établiſſemens avantageux. Bien des gens me demandoient en mariage à mon oncle, entr'autres monſieur de Cruſet dont j'ai déja parlé. Il étoit fils d'un riche Préſident de Montpellier, Capitaine de Cavalerie, & Gouverneur de Taraſcon; mais tout cela n'étoit pas capable de me tenter.

Dans cet embarras, j'écrivis en Hollande à monſieur Claude & à monſieur Jurieu, pour les prier de me donner des armes pour me défendre : Je leur rapportois tous les argumens qu'on me faiſoit, & je leur demandois ce qu'il falloit y répondre. Comme j'étois fort obſervée, je ne ſçavois par qui faire mettre ces lettres à la Poſte; mais enfin, je m'adreſſai au neveu de feu Mr. Saporta, qui étoit pour lors à Paris. C'étoit le même qui étoit venu à Orange, & qui après avoir attiré madame Saporta chez lui, avoit eu de ſi mauvaiſes manieres pour elle. Cependant il l'étoit venu voir à Paris ; & comme il étoit Catholique malgré lui, il me promit de remettre fidélement mes lettres, & de retirer les réponſes, Il m'a avoué depuis qu'il les avoit ouvertes; qu'il en avoit tiré des copies, & que la maniere dont je priois ces meſſieurs de me tendre les bras, & de m'aider à me tirer du péril auquel je m'étois expoſée, l'avoit ſenſiblement touché. Il trouvoit outre cela que je

rapportois assez bien les faits ; mais ces messieurs ne furent pas si tendres que lui ; car ils ne me firent point de réponse, & j'ai su qu'ils avoient dit que je ne cherchois qu'à triompher. Je les avois pourtant prévenus là-dessus ; car après les avoir assurés de la droiture de mes intentions, je leur faisois voir qu'ils ne risquoient rien, puisqu'on ne pouvoit jamais triompher de la vérité, & que ces ménagemens ne devoient pas avoir lieu quand il s'agissoit de garantir de l'Enfer une ame pour laquelle le Seigneur n'avoit pas épargné son Sang ; qu'il ne falloit pas alléguer que je m'étois exposée par ma faute, puisqu'on n'avoit pas moins de soin de retirer de l'eau ceux qui s'y étoient jettés par désespoir, que ceux qui y étoient tombés par malheur ; & que si l'on me regardoit comme la brebis égarée, on devoit suivre l'exemple du bon Berger. Mais tout ce raisonnement ne produisit rien, & je n'eus point de réponse. On avoit débité cent sots contes sur mon départ de la Haye, & le Baron de

Serres

Serres & le marquis de Castrare, qui n'y resterent que peu de jours après moi, & qui arriverent bien plutôt à Paris, y conterent ces nouvelles. Le Baron fut dîner un jour à l'Hôtel de Mantoue avec mon oncle Cotton qu'il ne connoissoit pas, & après avoir parlé de bien des choses, il se mit sur mon chapitre. Mon oncle ne fit pas semblant d'y prendre intérêt, il le laissa parler tout son saoul; & comme le bon-homme ne m'avoit jamais vue, il faisoit de temps en temps des questions auxquelles le Baron répondoit d'une maniere qui m'étoit avantageuse. Il lui conta que j'avois rejetté toutes leurs propositions, lorsque nous les avions trouvés en Suisse, & que là & à la Haye, ils avoient toujours remarqué que j'avois une conduite fort réservée, & assez de raison pour une personne de mon âge; qu'on disoit à la Haye que j'avois eu beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de madame Petit, & que j'allois en France pour épouser un amant que j'y avois

laissé, & pour recueillir l'héritage d'un oncle. Quand il eut tout dit, mon oncle l'embrassa & le remercia des bons témoignages qu'il rendoit de moi: après cela, il lui dit qu'on n'avoit pas raisonné tout-à-fait juste sur les motifs de mon retour, puisqu'il étoit l'oncle dont on prétendoit que je venois recueillir l'héritage, & qu'il avoit encore bon appétit, & qu'il ne connoissoit pas non-plus cet amant dont on parloit. Il lui dit ensuite tout ce qu'il avoit fait pour m'engager à venir à Paris, & la peine que j'avois eue à m'y déterminer. Le Baron le félicita sur mon retour, & sur mon prétendu mérite, & mon oncle pria, au sortir de table, monsieur Ducasse d'aller se promener avec lui aux petits Peres, où dès qu'ils y furent seuls, il lui parla de moi avec des épanchemens de joie les plus grands du monde; & tout Philosophe qu'il étoit, il lui disoit: Je vous assure, mon ami, que cette petite fille m'a donné pendant une heure bien du plaisir. Mr. Ducasse me conta cela quelque

temps après mon arrivée ; & comme mon oncle étoit déja prévenu en ma faveur avant de me voir, mes complaiſances & mes ſoins acheverent de me gagner ſa tendreſſe, & il ne ſe paſſoit pas de jour qu'il ne m'en donnât quelque nouvelle marque. Comme les habits que j'avois étoient des reſtes de la Province, ajuſtés à la réfugiée, mon oncle voulut m'en donner à la mode : il m'en parla un ſoir dans ſa chambre devant un de ſes amis appellé Mr. Bigot, qui lui offrit les ſoins de ſa femme pour faire ſes emplettes. Mon oncle accepta cette offre, & madame Bigot vint le lendemain avec mademoiſelle de la Reinville ſa fille, me prendre pour aller chez les Marchands. Elle me choiſit un habit amarante & argent ; nous fûmes enſuite au Palais pour des cornettes & des fontanges ; & mon oncle en fit les frais avec plaiſir. Cette madame Bigot étoit ſœur de monſieur de Létan qui commandoit les Gardes du Corps du Roi d'Angleterre ; elle & ſa fille paroiſſoient en-

core Proteſtantes, quoiqu'elles euſſent changé comme les autres, & cette conformité de ſentimens cauſa d'abord beaucoup de liaiſon entre nous. Je fus les remercier chez elles des ſoins qu'elles avoient pris pour moi; je leur parlai de la Haye, & il ſe trouva que je connoiſſois preſque tous leurs amis. Elles vinrent voir madame Saporta, & nous avons toujours depuis été en commerce. Comme les Miniſtres auxquels j'avois écris ne me répondoient point, je m'aviſai de m'adreſſer à une Demoiſelle que madame Bigot connoiſſoit, & que j'avois beaucoup vue à la Haye; c'étoit mademoiſelle Laguerche. Je lui faiſois voir la ſituation violente où je me trouvois; & le beſoin que j'avois de ſecours pour me garantir des ſurpriſes de l'erreur, & je la priois de demander à quelque Miniſtre ce que je devois répondre à certains argumens; car puiſque je m'étois engagée à la diſpute, il falloit la ſoutenir, & donner de bonnes raiſons de ma perſévérance. Mademoiſelle La-

guerche me répondit là-dessus, & madame Bigot, qui lui faisoit tenir mes lettres, me rendit aussi ses réponses, qui me donnerent beaucoup de consolation. Elle m'exhortoit à la persévérance & à revenir à la Haye, & m'assuroit que mon oncle Petit & sa femme, qui me regrettoient beaucoup, seroient charmés de m'avoir chez eux, & que mon retour les consoleroit en quelque maniere de la perte qu'ils venoient de faire de leurs deux filles qui étoient mortes presque en même temps, l'aînée de consomption, & la cadette de la petite vérole; qu'ainsi je serois la fille unique, & par conséquent beaucoup mieux chez eux que je n'y avois été l'autre fois; que mon retour justifieroit mes intentions, & édifieroit ceux que mon départ avoit scandalisés. Tout cela étoit beau & bon; mais ce n'étoit pas une chose aisée à faire: J'eus pourtant une belle occasion peu de temps après, de laquelle je ne profitai pas. Madame de Conte, sœur de monsieur de Mirmand de Nî-

mes, qui avoit éu, comme bien d'autres, la foiblesse de changer, étoit venue à Paris pour chercher les moyens de sortir du Royaume. Sa santé avoit servi de prétexte à ce voyage; elle avoit été prendre les eaux de Bourbon, & pendant ce temps-là elle avoit écrit à Mr. Baudan de Vitri, son cousin germain, qui s'est retiré à Delft, de lui donner les moyens de l'aller trouver. Il lui en fournit, mais ils ne lui réussirent pas; elle fut trahie par des gens auxquels elle s'étoit confiée, & on l'arrêta à St. Denis. On la mena d'abord au Châtelet, où elle étoit en compagnie de gens destinés au gibet & à l'échaffaut. Madame Saporta qui l'avoit connue particulierement, & qui l'estimoit beaucoup, fut fort touchée de son aventure, & ne pouvant pas l'aller voir, elle pria monsieur Ducasse de se donner cette peine; mais il n'étoit plus temps, on l'avoit tirée du Châtelet pour la mettre chez madame de Miramion, qui avoit fait de sa maison une Communauté de filles qu'on

appelle les filles de Sainte Géneviéve, ſur le Quai de la Tournelle. Ce fut-là où madame de Conte fut enfermée, & où il n'y avoit que certaines perſonnes qui puſſent lui parler. Elle y reſta quelques mois, & on lui fit entendre qu'elle n'en ſortiroit que quand on ſeroit convaincu de la ſincérité de ſa converſion, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle auroit communié. Elle avoit beaucoup de peine à s'y réſoudre, & monſieur Baudan ſon couſin, dont elle trouvoit moyen de recevoir des lettres ſecretement, lui écrivoit de ſouffrir plutôt toutes choſes que d'en venir jamais-là. Cependant l'amour de la liberté qu'elle ne pouvoit recouvrer que par cet endroit, la détermina à franchir ce pas, dans le deſſein d'aller réparer en Hollande, comme elle a fait, ce péché de foibleſſe. Elle ſe confeſſa donc & communia, après quoi on la laiſſa ſur ſa bonne foi; elle loua un appartement meublé, & vit tous ceux qu'elle eut envie de voir. Madame Saporta fut des premieres, & madame de Conte qui

affectoit de faire la bonne Catholique pour mieux jouer son jeu, lui parla sans déguisement, & marqua beaucoup de douleur de la faute qu'elle venoit de faire; & quoique je fusse dans un âge où il ne paroissoit pas sûr de me confier des secrets, elle me dit les siens, & me fit confidence de tous ses desseins. Comme elle ménageoit beaucoup madame de Miramion, & qu'elle la voyoit souvent, on la pria à la prise d'Habit d'une jeune Novice, & elle me demanda à Madame Saporta, & me mena à cette Fête. Nous y fûmes dès le matin: On nous fit entrer dans l'intérieur de la maison, & après en avoir visité les appartemens & les cellules, on nous mena dîner au Réfectoire. La Communauté étoit fort nombreuse; la plupart mangeoit de fort bon appétit, & pendant ce temps-là une Sœur qui étoit en Chaire faisoit la lecture. Quand nous eûmes dîné nous passâmes dans un beau jardin, où Madame de Conte, après m'avoir menée dans un endroit d'où on ne pouvoit pas nous entendre,

me dit qu'elle se disposoit à partir dans peu de jours pour la Hollande ; qu'elle avoit trouvé une voie sûre pour cela ; qu'il en coûtoit cinquante louis par personne, & que si je voulois elle les donneroit pour moi ; car elle comprenoit bien que mon oncle ne me laissoit pas thésauriser. Elle me dit qu'elle ne me conseilloit pas d'attendre le résultat de toutes ces Controverses ; qu'on me tendoit au bout quelque piege que je ne pourrois pas éviter, & que la fuite étoit le meilleur parti que je pusse prendre. Elle m'avoit blâmée au commencement ; mais depuis que je lui avois fait voir les lettres que mon oncle Cotton & Madame Saporta m'avoient écrites, elle trouvoit que j'étois fort excusable, & me plaignoit beaucoup. Je la remerciai de ses offres ; mais j'avois de la peine à me résoudre à tromper un oncle qui jusques-là en avoit agi avec tant de bonne foi, & qui me tenoit la parole qu'il m'avoit donnée. Cependant, quand je songeois que le Roi viendroit bien-tôt de Luxem-

bourg, & que Mr. le Maréchal de Lorges me feroit expliquer, ce dénouement me faisoit peur; & enfin je me déterminai à suivre madame de Conte; je lui en donnai ma parole, & nous nous jurâmes une fidélité inviolable. Après avoir pris nos résolutions, nous fûmes à la Chapelle, où Mr. l'Abbé de Brisacier fit un très-beau Sermon, après lequel on se disposa à chanter le Salut. Madame de Conte, qui vouloit éviter d'y assister, & qui ne vouloit pourtant pas se rendre suspecte, prétexta une foiblesse fort à propos, & sur ce prétexte nous sortîmes toutes deux de l'Eglise. Après que tout fut fini, on pria Madame de Conte de donner une place dans son carrosse à Monsieur le Prédicateur, & nous le conduisîmes aux Missions Etrangeres, dont il étoit Supérieur. Je ne songeois pas dans ce temps-là qu'il dût être mon proche parent, comme il l'a été dans la suite; mais je lui trouvai beaucoup d'esprit & de douceur. Madame de Conte me mena ensuite chez Ma-

dame Saporta, après m'avoir bien recommandé de ne lui point parler de notre projet. Mon oncle Cotton s'y trouva, qui fut fort aise que j'eusse passé ma journée chez madame de Miramion; il remercia madame de Conte de m'avoir donné une connoissance qui pourroit m'inspirer les sentimens qu'on vouloit me faire prendre, & que mon oncle croyoit que madame de Conte avoit pris. Pour moi qui savois ce que nous avions déterminé dans cette sainte maison, j'étois touchée de la confiance de mon oncle, & je sentois renouveller le scrupule que je me faisois de le trahir. Cependant dès le lendemain je fis mon paquet; je ramassai tout ce que je pouvois avoir d'argent, & je portai l'un & l'autre à madame de Conte. Mais l'homme qui devoit la mener ne partit pas le jour qu'il avoit résolu : il me fallut reprendre mes hardes & attendre encore quelque temps, & ce temps donna lieu à des réflexions qui rompirent mon voyage. Madame Saporta,

qui avoit beaucoup de pénétration, s'étoit doutée que je roulois quelque dessein dans ma tête; & par tout le manége qu'elle m'avoit vu faire, elle avoit d'abord compris ce qui en étoit; mais je ne voulus jamais lui avouer, & je lui dis même, que quand il seroit vrai que j'aurois dessein de m'en aller, je n'aurois garde de lui en faire confidence, & qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'elle pût jurer de n'en avoir rien su. C'étoit lui en dire assez; aussi ne m'en demanda-t-elle pas davantage: Elle pleura, elle dit que me voir partir c'étoit plus que se couper un bras, ou que s'arracher un œil; qu'elle auroit beau jurer, que mon oncle ne croiroit jamais que je fusse partie sans le lui dire, & qu'elle seroit la victime de tout; qu'on l'enfermeroit pour le reste de ses jours; mais que malgré tout cela je pouvois faire ce que je voudrois; que le regret qu'elle avoit de m'avoir exposée à la tentation, en m'écrivant de venir, l'empêcheroit d'écouter ce que la chair & le sang lui disoient

disoient pour l'obliger à s'opposer à mon départ ; que si cependant, j'avois pu trouver quelque moyen de sortir toutes deux, cela auroit beaucoup mieux convenu. Ses larmes me toucherent, & comme la tendresse que j'avois pour elle m'avoit engagée à la venir joindre, elle fut assez forte pour m'empêcher de la quitter. J'en fis mes excuses à Madame de Conte, & je la priai de voir avec Monsieur Jurieu & d'autres, s'il n'y auroit pas quelque moyen pour que je pusse mener la pauvre Madame Saporta dans ce Pays-là, & d'engager son guide à nous venir chercher toutes deux. Madame de Conte me promit tout cela, & partit avec le regret de me laisser toujours exposée à la tentation. Dès qu'elle fut arrivée elle obligea Mr. Jurieu de m'écrire pour me fortifier. Il s'excusa de n'avoir pas répondu d'abord à mes lettres, sur ce qu'il avoit douté de ma sincérité, & qu'il avoit cru que je ne cherchois qu'à faire trophée de ce que l'on me diroit. Après cela, sans entrer

en discussion sur les points de controverse, il me renvoyoit aux Lettres Pastorales qu'il écrivoit tous les mois, dans lesquelles il réfutoit tous les argumens des Convertisseurs. A l'égard des moyens de sortir du Royaume, il me disoit que c'étoit à moi à les chercher, & que si j'étois de l'Election, le bon Dieu en trouveroit mille pour m'empêcher de périr, pourvu que je lui fusse fidéle. Madame de Conte m'écrivoit en même temps de ne pas prendre la voie dont elle s'étoit servie, parce que Madame Saporta n'en pourroit jamais souffrir la fatigue, & qu'il falloit en chercher une plus douce. Cependant le Roi revint de Luxembourg, & Mr. le Maréchal de Lorges recommença tout de plus belle ses poursuites. Mon oncle me dit même qu'il étoit temps que je m'expliquasse, & qu'il comptoit que j'en avois eu assez pour connoître la vérité; que cependant j'étois la maîtresse de mon sort, & qu'il falloit seulement me dépêcher de dire oui, ou non, sans

abuser plus long-temps de la patience d'un grand Seigneur comme monsieur le Maréchal de Lorges. Cette situation étoit un peu violente ; je ne voulois pas dire oui, & je craignois que le non n'eût des suites fâcheuses ; ainsi je m'avisai, pour gagner du temps, de dire à mon oncle, que le respect que j'avois pour Mr. le Maréchal m'empêchoit de lui répondre avec toute la liberté qu'on doit avoir en pareil cas, & que j'aurois bien souhaité d'avoir quelque conférence avec monsieur de Mirepoix que j'avois vu à Montpellier, & qui devoit venir à Paris pour porter au Roi le cahier des Etats du Languedoc. Mon oncle ne crut pas devoir me refuser cette satisfaction : ainsi j'eus encore un peu de relâche. Il y avoit alors à Paris un de nos Ministres de Nîmes nommé Mr. Poullian : Il y étoit venu pour solliciter des récompenses, & pour se mettre mieux en état de les mériter. il s'érigeoit en Convertisseur ; mais dès qu'il vouloit me parler de Religion je le désolois :

Je lui disois, *plus de Temple, plus de vie*, & cent autres choses que je lui avois oui dire en Chaire, & je lui répondois toujours par lui-même, ainsi il fut contraint de changer de ton, & de me parler d'autres choses. Je n'osois pas plaisanter ainsi avec monsieur Desmahis, que je ne connoissois pas tant, & que mon oncle considéroit beaucoup; ainsi il falloit l'écouter lorsqu'il me parloit de Religion; mais il le faisoit avec tant de douceur, qu'on ne s'appercevoit pas que l'on disputoit. C'étoit un homme tout rempli de charité, ennemi des violences, & d'un caractere à dire comme Saint Jean: *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres.* Il prioit mon oncle de ne me point presser, & me rendoit auprès de lui tous les bons offices que je pouvois souhaiter. Il me fit faire connoissance avec une Demoiselle, nouvelle Catholique, qui faisoit grand bruit à Paris; c'étoit Mademoiselle du Peré, niéce de monsieur le Marquis de Dangeau. Je fus la voir à la Communauté

des nouvelles Catholiques où elle demeuroit. C'étoit une fille d'importance : elle avoit beaucoup lu ; & depuis qu'elle avoit changé elle avoit écrit à Mr. Jurieu, & l'avoit attaqué ſur la Religion ; & Mr. Jurieu l'apoſtropha même un peu dans une de ſes Lettres Paſtorales. Elle me fit beaucoup d'amitiés, & me conta toutes les peines qu'elle avoit eues à ſe détacher d'une Religion qu'elle avoit beaucoup aimée, & la joie qu'elle reſſentoit d'être réunie à l'Egliſe Catholique, de laquelle on n'auroit jamais dû ſe ſéparer ; & ſi je l'en avois voulu croire, je n'aurois pas attendu au lendemain pour ſuivre ſon exemple. On me fit voir auſſi Mademoiſelle de Lepiné, qui avoit été long-temps en Angleterre pour n'être pas obligée à changer de Religion, & qui étoit la meilleure Catholique du monde. Mademoiſelle de Sainte-Hermine, parente de madame de Maintenon, & à préſent Comteſſe de Madi, étoit dans le même cas, & preſque toute la Communauté avoit les mêmes

ſentimens. Mademoiſelle du Peré me dit que ſon changement ne devoit pas être ſuſpect ; qu'il n'avoit pas été cauſé par des vues mondaines, puiſqu'elle étoit dans le deſſein de ſe faire Religieuſe. Elle m'exagera les douceurs de ce genre de vie, qu'on ne pouvoit trouver que dans la Religion Catholique Je lui dis que les Proteſtans avoient en Hollande des Sociétés qui avoient été fondées ſur le modéle des Couvens. Elle fit là-deſſus un grand éclat de rire, & me dit qu'elle ſavoit ce que c'étoit que ces Sociétés, qu'elle avoit été à celles d'Haarlem ; & elle les tourna ſi fort en ridicule, & fit tant de plaiſanteries là-deſſus, que je ne ſus que lui répondre, n'ayant jamais été dans ces endroits-là. Je quittai Mademoiſelle du Peré, après une longue converſation, & après lui avoir promis de la revoir de temps en temps. Je lui tins parole, car je lui trouvois beaucoup d'eſprit, & je me plaiſois extrêmement avec elle. Elle avoit deux tantes chez madame de Miramion,

que j'avois entrevues le jour que j'y avois dîné avec madame de Conte, & desquelles j'avois entendu parler ; car leur zéle faisoit grand bruit, & elles en avoient autant pour la Religion Protestante, que mademoiselle du Peré leur niéce en avoit pour la Catholique. L'une de ces Demoiselles est dans le Refuge une seconde Dorcas : elle y a fondé deux Sociétés où elle fait subsister à ses frais quantité de personnes de condition ; & en un mot, elle est entierement dévouée aux œuvres de piété. Il y avoit encore à Paris une Demoiselle qui donnoit un grand exemple de fermeté ; c'étoit mademoiselle de Malause. Toutes les fois que je demandois de ses nouvelles à monsieur le Maréchal de Lorges son oncle, il me disoit : Si vous cherchez à autoriser votre opiniâtreté, ma niéce vous en fournira l'exemple ; mais encore est-elle moins coupable que vous ; car elle ne veut point écouter, & ainsi elle ne sauroit s'instruire ; au-lieu que vous résistez à vos propres lumieres,

& quoique convaincue de la vérité de nos raisons, vous refusez de vous y rendre ; ce qui est une espece de péché contre le Saint-Esprit. Cependant nous attendions toujours monsieur l'évêque de Mirepoix, & en l'attendant j'avois un peu de relâche ; j'allois promener aux Tuilleries, & au Jardin du Palais Royal, avec Madame Saporta. Nous allions voir tous les beaux endroits de Paris ; mais pour Versailles, l'Opéra, la Comédie, & tous les plaisirs d'éclat, il ne falloit pas y penser que je ne fusse devenue Catholique. Mon oncle disoit là-dessus, que si je restois en France je serois assez à temps à tout cela, & que si je ne devois pas rester il ne falloit pas s'y faire connoître ; ainsi je ne voyois qu'un certain nombre de personnes que mon oncle avoit mis dans sa confidence, & j'eus le chagrin de voir partir Mr. Ducasse & monsieur du Quesne, qui étoient ceux pour lesquels j'avois une estime particuliere. Mr. Ducasse s'en alla en Amérique où il a fait une grande for-

tune ; & monſieur du Queſne fut au Havre-de-Grace, qui étoit ſon Département.

Monſieur l'Evêque de Mirepoix arriva enfin ; & mon oncle Cotton, qui étoit alerte là-deſſus, me l'amena un matin lorſque j'y penſois le moins. La premiere choſe que ce Prélat me demanda fut, ſi j'étois toujours bien perſuadée que le Pape portât ſur ſa Tiare une lame d'or où il y eût écrit Myſtere. Je lui dis que ce n'étoit pas de cela dont il s'agiſſoit, & qu'il y avoit des choſes qui me choqueroient bien plus que cela dans l'Egliſe Romaine. Il convint avec moi qu'il y avoit bien des abus, & qu'elle auroit beſoin d'être criblée ; mais il conclut qu'il falloit, à l'exemple du Maître du Champ de l'Evangile, laiſſer croître l'ivroye avec le bon grain, de peur d'arracher l'un avec l'autre, comme il prétendoit qu'avoient fait nos Réformateurs en ſe ſéparant de l'Egliſe ; ce qui eſt déchirer la Robbe de Chriſt. Il voulut là-deſſus ſe jetter ſur la grande

Queſtion ; ſavoir, ſi l'Egliſe Romaine eſt cette vraie Egliſe à laquelle ſont attachées les promeſſes ; & cela étant prouvé, faire voir qu'on doit ſe ſoumettre aveuglément à elle, & approuver tout ce qu'elle approuve. Mais je le priai de vouloir bien examiner les choſes, article par article ; car j'étois bien aiſe de le tirer en longueur. Il le vouloit bien auſſi, car c'étoit l'homme du monde le plus doux ; ainſi nous allions pied-à-pied, & comme il falloit qu'il fût ſouvent à Verſailles, nos Conférences étoient interrompues, & cela alloit lentement, ce qui ennuyoit beaucoup mon oncle. Mais je fus bien ſurpriſe un beau matin de voir entrer dans notre chambre des Gens de robbe & d'épée, ſans ſe faire annoncer, qui, après nous avoir demandé nos noms, nous prierent de nous habiller, & de venir où ils avoient ordre de nous conduire. Nous eûmes beau demander quel étoit le cas pour lequel on nous arrêtoit : On dit qu'on n'en ſavoit rien, & le Commiſſaire, après avoir

fait son devoir, nous laissa entre les mains de l'homme d'épée, qui étoit un nommé Lausilion, Exempt de la Maréchaussée. Pendant que madame Saporta s'habilloit, je trouvai moyen de prendre des papiers qui auroient pu nous faire des affaires, & après cela nous descendîmes en bas, où nous trouvâmes un fiacre dans lequel Lausilion se mit avec nous, qui nous conduisit dans sa maison tout auprès la porte Montmartre. Comme je m'attendois à aller au Châtelet, je fus fort étonnée d'entrer dans une belle maison bien meublée, & plus surprise encore d'y trouver bien du monde de connoissance, monsieur & madame Guirand, monsieur de Restaurant, & monsieur & madame Martin. Toutes ces personnes étoient de Nîmes, & venoient d'être arrêtées en même temps que nous. Ainsi quand la bonne foi de mon oncle Cotton ne nous auroit pas empêché de le soupçonner de nous avoir joué le tour, il étoit aisé de voir que c'étoit un cas général, & l'on a

toujours cru que monſieur Poulian avoit donné avis au Bureau, qu'il y avoit des gens de Nîmes qui méditoient leur ſortie du Royaume, & que le départ de madame de Conte avoit aidé à faire recevoir cet avis. Quoiqu'il en ſoit, mon oncle n'avoit nulle part là-dedans, & il fut au déſeſpoir de cette aventure. En entrant chez Lauſillon, comme nous croyions être les ſeules arrêtées, nous nous imaginions que nos Compatriotes étoient venus-là pour nous voir; & comme ils avoient la même penſée, l'on ſe demanda les uns aux autres: Et comment avez-vous ſi-tôt ſu que nous étions arrêtés? & l'on ſe fit des remercîmens réciproques; mais après avoir parlé long-temps par coqs-à-l'âne, il ſe trouva que nous étions tous dans le même cas, & tous Compagnons de miſere. Mon oncle vint nous trouver dans un fort grand chagrin: il dit que je ne m'étois pas tenue aſſez cloſe & cachée, & que ſi je n'avois pas eu la démangeaiſon de voir les gens de mon

Pays,

Pays, je n'aurois pas été confondue avec eux ; qu'il ne ſavoit comment me tirer d'affaires après cet éclat ; que la Cour ne voudroit pas ſe démentir ni faire un paſſe-droit en ma faveur, & que tout ce qu'on lui avoit promis étoit de ne pas faire ſemblant de me voir ; que d'ailleurs mon obſtination rebutoit toute la terre. Quand je vis qu'il ſe fâchoit, je me fâchai auſſi à mon tour ; je dis qu'on violoit le Droit des Gens ; que je n'étois pas dans le cas général, puiſque j'étois venue de bonne foi ; que j'avois là-deſſus toutes ſes lettres ; que l'on ne me feroit jamais rien faire par force, & je parlai d'un ton ſi ferme, que mon oncle s'appaiſa, & voyant bien que je n'étois pas aiſée à intimider, il me promit de mettre tout en uſage pour me tirer d'affaire, & me pria de m'y aider de mon côté. Il gronda auſſi ſa ſœur de ce qu'elle m'avoit donné mauvais exemple, & il étoit bien fâché de ne m'avoir pas miſe auprès de quelqu'autre perſonne. Enfin il s'en alla dîner,

& l'on servit un moment après un repas magnifique. Comme nous croyions être là à nos dépens, nous priâmes M. Lausilion de ne nous faire pas si bonne chere; mais il nous fit des excuses de ce qu'elle n'étoit pas meilleure, & qu'il ne pouvoit nous donner que des poulets de grain, en attendant qu'il y eût des perdreaux, & il nous rassura sur les frais, disant que le Roi les faisoit tous, & qu'il donnoit cent dix sous par jour pour chacun de nous; qu'ainsi nous n'avions qu'à demander tout ce dont nous aurions envie. Tous les matins on nous donnoit des fraises & des cerises à déjeûner & du rôti à dîner, & à souper le meilleur vin du monde & en abondance; mais on n'en dépensoit pas beaucoup, Madame Saporta & moi ne buvions que de l'eau. Nous avions des chambres très-propres & de bons lits; nous recevions tous les jours des visites de nos amis, & le soir nous allions prendre l'air dans un fort joli jardin qui étoit dans la maison. Ainsi on peut dire que s'il

étoit de belles priſons celle-là pouvoit paſſer pour telle : mais comme nous en craignions les ſuites, & que la captivité a toujours quelque choſe à quoi la nature répugne, nous faiſions du mauvais ſang là-dedans. Celles qui couroient le plus grand riſque, c'étoient Madame de Guirand & moi, parce que nous n'avions ſignée ni l'une ni l'autre, & qu'il étoit à craindre qu'on ne nous inquiétât là-deſſus. Dans cette penſée je roulai dans ma tête quelque moyen de pouvoir m'échapper, & je m'aviſai enfin que les fenêtres de notre chambre donnoient ſur la rue, qu'elles étoient aſſez baſſes, & qu'il y avoit un auvent qui pouvoit faciliter mon deſſein : Ainſi ſans en rien communiquer à perſonne, je me réſolus de l'exécuter la nuit ſuivante. Mais je fus bien ſurpriſe de voir venir, après que nous fûmes couchées, une ſervante qui ferma les fenêtres avec des cadenats ; & comme on n'avoit pas accoutumé de le faire, j'aurois cru être trahie ſi je m'en étois ouverte à quel-

qu'un, ou que l'Art magique s'en seroit mêlé si j'avois été aussi crédule que d'autres sur ces sortes de matieres: mais sans m'amuser à raisonner là-dessus, je pris le parti de souffrir ce que je ne pouvois pas empêcher, & d'attendre la fin de cette aventure. Je me repentois bien alors de n'être pas partie avec Madame de Conte, & je faisois de grandes résolutions de me servir utilement de ma liberté si je pouvois la ratraper. Comme bien des gens avoient cru que j'étois venue en France dans le dessein de changer, & que j'étois bien aise de détromper Madame de Guirand là-dessus, je lui fis voir les lettres de Madame Saporta & de mon oncle Cotton, que je portois sur moi, & Madame de Guirand convint, après les avoir examinés, que j'étois fort excusable, d'autant plus que ma conduite justifioit mes intentions; car cette Dame étoit témoin des assauts que je soutenois tous les jours, & que l'on n'épargnoit ni promesses, ni caresses pour me gagner.

Mr. l'évêque de Mirepoix étoit à Versailles le jour que je fus arrêtée : il m'écrivit pour m'en témoigner son chagrin, & il me marquoit que comme il étoit doux de souffrir pour la vérité, il étoit très-triste de souffrir pour l'erreur ; qu'ainsi je devois me servir de mes lumieres, qu'il viendroit incessamment achever de lever mes scrupules. Il vint en effet avec monsieur le Maréchal de Lorges, mais il ne me trouva pas aussi traitable qu'il l'avoit cru, & je lui dis avec beaucoup de fermeté, que comme l'esprit avoit beaucoup de liaison avec le corps, l'un ne pouvoit pas être libre tant que l'autre ne le seroit pas ; & qu'ainsi il ne falloit pas compter que j'écoutasse quoi que ce fût au monde, jusqu'à ce que l'on m'eût mise en liberté ; que je ne promettois rien ; que je ne savois pas ce que je ferois alors ; mais que je savois bien ce que je ne ferois point tant que l'on me tiendroit en prison ; que quand même on pourroit me persuader, je me défierois de

moi dans cette occasion, & que je croirois toujours que le desir de la liberté me feroit voir les choses autrement que je ne devrois les voir. Mr, de Mirepoix combattit quelque temps mes raisons; mais voyant qu'on n'en pouvoit pas tirer d'autres de moi, & ne voulant point me pousser à bout, ils me dirent tous deux qu'ils alloient travailler à ma liberté, & qu'ils espéroient que j'en ferois un bon usage. Je leur dis encore que je ne m'engageois à rien, & ils me quitterent pour aller trouver Mr. le Marquis de Segneley, & le prier de nous permettre de retourner dans notre maison, où monsieur l'Evêque de Mirepoix continueroit à m'instruire, & d'où il n'y avoit nulle apparence que je pusse m'échapper. M. de Segneley accorda cette petite grace à monsieur le Maréchal de Lorges, & mon oncle vint m'en donner la nouvelle, qui nous fut confirmée par Lausilion; si bien que nous recouvrâmes notre liberté dix jours après l'avoir perdue. Nos Compatrio-

tes travailloient de leur côté à la leur, & donnoient de bonnes raiſons pour prétexter le ſéjour qu'ils faiſoient à Paris. Monſieur Guirand qui étoit extrêmement ſourd, diſoit y être venu pour chercher des remedes à ſa ſurdité; monſieur de Reſtaurant pour des Procès, & monſieur & madame Martin y étoient établis depuis pluſieurs années; ainſi ils n'eurent pas de peine à ſe tirer d'affaire les uns & les autres, & ils ſortirent de chez Lauſilion peu de temps après nous. Pendant que nous y étions il ſe paſſa ſous les fenêtres de notre chambre un combat terrible, où Blancrocher & Daubri, les deux plus fameux Breteurs de Paris, furent tués après une vigoureuſe réſiſtance. C'étoit à quatre heures après-midi, & tout le monde les regardoit faire, ſans ſe mettre en état de les ſéparer, ce qui me ſurprenoit beaucoup; car dans notre Pays on eſt plus charitable que cela, & pour la moindre petite querelle on verroit tout un quartier en allarme: mais à Paris on

eſt plus tranquille, & on laiſſe les gens ſe tuer quand ils en ont envie. Il eſt vrai qu'on y a été quelquefois attrapé, & que des filoux faiſoient ſouvent ſemblant de ſe battre pour attirer ceux qu'ils avoient envie de voler ou d'inſulter; ainſi comme la Ville eſt grande, & qu'on ne connoît pas les gens, chacun ſe mêle de ſes affaires. Monſieur de Lubiere, d'Orange, monſieur de Roucoulle, & mon oncle Cotton, étoient à nos fenêtres lorſque cette ſcene ſe paſſoit, & ils admiroient la bravoure de l'un de ces deux Breteurs, qui ſe défendoit lui ſeul contre quatre de ſes ennemis, dont l'un lui porta enfin un coup par derriere qui le fit tomber à quatre pas de-là auprès du corps de ſon camarade. On les porta tous deux chez un Chirurgien, & alors tous ceux qui s'étoient tenus dans l'inaction pendant le combat, coururent pour les aller voir. Dès que nous fûmes hors de chez Lauſilion; & que je me vis avec Madame Saporta dans notre appartement, je lui dis qu'il ne

falloit pas s'endormir, & qu'il falloit promptement ſonger à ſortir du Royaume ; que je ne me ferois plus un ſcrupule de partir ſans déclarer mes ſentimens à mon oncle ; que ma détention me fourniront des excuſes légitimes là-deſſus, & que je ne devois pas naturellement riſquer d'être priſe une ſeconde fois. Enfin je la priai de prendre ſon parti, ou de me permettre de prendre le mien. Elle me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de ſortir, & qu'il ne s'agiſſoit que de trouver des moyens ſûrs pour cela ; ſi-bien que je me mis en devoir d'en chercher. J'avois toujours entretenu commerce avec monſieur & madame Skelton, & mon oncle ne pouvoit pas trouver mauvais que j'allaſſe les voir de temps en temps, après toutes les bonnes manieres qu'ils avoient pour moi. Ils me prioient même ſouvent à manger, & ſur ce prétexte j'y allois le Dimanche entendre le Prêche & les communes Prieres ; car j'étois regardée comme de la maiſon ; ainſi je communiquai

le dessein que j'avois de sortir au Ministre & au Gouverneur des Enfans, qui me donnerent des connoissances à Rouen : mais cela ne suffisoit pas. Je parlai aussi au Ministre de l'Ambassadeur de Hollande, qui n'osa pas se mêler de cette affaire. J'écrivis encore en Hollande à toutes les personnes que je croyois pouvoir m'aider; à Geneve à monsieur Mussard, pour sçavoir si on pourroit sortir plus aisément de ce côté-là; & j'écrivis aussi à Londres à un nommé monsieur Boyer que j'y avois connu, & qui a été ensuite Secrétaire du Duc de Schomberg & de Mylord Galloway. Ce monsieur Boyer fut le seul qui m'écrivit positivement là-dessus; tous les autres me faisoient la chose difficile; mais, pour lui, il me marquoit que je n'avois qu'à prendre le Coche de Poissi, & à Poissi des batelets, comme on les appelle, qui vont toute la nuit, & aller ainsi à Rouen, où il m'adressoit à des personnes de confiance. De Rouen il me disoit qu'il falloit aller à Dieppe par

le Carroſſe ordinaire, & à Dieppe voir Mademoiſelle Saporta, qui nous feroit trouver les moyens de nous embarquer pour Londres. Cette lettre nous fit grand plaiſir à Madame Saporta & à moi, & dès que nous l'eûmes reçue, nous ſongeâmes à trouſſer bagage. Mais comme il falloit prendre garde que notre Hôteſſe ne ſe doutât de quelque choſe, nous eûmes beſoin de mettre dans notre confidence quelqu'un qui pût nous aider. Nous choiſîmes pour cela monſieur de Roucoulle, qui étoit un Gentilhomme de mérite, très-bien fait & fort zélé pour la Religion; il étoit parent de Madame de Guirand, & nous l'avions connu en priſon, où il venoit la voir tous les jours. Dès que Madame Saporta lui eût déclaré notre deſſein, il lui fit une confidence réciproque du ſien, & lui dit qu'il nous ſuivroit de près; ce qu'il fit effectivement. Cependant pour exécuter le nôtre avec toutes les précautions néceſſaires, il ſe chargea de nous acheter une grande malle qu'il fit por-

ter chez lui, & tous les soirs il venoit sous nos fenêtres, d'où je lui jettois nos hardes piece à piece. Ils se donnoient dans le jour des rendez-vous avec Madame Saporta dans les Petits Peres, ou au jardin du Palais-Royal, pour prendre les mesures nécessaires; & quand la malle fut pleine monsieur de Roucoulle la mit au Messager de Dieppe, à l'adresse de madame Prévost, qui fut le premier nom qui lui vint en tête; car il ne jugeoit pas à propos de mettre le nôtre, & de nous faire connoître par-là.

Quand notre malle fut partie, nous choisîmes un Samedi pour le jour de notre départ, & Mr. de Roucoulle nous donna rendez-vous à deux heures après midi au Jardin du Palais-Royal. Avant de sortir du logis j'eus la précaution de remplir de pierres le coffre que j'avois vuidé, & de laisser de l'argent à notre Hôtesse pour acheter des provisions, afin qu'elle ne se défiât de rien: après cela nous lui dîmes que nous allions voir une de nos amies dans

dans un quartier de Ville assez éloigné ; que l'on nous y retiendroit peut-être à souper, & qu'en ce cas nous la prions de nous attendre jusqu'à minuit. Elle nous promit tout, & l'argent que nous lui laissions ne lui permettoit pas d'avoir la moindre défiance. Dès que nous fûmes sorties, nous gagnâmes le Palais-Royal, où Mr. de Roucoulle nous attendoit. Comme il étoit fort connu à Paris, il ne jugea pas à propos de nous accompagner lui-même au Coche ; mais il nous donna un de ses amis qu'il avoit pris avec lui pour cela. Cet ami nous mena auprès du Louvre, où l'on prenoit le Coche de Poissi ; & après nous avoir fait donner les Places que Mr. de Roucoulle avoit arrêtées, il nous quitta en nous criant de revenir bientôt après la Foire d'une Ville qu'il nous nomma, & de lui apporter certaines choses. Il disoit tout cela pour qu'on ne nous soupçonnât pas ; d'ailleurs on ne pouvoit pas nous connoître, parce que nous avions pris des

masques qui nous couvroient tout le visage. Ce Monsieur nous dit confidemment, qu'il y avoit dans le même Coche cinq femmes & un petit enfant qui prenoient le même chemin que nous, & que nous pouvions leur parler à cœur ouvert. Cela réjouit Madame Saporta ; & après nous être recommandées à Dieu, nous sortîmes sans regret de la belle ville de Paris. Nous passâmes par Nanterre, pays de la fameuse Ste. Genevieve, Patrone de Paris; de Nanterre nous fûmes à Saint-Germain en Laye, qui est une Maison Royale, où la Cour étoit autrefois très-souvent, & où celle d'Angleterre s'est refugiée depuis : Enfin nous arrivâmes à Poissi, où chacun tira de son côté. Les femmes qu'on nous avoit fait remarquer vinrent avec nous dans un Cabaret ; & après avoir soupé, & nous être fait une confidence mutuelle, nous nous embarquâmes ensemble sur la Seine où nous fûmes toute la nuit. A l'aube du jour on nous fit faire un peu de chemin par terre, & en-

ſuite nous nous rembarquâmes. Comme c'étoit le Dimanche, on nous mena dîner dans un Village, où l'on devoit entendre la Meſſe. Il y avoit même dans le bateau un Prêtre qui ſe diſpoſoit à la dire, & nous ne ſavions comment nous diſpenſer de l'entendre ſans nous faire connoître pour ce que nous étions: Mais heureuſement il ne ſe trouva point d'Ornemens dans ce lieu-là, le Prêtre les avoit enfermés, & étoit parti dès le matin, après avoir dit la Meſſe de Paroiſſe; ainſi ceux qui étoient avec nous furent obligés de s'en paſſer pour le coup, & nous fûmes fort aiſes d'avoir échappé ce danger. Après dîner nous nous remîmes ſur l'eau. Le temps étoit le plus beau du monde, & les bords de la Seine ſont fort agréables dans cet endroit-là; il y a de jolies maiſons de campagne, des Couvens; entr'autres choſes on nous montra, ſur une petite montagne, le Tombeau de deux Amans. On dit qu'un jeune homme de ce Pays-là étant amoureux d'une très-aimable

fille, & ſur de ſon cœur, la demanda en mariage à ſon pere, & que ſon pere qui eſpéroit de la marier plus avantageuſement ailleurs, ne voulant pas le refuſer ouvertement, lui dit qu'il conſentoit de lui donner ſa fille, pourvu qu'il la portât ſur ſes épaules au haut de la montagne ſans s'arrêter ni ſe repoſer nulle part. Le Galant accepta le parti, comptant que l'amour lui donneroit des forces. Il en eut en effet aſſez pour grimper ſur le haut de la montagne, chargé de ſon aimable fardeau : mais dès qu'il y fut arrivé, il expira par le grand effort qu'il avoit fait, & la Belle expira auſſi dans le même moment, de douleur d'avoir été la cauſe innocente de la mort de ſon Amant. Le pere fut alors bien fâché de n'avoir pas couronné de ſi tendres amours, & pour appaiſer en quelque maniere les Mânes de ces Amans, on mit leurs corps dans un même tombeau, qui donne le nom à cette Côte, où l'on a bâti une Egliſe & un Couvent pour conſerver à jamais la mémoire

d'une paſſion auſſi belle que rare. Voilà comme l'on me conta le fait que je donne tel qu'on me l'a donné. Le ſoir nous fûmes coucher à la Maiſon-Rouge, & le Lundi au matin nous entrâmes dans un grand bateau qui alloit de-là à Rouen.* Comme nous craignions qu'on ne courût après nous, nous deſcendîmes avant d'être à la Ville, après avoir ſu de ces femmes l'endroit où elles devoient loger; & nous gagnâmes à pied le Fauxbourg qu'on appelle de Martinville, où nous fûmes paſſer la journée dans une méchante maiſon de Payſan, ſous prétexte de manger de la crême qui eſt fort bonne dans ce Pays-là. Le ſoir dès qu'il commença à faire un peu obſcur, nous entrâmes dans la Ville, & nous fûmes au Cadran-de-mer, où j'avois logé avec Monſieur Skelton en venant d'Angleterre, & où je ſavois que les gens étoient de la Religion. L'Hôteſſe qui me connoiſſoit nous reçut avec plaiſir, & nous dit que nous étions en toute ſûreté chez elle: Elle nous fit

voir les gens à qui nous étions recommandées par le Gouverneur des enfans de monsieur Skelton, & ceux auxquels nous étions adressées par monsieur Boyer. J'aurois bien voulu qu'on nous eût fait embarquer-là ; mais comme nous n'y trouvâmes pas notre malle, qu'on avoit envoyée à Dieppe, & que le trajet de Dieppe à Londres étoit de beaucoup plus court que celui de Rouen en Hollande, madame Saporta, qui appréhendoit ce passage de la mer, se détermina à sortir par Dieppe, & envoya pour retenir des places au Carrosse ; mais elles étoient toutes prises ; si-bien que, pour ne pas perdre de temps, nous nous mîmes dans une maniere de fourgon, ou de Coche qui suivoit le Carrosse. Nous trouvâmes dans cette machine les femmes qui étoient venues de Paris avec nous, & des Marchands qui étoient apparemment les maris des unes, & les parens des autres, & qui les étoient venus joindre à Rouen. Nous arrivâmes le même jour à Dieppe ; & comme ce

Coche logeoit à la Crosse d'or, qui est un des meilleurs logis de la Ville, nous crûmes que nous devions y loger aussi, & que l'on nous soupçonneroit moins là que si nous allions dans quelque Gargotte. En effet, on ne nous demanda, ni qui nous étions, ni d'où nous venions, & l'on nous donna une chambre à un seul lit, comme nous le demandâmes. Nous nous couchâmes dès que nous eûmes soupé, & je m'endormis dès que je fus couchée; si bien que je ne m'apperçus point de tout ce qui se passa dans notre voisinage: mais Madame Saporta, qui ne dormoit pas si bien que moi, me dit le matin qu'elle avoit entendu sur les deux heures après minuit, un homme qui logeoit dans une chambre attenant à la nôtre; qu'il avoit causé long-temps avec ses valets, & qu'il falloit qu'il fût joueur ou amoureux. Je me levai, & je vis sous la tapisserie une porte de communication qui donnoit dans la chambre de ce Cavalier, où tout étoit encore tranquille. Un moment après j'entendis une

voix que je crus connoître, qui appelloit Dragon. Je dis à madame Saporta : Si je ne ſavois pas que monſieur du Queſne eſt au Havre-de-Grace, je dirois que c'eſt-là lui. Madame Saporta me relança, & me dit que j'avois Mr. du Queſne bien dans la tête ; qu'il étoit bien loin de-là, & que peut-être ne penſoit-il point à nous. Je ne répondis rien, & je me mis en état d'aller trouver les perſonnes que monſieur Boyer nous avoit indiquées ; mais après y avoir mieux penſé, je me ſouvins que j'avois mangé à Paris avec madame Ducaſſe, & un de ſes amis nommé Saquet qui étoit Juge de l'Amirauté à Dieppe, & je craignis avec raiſon que cet homme ne me reconnût s'il me rencontroit dans la rue ; ainſi je priai madame Saporta de vouloir bien ſortir ſeule, & me laiſſer dans la chambre. Elle le fit, & pendant qu'elle alloit travailler aux moyens de notre embarquement, j'achevai de m'habiller ; & comme j'ouvris une fenêtre qui donnoit ſur la cour, & que je m'y

appuyai pour rincer ma bouche, le premier aspect qui frappa ma vue fut monsieur du Quesne qui étoit à une fenêtre joignante. J'avoue que j'eus un rude combat à soutenir, mon premier mouvement étoit de lui parler; mais la réflexion ne me permit pas de le suivre, & le devoir & la piété l'emporterent sur l'inclination. Je fermai au plus vîte ma fenêtre avant que Mr. du Quesne eût le temps de m'examiner. Il ne me reconnut point ne m'ayant vue qu'un instant par le côté: mais je ne sai par quel caprice il me trouva à sa fantaisie, & il souhaita de faire connoissance avec moi. Il courut demander à l'Hôtesse, qui étoit la petite brune qui logeoit auprès de sa chambre, & la pria de me parler de sa part, & de m'engager de le voir. L'Hôtesse s'acquitta de sa commission, & m'exagera le mérite & le rang de monsieur du Quesne. J'en savois autant qu'elle là-dessus; mais je jugeai à propos de répondre en Agnès, & de dire que ma mere ne vouloit pas que je

viſſe des meſſieurs. Cette réponſe ne rebuta pas monſieur du Queſne, & lorſqu'il vit le Chevalier Buquet ſon bon ami, il lui conta la trouvaille qu'il venoit de faire. Le Chevalier le pria de lui en faire part, & ils réſolurent tous deux de ne rien négliger pour déterrer qui j'étois. Cependant madame Saperta vint fort contente des perſonnes auxquelles nous étions recommandées; mais fort mécontente de ce que le vent étoit contraire, & qu'il n'y avoit pas moyen de s'embarquer de quelques jours, pendant leſquels nous réſolûmes de nous tenir cloſes & cachées, ſur-tout moi, qui m'appercevois bien qu'on m'obſervoit; ainſi je ne ſortois de la chambre que pour les néceſſités les plus preſſantes: mais malgré toutes mes précautions, je ne pus pas éviter d'être enfin reconnue le troiſième jour par un petit laquais de monſieur du Queſne, appellé Dragon, qui m'avoit bien des fois donné à boire chez madame Moſnier à Paris lorſque j'y avois mangé

avec ſon Maître. Ce petit garçon étoit un laquais favori, & par conſéquent un peu familier; ainſi dès qu'il me vit ſortir de la chambre il quitta le poſte, où il étoit en ſentinelle depuis quelques heures, & vint m'aborder d'un air de connoiſſance, me nommant par mon nom; après quoi il courut dire à ſon Maître la découverte qu'il venoit de faire. Monſieur du Queſne fut fort ſurpris d'apprendre que j'étois à Dieppe; & voyant bien qu'il falloit qu'il y eût du myſtère là-dedans, il défendit à ſes gens de dire qu'il me connût, ni de parler de moi à qui que ce fût au monde. Après cela il envoya demander à madame Saporta la permiſſion de lui rendre viſite; & dès qu'il l'eut obtenue, il ouvrit la porte de communication qui donnoit de ſa chambre dans la nôtre, nous ôtames de notre côté le verrouil, & il entra par-là afin que dans l'Auberge on ne s'apperçût pas de notre commerce.

Dès qu'il fut dans la chambre, il fit de grandes civilités à madame Saporta,

lui offrit ses services, dans ce Pays-là, & lui demanda le sujet de son voyage, que madame Saporta prétexta de quelques raisons qui faisoient voir qu'elle ne disoit pas la véritable. Je lui demandai à mon tour pourquoi il n'étoit pas dans son Département, & par quelle aventure on le trouvoit à Dieppe ? Il me répondit que Mr. de Monfort, Intendant de Marine, l'avoit engagé dans une partie de plaisir, & qu'il avoit été obligé de le suivre à Dieppe ; & lorsqu'il put me parler sans être entendu, il ajouta que la Providence l'avoit conduit dans ce lieu pour empêcher la folie que je voulois faire ; qu'il voyoit bien que madame Saporta me faisoit la victime de son entêtement ; qu'il se feroit un cas de conscience de le souffrir ; qu'il étoit résolu de nous aller dénoncer à M. de Tierceville, Lieutenant de Dieppe ; & profitant d'un moment que madame Saporta fut hors de la chambre, il me dit les choses du monde les plus touchantes pour m'empêcher de la suivre : mais

mais à tout cela je répondis que mon parti étoit pris ; que madame Saporta ne m'y avoit pas forcée ; que je n'avois pas eu moins d'empressement qu'elle pour sortir du Royaume, & que j'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ni la trahir ; qu'ainsi je le priois de ne se point informer de nos desseins, & de n'en pas détourner l'exécution, puisque s'il étoit capable de nous dénoncer, (ce que je n'avois garde de croire, quoiqu'il m'en eût menacée) il auroit le chagrin de me voir souffrir tous les maux qu'il m'auroit attirés, qui, quelque grands qu'ils pussent être, ne me feroient jamais changer mes résolutions ; que je le priois de prendre là-dessus la sienne, & d'être persuadé que je porterois par-tout les sentimens d'estime & de considération que j'avois pour lui, & dont je serois toujours prête de lui donner des marques, tant que mon devoir & ma conscience ne s'y opposeroient pas. Madame Saporta rentra là-dessus, & me voyant les larmes aux yeux, elle

comprit que j'avois eu quelque explication avec monſieur du Queſne. Dès qu'il fut ſorti, elle me demanda ſur quoi avoit roulé notre converſation? Je le lui dis, & elle fut fort contente de la maniere dont j'avois conclu, & réſolut de preſſer plus que jamais notre embarquement. Elle fut ſolliciter les gens qui ſe mêloient de cette affaire, & on lui fit eſpérer de finir le lendemain au ſoir. Ce qui m'embarraſſoit, c'eſt que le lendemain étoit Dimanche, & que je craignois ſi je ne ſortois pas, qu'on ne me crût Proteſtante; & ſi je ſortois, je craignois de rencontrer ce monſieur Saquet que j'avois vu à Paris, ainſi, je ne ſavois que faire; mais après y avoir bien rêvé, je m'imaginai qu'il n'y avoit qu'à ſortir de bon matin, que je ne trouverois perſonne à ces heures-là, & que l'Hôteſſe pourroit croire que j'aurois été à la Meſſe. Pour la mieux faire donner dans le panneau, je lui demandai le ſoir ſi on diſoit des Meſſes de bon matin dans ce Pays-là? Oui, dit-elle, vous en trouverez dès

les cinq heures : c'eſt aſſez, dis-je ; je m'allai coucher après cela, & dès qu'il fut jour, je me levai ; & après m'être promptement habillée, je ſortis de la chambre dans le deſſein d'aller faire un petit tour dans les rues de Dieppe, afin de perſuader aux gens du Logis que j'avois été à la Meſſe ; & pour les mieux tromper, je pris un Livre que je trouvai ſous ma main, qui n'étoit pas plus grand que des heures, & je me mis en état de ſortir ; mais je n'allai pas bien loin ; car je trouvai dans l'anti-chambre deux hommes à bandouliere, dont l'un qui paroiſſoit le maître me dit : Où allez-vous ſi matin, Mademoiſelle ? Que vous importe, lui dis-je ? Il m'importe plus que vous ne penſez, dit-il, & je vous arrête de la part du Roi. En vertu de quoi, lui répondis-je ? Vous le ſaurez, dit-il, en temps & lieu. En diſant cela, il s'approcha du lit de madame Saporta, & lui fit le même compliment. Elle éclata d'abord en injures contre monſieur du Queſne, & lui donna les

noms du monde les plus odieux, croyant comme il y avoit apparence, que c'étoit lui qui nous avoit joué le tour. Pendant qu'elle se chamailloit avec ces hommes je passai dans la ruelle, & sans qu'ils s'en apperçussent, j'entrai dans la chambre de Mr. du Quesne qui s'étoit réveillé au bruit. Il me jura qu'il n'avoit nulle part dans cette aventure, de laquelle il me dit qu'il étoit pourtant fort aise. Il ne voulut pas s'exposer au ressentiment de madame Saporta; mais il me dit de demander qu'on nous menât au Château pour parler à Mr. de Tierceville; qu'il s'y trouveroit pour tâcher de prendre des mesures pour adoucir notre captivité, & que nous verrions-là que nous l'avions soupçonné à tort. Je lui donnai à garder le peu que nous portions avec nous, & je rentrai dans notre chambre où je trouvai madame Saporta qui s'habilloit. Je lui inspirois de demander à aller au Château: Je lui dis qu'elle faisoit injustice à monsieur du Quesne; qu'il n'avoit pas parlé de nous, & qu'on ne

nous arrêtoit ſans doute que ſur des conjectures; qu'il falloit répondre avec fermeté, ne dire jamais nos véritables noms, & que pourvu qu'elle me laiſſât faire, tout iroit bien; qu'elle n'avoit qu'à bien faire la malade pour ſe diſpenſer de parler. Je lui donnois tous ces avis en Gaſcon, * & d'une maniere que ces Normands n'y comprenoient rien. Ils nous menerent au Château. Mr. de Tierceville, qui étoit averti de notre marche, vint nous recevoir dans la Place-d'armes. C'étoit un homme d'eſprit, mais d'une figure très-déſagréable; ſon viſage reſſembloit à une muraille, & ſon corps étoit tout éclopé. Il nous demanda d'un air gracieux pourquoi nous quittions le Royaume? Il ajouta que le Roi lui ſauroit très-mauvais gré de laiſſer paſſer des perſonnes de notre mérite, & que c'étoit pour lui faire ſa cour qu'il nous arrêtoit. Comme il y avoit à monter pour aller de la Ville au Château,

* *En Patois Gaſcon*

& que madame Saporta étoit asthmatique, elle parut si essoufflée, que cela la dispensa de parler, & ce fut moi qui répondit à toutes les questions de monsieur de Tiercevilie. Il me demanda d'abord si ce n'étoit pas-là madame Saporta, sœur de monsieur Cotton qui étoit à Paris, & si je n'étois pas mademoiselle Petit sa niéce ? Je répondis hardiment que non ; & je lui dis que la Dame qu'il voyoit là s'appelloit madame Saint-Etienne ; qu'elle étoit veuve d'un marchand de Marseille ; que j'étois sa fille, & que nous étions venues à Dieppe pour suivre un Banqueroutier qui nous emportoit beaucoup d'argent, & que l'on disoit qu'il devoit passer en Angleterre ; que c'étoit pour le mieux surprendre que nous étions restées *incognito* ; mais qu'il falloit qu'il eût connu notre marche, puisqu'il avoit changé la sienne ; que nous ne le voyions pas venir, & que notre détention lui faciliteroit les moyens de s'enfuir avec notre argent, ce qui nous feroit d'un fort grand pré-

judice ; qu'ainſi, je le priois de nous laiſſer la liberté de faire nos affaires, puiſqu'elles n'avoient rien de commun avec celles de l'Etat. Mr. de Tierceville, après m'avoir écoutée, me dit : Vous n'êtes donc pas la niéce de Mr. Cotton ? Non, lui dis-je, monſieur. Hé bien, me dit-il, je m'en vais vous confronter avec un homme qui eſt ici de ſa part. En même temps il donna ordre qu'on appellât Mr. du Queſne, & qu'on fît venir monſieur Saquet. M. du Queſne ne voulut point ſe préſenter ; mais monſieur Saquet arriva dans le moment. Mr. de Tierceville lui demanda s'il me connoiſſoit. Oui, dit-il, c'eſt mademoiſelle Petit, & d'abord il vint, d'un air de connoiſſance, me ſaluer. Je lui dis, que je ne croyois pas avoir l'honneur d'être connue de lui, & que je ne me ſouvenois pas de l'avoir jamais vu. Quoi ! dit-il, mademoiſelle, nous n'avons pas mangé enſemble, avec madame Ducaſſe & monſieur du Queſne, chez madame le Moſnier à Paris ? Non, lui dis-je, je

ne connois ni madame Ducasse, ni madame le Mosnier, & je ne sais pas non-plus, qui est monsieur du Quesne. M. de Tierceville se tuoit de dire qu'on appellât monsieur du Quesne; mais il étoit disparu, ne voulant pas être mêlé là-dedans. Monsieur Saquet me soutenoit que j'étois mademoiselle Petit, & je lui soutenois que non; si-bien que monsieur de Tierceville ne savoit plus qu'en penser. Tous les Officiers de la Garnison, monsieur de Paris, Commissaire des Guerres, & bien d'autres personnes s'étoient assemblées autour de nous pour être témoins de notre scéne, & la fermeté avec laquelle je soutenois mon dire, faisoit que l'on y ajoutoit foi. On opinoit déja à nous relâcher, & monsieur Saquet lui-même commençoit à croire qu'il s'étoit mépris, lorsqu'il s'avisa de prendre madame Saporta en particulier, & de lui dire que je faisois fort mal de déguiser les choses; qu'on ne nous avoit pas prises sur le bord de la mer; que nous avions été arrêtées dans notre cham-

bre, & qu'ainsi on ne nous pouvoit rien faire; que le pis qui nous pouvoit arriver étoit d'être renvoyées à Paris, & que monsieur Cotton nous étoit trop proche pour vouloir nous faire du chagrin; que comme il étoit fort son serviteur, il se croyoit obligé de lui conseiller de ne pousser pas plus loin une feinte qui pouvoit nous faire du tort. Madame Saporta, qui se faisoit un scrupule de mentir, & qui s'étoit laissée surprendre à cet air de bonne-foi que monsieur Saquet affectoit, lui avoua ingénument toutes choses, & lui demanda ses avis pour sortir de ce pas-là. Mr. Saquet lui promit merveilles, & vint faire son rapport à monsieur de Tierceville, qu'il trouva causant avec moi des mœurs & coutumes de Marseille, où je n'ai jamais été, & dont il trouvoit pourtant que je lui parlois savamment; ce qui lui faisoit croire que j'en étois, comme je l'avois dit. La maniere dont je prononçois certains mots, & la couleur de mon teint aidoit encore à le per-

ſuader, & l'on n'a jamais été plus ſurpris qu'il le fut, lorſque monſieur Saquet lui apprit la confidence que madame Saporta venoit de lui faire. Comme il avoit un tour d'eſprit fort joli, il tourna tout en plaiſanterie, me dit mille choſes obligeantes ſur la facilité que j'avois eue à le perſuader: après cela, il pria madame Saporta de prendre un appartement dans le Château, & d'y reſter juſqu'à ce qu'il eût réponſe de Paris, & lui promit d'écrire d'une maniere à lui faire obtenir ſa liberté. Il lui témoigna qu'il auroit ſouhaité de pouvoir la lui rendre dans le moment; mais que cette ſcene ayant été publique, il ne le pouvoit ſans riſque de ſe faire des affaires. Madame Saporta le remercia de toutes ſes bonnes manieres, & ne voulant pas accepter l'offre qu'il lui faiſoit, de reſter chez lui, elle demanda d'être ramenée à notre Auberge, & d'y être gardée comme il jugeroit à propos. Mr. de Tierceville ſe retrancha alors à demander que je reſtaſſe au Châ-

teau, où il me promettoit de me faire manger de bons perdreaux, & de me procurer beaucoup de plaisir. Il avoit avec lui madame sa femme & deux filles, dont l'aînée étoit mariée à Mr. Descombe, Ingénieur. La cadette, qui ne l'étoit pas encore, avoit tout l'esprit du monde, & le fils n'en manquoit pas, quoiqu'il eût l'air un peu plus épais. Il me souvient, à propos de cela, d'une réponse qu'il fit, qui fut trouvée très-jolie. Un de ces agréables, qui prétendent par des manieres libres & beaucoup de babil, usurper une réputation d'esprit dans le monde, le mena un jour chez une Dame de considération dont il étoit connu, & lui dit en entrant: Madame, je vous présente monsieur le Marquis de Tierceville, qui n'est pas aussi sot qu'il en a la mine. Le Marquis, sans se déferrer, répondit d'abord: Madame, c'est la différence qu'il y a de monsieur à moi. Une réponse aussi vive & aussi juste doit faire juger que tout l'esprit de monsieur de Tierceville le

pere n'étoit pas tombé en quenouille, & que cette famille étoit fort agréable. Madame Saporta ne jugea pourtant pas à propos de me laisser chez eux, & je fus ramenée avec elle à l'Auberge par monsieur Saquet, qui nous y laissa sous la conduite d'un Garde qui ne bougeoit de notre antichambre, & qui nous suivoit jusqu'aux lieux où les nécessités naturelles nous obligeoient d'aller. Comme j'étois dans ce temps-là fort espiégle, je lui donnois bien de l'exercice, & sous prétexte de certaines indispositions que je n'avois pourtant pas, je le faisois monter & descendre à tous momens.

Cependant madame Saporta qui soupçonnoit toujours monsieur du Quesne de nous avoir fait arrêter, voulut s'en éclaircir, & pria monsieur Saquet de lui dire qui c'étoit qui nous avoit dénoncées. Mr. Saquet lui conta alors ce qui s'étoit passé depuis notre départ de Paris. Notre Hôtesse nous avoit attendues le premier jour jusqu'après minuit, & ne nous ayant pas vu reve-

nir,

nir, elle fut en avertir le lendemain mon oncle Cotton. Il ne se levoit qu'à onze heures, ainsi elle ne put pas lui parler plutôt, & cela nous donnoit le temps de nous dépayser. Mon oncle fut à midi dans notre chambre, & n'y trouvant rien de dérangé, il souleva mon coffre qu'il trouva pesant, ce qui lui fit croire que nous étions allées voir madame Mosnier à sa maison de campagne : ainsi ne voulant pas faire de bruit de peur de nous causer encore des affaires, il dit à l'Hôtesse qu'il falloit attendre tout le jour, & que nous viendrions apparemment le soir. Il envoya cependant à Fontenai pour savoir si nous étions chez madame Mosnier : mais apprenant que non, & ne nous voyant pas revenir, il commença à se douter de la vérité ; & pour en être mieux éclairci, il fit ouvrir mon coffre qu'il trouva plein de pierres, ce qui ne lui laissa plus aucun doute. Il éclata alors en plaintes & en menaces ; il fut trouver monsieur le Maréchal de Lorges, & incertain de la

tenoient fort renfermées. Il ſut cela le Samedi, & dès le ſoir il fit coucher dans notre antichambre les deux Gardes qui m'arrêterent le Dimanche au matin. Après nous avoir conté toute cette hiſtoire, il nous dit naturellement qu'il ne ſavoit plus où il en étoit lorſqu'il eut recours à madame Saporta pour ſavoir d'elle la vérité que je ne voulois pas avouer, & que la maniere avec laquelle je lui ſoutenois que je ne le connoiſſois pas, l'avoit quaſi perſuadé qu'il ſe trompoit, quoiqu'il eût bu & mangé avec moi à Paris. Ainſi, ſi madame Saporta avoit tenu bon comme moi, nous aurions été relâchées ſur le champ. Le récit de Mr. Saquet ayant pleinement juſtifié Mr. du Queſne, madame Saporta ne fit pas de difficulté de recevoir ſes viſites; & comme nous étions alors connues, nous en eûmes de quantité de perſonnes de la Ville. Mr. du Queſne ſe réjouiſſoit de ce que les meſures que nous avions priſes pour ſortir du Royaume étoient rompues, & madame Sa-

porta s'en affligeoit extrêmement. Trois jours se passerent de cette maniere, pendant lesquels monsieur du Quesne nous tint fidéle compagnie, & au bout desquels monsieur Saquet vint nous montrer une autre lettre de madame Ducasse, d'un style différent de la premiere. Mon oncle Cotton prévoyant que l'on nous enfermeroit, & craignant notre persévérance, s'étoit repenti des ordres qu'il avoit donnés pour nous faire arrêter, & avoit prié madame Ducasse de faire en sorte qu'on nous relâchât. Comme monsieur Saquet ne pouvoit rien refuser à madame Ducasse, il fut trouver monsieur de Tierceville, dès qu'il eut reçu la lettre, & le pria de nous mettre en liberté. Mr. de Tierceville, qui avoit beaucoup d'égards pour monsieur Saquet, & qui n'étoit pas naturellement mal-faisant, consentit à tout, & nous nous vîmes libres lorsque nous nous y attendions le moins, & il nous ôta notre Garde. Lorsque nous fûmes au Château pour remercier monsieur de Tierceville, il

nous fit des excuses du chagrin qu'il nous avoit causé, & fit semblant de croire que nous retournions à Paris, Ce n'étoit pourtant pas notre intention, & nous avions dessein de faire un autre usage de notre liberté ; mais nous n'en jouîmes pas long-temps. Une autre réflexion de mon oncle Cotton fit que ne pouvant se résoudre à nous perdre pour toujours, il envoya à Dieppe le fils de Lausilion chez lequel nous avions été prisonnieres à Paris, & quelques Archers, avec ordre de nous y conduire ; & madame Ducasse écrivit encore à monsieur Saquet pour le prier de leur aider à faire leur capture. Mr. Saquet reçut sa lettre avant l'arrivée de Lausilion, & sous prétexte de civilité, il nous garda tout le jour à vue. Le soir Lausilion vint chez une nommée madame Larchevêque, qui nous avoit priées à souper, & nous signifia là l'ordre qu'il avoit de nous conduire à Paris. Il nous ramena dans notre Auberge, & coucha avec ses gens dans notre antichambre, si bien

qu'on ne pouvoit ni entrer, ni ſortir, ſans être vu ou entendu. Mr. du Queſne n'étoit pas encore retiré, & je ne ſavois quelles meſures prendre. Je ne me couchai point, & la déſolation de madame Saporta me touchoit extrêmement; ſi bien que je me mis en tête de la ſauver à quelque prix que ce fût. Pour cela j'attendis que nos gens fuſſent endormis, & lorſque je les entendis ronfler, je pris madame Saporta par la main, & marchant ſur la pointe des pieds, je la conduiſis ſur la montée, où un valet de monſieur du Queſne attendoit ſon maître. Je le priai de mener madame Saporta en lieu de ſûreté. Ce garçon n'oſa me refuſer; & comme la porte de l'Auberge étoit encore ouverte, & que tout le monde dormoit, ils ſortirent ſans difficulté. Je rentrai dans ma chambre, où je touſſai: je parlai même haut, comme ſi j'euſſe répondu à madame Saporta, afin de faire croire aux Gardes, au cas qu'ils fuſſent éveillés, que nous étions-là. Mr. du Queſne entra là-deſſus. Dès

que je l'entendis, je l'appellai pour lui conter ce qui se passoit : il en fut fort aise, & tâcha de me persuader que je devois aussi m'en réjouir, puisque c'étoit une conjoncture favorable, & que mon oncle Cotton consentiroit sans peine à notre mariage ; que la Cour y entreroit aussi si je voulois faire connoître les sentimens que j'avois pour lui, & que je devois croire que le Ciel les autorisoit par les obstacles qu'il avoit apportés à mon départ ; qu'il alloit s'en faire honneur auprès de Mr. de Seignelai, & tâcher de le mettre dans nos intérêts. Pendant que nous causions, le valet qui avoit conduit madame Saporta revint, & nous dit qu'il l'avoit laissée dans une maison, dont une servante, qui lavoit la vaisselle, lui avoit ouvert la porte, & que cette servante l'avoit cachée dans sa cuisine : il nous conta, qu'avant de trouver une maison où on leur voulût ouvrir, ils avoient rencontré des Matelots qui les avoient voulu battre, & qui avoient fait grande peur à la pau-

vre madame Saporta. Mr. du Quesne craignant que cette aventure n'eût des suites fâcheuses & pour elle & pour lui, à cause que son valet s'en étoit mêlé, ordonna à ce garçon de l'aller chercher, quoi que je pusse lui dire. Il la trouva où il l'avoit laissée, & la ramena, sans que nos Gardes s'apperçussent qu'elle fût sortie. Comme elle avoit eu beaucoup de regret de se séparer de moi, elle ne fut pas fâchée de me rejoindre & d'avoir une même destinée. La nuit se passa de cette maniere, & dès l'aube du jour nos Gardes se leverent & nous menerent au carrosse, où ils avoient arrhé des places pour Rouen. Il y en eut deux qui entrerent dans le carrosse avec nous, & Lausilion alloit à cheval à côté de la portiere. Monsieur du Quesne me dit, en me quittant, de ne me pas chagriner & de le laisser faire; & dès qu'il fut rentré chez lui, il écrivit à monsieur de Seignelai, que c'étoit lui qui nous avoit empêché de sortir du Royaume. Il lui parla des engagemens que

nous avions ensemble, & lui fit entendre que la conclusion de cette affaire pourroit peut-être m'engager à faire ce qu'on souhaitoit de moi. Cependant notre carrosse rouloit ; & comme j'avois passé une très-mauvaise nuit, je me trouvai extrêmement mal, & je priai Lausilion de changer de place avec moi, croyant que l'air me feroit du bien. Il n'osa me refuser ce plaisir ; je montai son cheval, & le fis tant galopper que j'arrivai à Rouen plus de trois heures avant le carrosse. Il n'auroit tenu qu'à moi de me sauver ; mais outre que je n'aurois pas voulu laisser la pauvre madame Saporta en peine, la bonne-foi dont je me suis toujours piquée, ne me permit pas d'en avoir la pensée. Je fus droit au Cadran de mer, où nous étions convenus que nous logerions ; & lorsque nos gens arriverent, on leur dit qu'il y avoit trois heures que j'étois couchée. On nous fit séjourner le lendemain à Rouen pour attendre le départ du carrosse. Nous y trouvâmes un parent de ma-

dame la Maréchale de Lorges, appellé Mr. du Roset, qui venoit d'épouser une fille de St. Cyr, & qui alloit à Paris pour chercher la commission d'un Emploi qu'on lui avoit donné en dot. Il y avoit aussi un Ecclésiastique de mérite, nommé l'Abbé de Marsolier. La conversation de ces deux messieurs charmoit un peu nos chagrins. Nos Gardes en usoient fort honnêtement, & il ne paroissoit quasi pas que nous fussions prisonnieres; mais nous en trouvâmes d'autres qui nous attendoient à Saint Denis, qui nous traiterent en criminelles d'Etat, & ne voulurent jamais nous permettre d'aller voir le Trésor, ni même de sortir de la chambre où l'on nous fit servir à dîner, & dont ces marauts avoient assiégé la porte. Ils ne voulurent pas nous laisser continuer notre voyage dans le carrosse de Rouen. Nous dîmes là adieu aux Messieurs qui étoient venus avec nous, & quelque temps après qu'ils furent partis, nous vîmes arriver le sieur Laussilion le pere dans un car-

roſſe coupé fort propre, dont il céda le fond à madame Saporta & à moi, & ſe mit ſur l'eſtrapontin. Il gronda ſes gens de ce qu'ils avoient tant fait les mauvais, & nous conduiſit à Paris, en faiſant mille plaiſanteries ſur la fureur que l'on avoit de vouloir ſortir du Royaume. Il nous dit que le bon Dieu étoit toujours pour les plus gros eſcadrons, que c'étoit le ſentiment de feu monſieur de Turenne; & cent choſes de cette nature. Nous lui demandions toujours où il nous menoit, & nous aurions fort ſouhaité que ç'eût été chez lui, où nous nous étions bien trouvées; mais il nous dit enfin, que c'étoit aux Nouvelles Catholiques. C'eſt une maniere de Couvent dans la rue Sainte Anne, derriere l'Hôtel de Louvois. La Supérieure n'y étoit pas lorſque nous arrivâmes, elle étoit à Charenton; car on a donné à ces Dames les débris du Temple & tout l'enclos, dont elles font leur maiſon de campagne; & comme nous étions alors dans le mois de Septembre, la Supérieure

y étoit allée prendre l'air, & ce fut la Mere de Crouy, maîtresse des Novices, qui vint nous recevoir à la porte. Elle se saisit d'abord de madame Saporta, & me mit entre les mains d'une petite None fort jolie, qu'on appelloit la Sœur des Fontaines, qui me mena dans une chambre au troisieme étage, où je trouvai un petit lit, une chaise, une table & quelques planches dans la muraille. La Sœur des Fontaines me demanda si je voulois manger. Elle me fit voir une cruche pleine d'eau dans un coin, au cas que je voulusse boire, & me montra une sonnette qui tenoit à ma fenêtre, avec laquelle elle me dit, que je pouvois appeller si j'avois besoin de quelque chose; après cela elle me pria de l'excuser si elle ne me tenoit pas plus long-temps compagnie, & me quitta. Je la suivis pour l'accompagner; mais elle tira la porte après elle. Je croyois que c'étoit pour s'opposer à ma civilité, & je me tuois de lui crier, je ferai ce qu'il vous plaira, lorsque j'entendis qu'elle fer-
moit

moit à double tour, & qu'elle mettoit encore un cadenat à une seconde porte qui étoit au bout de l'allée qui conduisoit à ma chambre. Cette clôture ne m'accommodoit pas beaucoup. Je ne savois où l'on avoit mis madame Saporta; & comme elle avoit eu quelque attaque de son asthme, je craignois qu'elle ne mourût, & je passai le reste du jour dans de grandes inquiétudes. La fenêtre de ma chambre donnoit sur la cour, & l'on pouvoit, comme elle étoit plus élevée que le mur de devant, voir ce qui se passoit dans la rue. J'y regardois à tous momens, & j'appellois de tous côtés madame Saporta, sans que personne me répondît. Je m'imaginai qu'elle pourroit bien être dans la chambre qui étoit sous la mienne, & je défis quelques carreaux, & grattai la terre qui étoit dessous; mais il se trouva que cela donnoit dans le Noviciat. Enfin à sept heures & demie j'entendis ouvrir mes deux portes, & je vis entrer une Sœur avec de la lumiere & mon souper. Elle

posa tout sur la table, & sortit sans avoir autre conversation avec moi. J'eus beau lui demander où étoit madame Saporta, je n'en fus pas plus instruite, & j'entendis refermer mes deux portes.

Dès que la Sœur fut partie, j'allai voir ce qu'elle m'avoit apporté, & je mangeai tout de chagrin, après quoi je me couchai, & laissai la chandelle allumée toute la nuit. Le lendemain on me pria d'être plus économe, & l'on me dit qu'une chandelle devoit durer tout au moins trois jours. On m'apporta à dîner à onze heures & demie, & je dois dire à la louange de ces Dames, que l'on est très-bien nourri chez elles : tout y est bon, & l'on en donne suffisamment : on observe même ce qui fait plaisir, & l'on vous en sert ordinairement ; ainsi l'on ne sauroit se plaindre de l'ordinaire. Cependant cette vie contemplative m'ennuyoit beaucoup. Je fus trois jours de cette maniere sans entendre parler de mon oncle, ni de personne. Je son-

nois à tous momens ma ſonnette pour faire monter ces pauvres Filles ; mais enfin elles s'apperçurent que c'étoit pour des riens, & que je ne voulois que les fatiguer. Je me laſſai auſſi moi-même de tout ce manége, & je m'abandonnai ſi fort à la mélancolie, que je ne bougeai plus de deſſus mon lit. J'étois dans cet accablement, lorſqu'on me vint prendre pour me mener au parloir, où mon oncle m'attendoit. Je ne ſavois comment ſoutenir ſa vue & ſes reproches, & le cœur me battoit terriblement. Je trouvai avec lui ma chere madame Saporta pâle & défigurée ; nous nous embraſſâmes tendrement, & mon oncle pria la Sœur Ecoute de ſe retirer. Dès que nous fûmes ſeuls, mon oncle me repréſenta tout ce qu'il avoit fait & ce qu'il avoit eu envie de faire pour moi, & me reprocha, ſans aigreur, mon ingratitude à ſon égard ; après cela il me dit qu'il étoit dégagé de la parole qu'il m'avoit donnée de ne me pas faire de violence ; que je n'avois qu'à m'en

prendre à moi-même de tous les chagrins que je recevois ; qu'il tâcheroit de les adoucir autant qu'il le pourroit ; mais que j'étois dans le cas général, & qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de me tirer d'affaires ; que je n'avois qu'à faire mes réflexions là-dessus ; qu'on m'en avoit assez dit, & qu'ainsi il me laissoit à moi-même ; que j'avois joué un petit jeu à le perdre ; mais qu'heureusement la Cour lui avoit rendu justice, & ne l'avoit pas soupçonné d'avoir su notre dessein. Après cela il voulut savoir qui étoient ceux qui nous avoient aidé à l'exécuter. Il en accusoit madame Bigot & Mr. de Monrogue, parce qu'il les avoit souvent vus chez nous ; il fut même après notre départ leur en faire des reproches d'une maniere un peu vive ; mais dès qu'il m'en parla, je le désabusai entiérement, & je lui jurai, comme c'étoit la vérité, que cette famille n'y avoit aucune part. Je le priai après de me dispenser de lui nommer ceux qui pouvoient en avoir eu con-

noiſſance, & cette converſation que j'avois tant appréhendée, finit de la maniere du monde la plus tendre : mon oncle m'avoua qu'il avoit été touché d'une Lettre que je lui avois écrite de Dieppe, & de la maniere dont je m'excuſois à lui. Il me dit que c'étoit là-deſſus qu'il avoit prié madame Ducaſſe d'agir pour notre liberté ; mais qu'après il n'avoit pu ſe réſoudre à nous perdre pour toujours, & à me voir perdre ma fortune par un entêtement dont il eſpéroit que je reviendrois avec le temps. Il nous conta enſuite tout ce que Mr. Saquet nous en avoit dit à Dieppe : & après nous avoir demandé ſi nous ne manquions de rien, & nous avoir bien recommandées à la Supérieure, il ſe retira, & nous promit de nous venir voir tous les jours. J'aurois fort ſouhaité qu'on m'eût miſe dans une même chambre avec madame Saporta ; mais on ne le jugea pas à propos, & j'appris qu'elle étoit dans un corps de logis ſéparé, & enfermée comme moi à double cadenat. On la

ramena dans sa prison, & moi dans la mienne, où j'allai faire des réflexions sur tout ce que mon oncle m'avoit dit. Je m'attendois à le voir le lendemain, mais je n'entendis pas parler de lui. Mr. Desmahis me vint voir sur le soir, & me dit que mon oncle étoit à Versailles; après cela il me dit que je n'avois qu'à user mes genoux à remercier Dieu qui avoit soin de moi, malgré moi-même, & me conta que l'on étoit venu dès le matin, de la part de Mr. de Seignelai dire à mon oncle de l'aller trouver à Versailles; que cet ordre avoit fait peur à mon oncle; qu'il s'étoit examiné pour voir si on pouvoit lui imputer quelques crimes, & qu'enfin ne se reprochant rien & ne pouvant pas éviter d'obéir, il s'y étoit déterminé & avoit suivi celui qui l'étoit venu chercher; que Mr. de Seignelai l'avoit fait entrer dans son cabinet, & lui avoit dit: Monsieur, le Roi m'a ordonné de vous mander pour vous dire, qu'il souhaite que la Niéce que vous avez fait venir de Hollande

ſoit bonne Catholique, & que ſachant qu'on pourroit l'engager à cela en la mariant avec Mr. du Queſne, pour lequel elle a beaucoup d'eſtime, Sa Majeſté m'a témoigné que cette affaire lui fera plaiſir, & que vous lui en feriez ſi vous y apportiez les facilités néceſſaires. Je crois, ajouta-t-il, que vous ſerez bien-aiſe de ſuivre en cela les intentions du Roi, d'autant mieux que le ſujet eſt très-digne. Monſieur du Queſne eſt un fort honnête homme, Capitaine de Vaiſſeau, très-brave; c'eſt de quoi je puis répondre, l'ayant vu moi-même dans l'occaſion à Gênes, & je vous aſſure que ſa fortune n'en demeurera pas où elle en eſt. Mon oncle Cotton répondit à monſieur de Seignelai, que quand on auroit conſulté ſon inclination, on n'auroit pas pu faire un choix qui lui fût plus agréable, & qu'il étoit charmé de voir que Sa Majeſté lui faiſoit l'honneur d'entrer dans les intérêts de ſa famille; que l'on n'avoit qu'à faire venir Mr. du Queſne, & qu'il ne tiendroit pas à lui

que l'affaire ne fût bien-tôt conclue. Monſieur de Seignelai lui dit, qu'il rendroit compte au Roi du deſir qu'il témoignoit avoir de lui plaire, & le renvoya fort content. Comme il étoit tard, & que mon oncle étoit un peu fatigué de ſon voyage, il avoit prié monſieur Deſmahis de m'en venir rendre compte, & monſieur Deſmahis, qui avoit l'eſprit inſinuant, ne manqua pas de me faire voir que c'étoit-là une eſpèce de miracle, & que ce ſeroit regimber contre l'éguillon que de refuſer toutes les graces que le bon Dieu vouloit me faire. Pour moi je comprenois fort bien, que ce qu'il appelloit miracle étoit l'effet de la Lettre que Mr. du Queſne m'avoit dit qu'il vouloit écrire à Mr. de Seignelai, & que c'étoit-là ce qui cauſoit les mouvemens de la Cour. Cependant tout ce que j'avois fait pour ſortir, les obſtacles que j'y avois trouvés, & la vivacité avec laquelle la Cour entroit dans cette affaire, me faiſoit croire que la Providence vouloit m'arrêter; & j'avoue

que mon cœur étoit de ce parti-là. Je demandai à Mr. Desmahis si mon oncle donnoit ce consentement à regret, & s'il n'étoit pas fâché contre moi : il m'assura que non, & me dit qu'il l'avoit laissé le plus content du monde. Le lendemain mon oncle vint lui-même au parloir me confirmer tout ce que Mr. Desmahis m'avoit dit la veille. Il se plaignit avec beaucoup de douceur de ce que je ne lui avois pas parlé moi-même des sentimens que j'avois pour monsieur du Quesne, & que j'avois mieux aimé prendre le Roi pour mon confident; qu'il avoit été très-surpris d'apprendre par lui les secrets de sa famille; que cela lui faisoit pourtant beaucoup d'honneur & de plaisir : qu'il avoit cru autrefois que ce mariage ne me convenoit pas; mais que puisque je le souhaitois, & que la Cour vouloit bien y entrer, il en étoit fort aise. Après il m'ordonna d'écrire à M. du Quesne pour lui apprendre ce qui se passoit, & à monsieur le Marquis de Seignelai, pour le remercier de l'in-

térêt qu'il vouloit bien prendre en ce qu'il me regardoit. Il écrivit aussi lui-même à monsieur du Quesne ; & après s'être chargé de mes Lettres il me quitta sans faire appeller madame Saporta & ma Géoliere, qui m'avoit enfermée dans le parloir, vint me reprendre & me ramena dans ma chambre où je fus remise sous la clef. Il y avoit ordre de la Cour de ne me laisser voir qu'à mon oncle, ou à ceux qui viendroient de sa part ; ainsi on renvoyoit toutes les personnes qui venoient d'ailleurs, & il fut impossible au Comte du Quesne, qui étoit germain de mon Amant, de pouvoir me parler, quelques instances qu'il pût faire pour cela, de même qu'à Mr. Paget & à quantité d'autres messieurs de ma connoissance. Ainsi je vivois dans une solitude fort ennuyeuse : ma plus grande peine étoit de ne pas voir madame Saporta ; mais il n'y avoit pas moyen de remédier à cela : je la rencontrois quelquefois au parloir, lorsque mon oncle Cotton nous faisoit ap-

peller toutes deux, sans qu'il me fût permis de lui parler en particulier ; & je ne savois comment faire pour lui apprendre la situation dans laquelle je me trouvois. Enfin, comme la nécessité est la mere des inventions, je m'avisai de piquer du papier avec une épingle, & je trouvai le secret de former de cette maniere des mots, & d'écrire de longues Lettres que je donnois à Madame Saporta au parloir, sous prétexte de plier dedans tantôt des cornettes, tantôt des gands. Comme ce papier étoit tout blanc on ne s'en doutoit pas, & madame Saporta, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui comprenoit que je ne le lui donnois pas sans mystere, le tournoit de tant de côtés, quand elle étoit dans sa chambre, qu'elle en tiroit aisément partie, & nous entretînmes long-temps cette espece de commerce. Enfin, on nous permit de nous voir ; mais en présence d'une Sœur Ecoute, qui me menoit dans la chambre de madame Saporta, y restoit avec moi, & me ren-

fermoit enſuite dans la mienne. Mais malgré ſa vigilance, nous ne laiſſions pas de dire bien des choſes qu'elle n'entendoit point, tantôt en Gaſcon, tantôt parlant par apologues. Madame Saporta m'exhortoit à la conſtance, & craignoit que la propoſition du mariage avec Mr. du Queſne ne fût un écueil pour moi : ainſi elle s'affligeoit de ce qui, dans un autre temps, lui eût donné beaucoup de joie. Elle me fit entendre qu'il y avoit, dans la chambre qui étoit au-deſſous de la ſienne, une Demoiſelle enfermée pour le même cas, qu'on nommoit Mademoiſelle de Villarnou. J'avois connu ſes freres à la Haye, & je fus fort aiſe d'apprendre que madame Saporta avoir la conſolation de s'entretenir avec elle à certaines heures par la fenêtre qui donnoit ſur les Jardins de l'Hôtel de Lyonne. Pendant ce temps-là, j'étois toujours captive, & cette captivité que je ne voyois pas finir, me devint ſi ennuyeuſe, qu'elle me jetta dans une mélancolie épouvantable. On m'avoit parlé

parlé du mariage avec M. du Quesne, comme d'une affaire où il ne manquoit que mon consentement ; cependant je ne voyois pas que ce projet pût avoir de suite, les Religieuses qui l'ignoroient me gardoient toujours avec la même sévérité. J'étois nuit & jour enfermée à doubles clefs, & Madame Saporta m'avoit fait si grande peur de l'Enfer, que je ne savois quel parti je devois prendre, ni ce que je devois souhaiter. Dans cet état, il me prit un dégoût pour toutes les choses de la vie, & j'aurois voulu que la mort eût fini toutes mes irrésolutions ; je crus même que je pouvois sans crime l'obliger à se hâter, & pour cela je me mis en tête de demeurer sans manger. Ce fut un mardi au matin que je formai ce beau dessein. Je restai dans mon lit, & lorsque la Sœur qui m'apportoit à manger fut sortie, je mis mon dîner sur une planche qui étoit dans ma cheminée ; je plaçai de même le souper, & je continuai ce train jusqu'au vendredi. Mon oncle étoit un peu incom-

modé pendant ce temps-là, & comme il n'avoit rien de nouveau à me dire, il ne vint personne me demander de sa part; ainsi je ne fus pas appellée au parloir. Je restai toujours sur mon lit, sans que l'on s'apperçût de mon jeûne, & je crois que je l'aurois poussé plus loin si l'on ne se fût apperçu qu'il manquoit de la vaisselle. La Sœur qui m'apportoit à manger se souvint que depuis quelques jours elle n'en avoit point rapporté de ma chambre, & vint pour la chercher; je lui dis qu'elle trouveroit tout sur la planche qui étoit dans la cheminée. Elle le trouva effectivement: mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle s'apperçut que je n'avois touché à rien! Elle courut en avertir la Supérieure, qui monta fort alarmée dans ma chambre. Il n'y avoit par longtemps qu'une nommée Mademoiselle des Forges s'étoit désespérée dans cette Maison; on en avoit accusé les duretés de ces Dames; ainsi elles craignoient qu'on ne leur imputât tout ce que je faisois pour mourir, & elles

firent tout ce qu'elles purent pour m'en dissuader. La Supérieure veilla fort long-temps dans ma chambre, sans pouvoir pourtant m'obliger à manger: elle étoit étonnée de ne me trouver pas plus affoiblie, & j'en étois surprise moi-même. On me faisoit parler, écrire, & toutes ces pauvres Filles étoient intriguées autour de moi pour examiner mon état. On me fit avaler un bouillon, moitié force, moitié bon gré, & le lendemain on envoya avertir mon oncle de ce qui se passoit. Il en fut fort allarmé, & vint au Couvent pour me faire changer de résolution: on changea aussi de maniere avec moi, la porte de ma chambre fut ouverte, j'eus permission d'aller au réfectoire & à la récréation; & comme on croyoit que la vie contemplative m'avoit donné ces tristes idées, on avoit soin de ne me laisser pas un moment seule. Dans ce temps-là M. du Quesne arriva à Paris: il avoit reçu un congé de la Cour pour venir se marier, & étoit parti dès après l'avoir reçu. Mon oncle me l'a-

mena d'abord, & cela diminua un peu l'envie que j'avois de mourir. Il me fit un discours fort éloquent pour m'obliger à lever la seule difficulté qui restoit pour l'accomplissement de notre mariage, & j'avoue que ses argumens me parurent plus forts que ceux de monsieur l'Evêque de Mirepoix & de monsieur l'Abbé de Fenelon, à présent Archevêque de Cambrai, qui étoit alors Supérieur de la Maison où j'étois, & avoit déja fait ses efforts pour me persuader à changer. J'y sentois toujours de la répugnance ; mais la tentation étoit forte, & comme on comptoit bien que je n'y résisterois pas, on prenoit toutes les mesures sur ce pied-là, & mon oncle fut à Versailles avec monsieur du Quesne, pour voir là-dessus monsieur de Seignelai. Le jour fut pris pour mon mariage, & toutes choses réglées ; & si l'on a dû jamais compter sur une affaire, c'étoit sans doute sur celle-là, qui étoit ordonnée par le Roi, approuvée par les parens, & du goût des deux Parties : Cepen-

dant l'événement a fait voir qu'on ne doit compter sur rien. Monsieur le Mosnier, frere de la femme de mon oncle Petit, & par conséquent oncle de monsieur du Quesne, s'avisa de lui dire qu'il étoit un fort mal-habile homme de ne pas se faire assurer le bien de mon oncle Cotton, & de ne se pas mieux prévaloir de la conjoncture. Monsieur du Quesne trouva cet avis fort salutaire, & vint m'en faire part; mais je lui fis comprendre qu'il ne devoit pas le suivre, puisque mon oncle n'ayant rien de plus proche que moi, ne pouvoit pas naturellement donner son bien à d'autres; qu'il étoit juste de l'en laisser le maître, & qu'au lieu de se servir pour cela du crédit qu'on avoit à la Cour, il falloit songer à le ménager pour en tirer un jour des bienfaits. Monsieur du Quesne goûta mes raisons; mais dès qu'il m'eut quittée, son oncle le gagna encore, & l'obligea d'aller à Versailles pour prier monsieur de Seignelai d'engager le mien à donner son bien. Monsieur de

Seignelai qui vit que j'avois des ressources, & que la Cour seroit dispensée de faire tout ce que l'on avoit résolu pour moi, envoya chercher mon oncle Cotton, & lui dit que le Roi lui avoit demandé si mon mariage étoit fait, & qu'il étoit surpris du peu d'empressement qu'on marquoit pour cette affaire. Mon oncle répondit, que les empressemens devoient venir du Cavalier; que pour lui il avoit donné son consentement dès le premier jour, & qu'il le réitéroit encore de tout son cœur; qu'ainsi on ne devoit pas l'accuser des retardemens. Ne pretendez-vous donner que votre consentement, dit Monsieur de Seignelai? Vous ne m'avez pas demandé autre chose, répondit mon oncle. C'est qu'on a cru, dit Mr. de Seignelai, que cela s'en alloit sans dire, & Sa Majesté compte que vous assurerez votre bien à votre niéce, si vous ne voulez pas lui en donner dès-à-présent une partie; car enfin, ajouta-t-il, il faut aider à des jeunes gens qui entrent en ménage. Ce

compliment déplut fort à mon oncle : Il dit à monsieur de Seignelai, que n'ayant rien de plus proche que moi, il n'y avoit pas d'apparence qu'il donnât son bien à d'autres, à moins que je ne m'en rendisse indigne; qu'ainsi il croyoit qu'on lui devoit laisser la liberté d'en disposer; qu'il avoit assez marqué ses intentions pour moi dans tout ce qu'il avoit fait pour m'attirer & pour me retenir dans le Royaume, & que Monsieur du Quesne prenoit là une précaution fort inutile. Monsieur de Seignelai étoit fort fier, & peu accoutumé à être refusé; ainsi il répondit d'une maniere seche à mon oncle, qui s'en revint à Paris très-mécontent de sa journée. Il m'accusa d'abord d'avoir soufflé cet avis à monsieur du Quesne, & d'avoir été de concert pour le dépouiller; & comme c'étoit l'attaquer par l'endroit sensible, il prit dès ce moment des sentimens fort opposés à ceux qu'il avoit eus pour moi. Il vint au parloir m'accabler d'injures, me traita d'ingrate, de traîtresse; & pous-

ſant ſes ſoupçons à bout, il dit que j'avois duppé Madame Saporta; que je lui avois perſuadé de ſortir du Royaume, afin d'aller à Dieppe, où j'avois donné rendez-vous à Monſieur du Queſne; qu'il n'étoit pas naturel qu'il s'y fût trouvé ſi fort à propos, & que tout cela n'étoit qu'un jeu pour le dépouiller de ſon bien; que je voulois même le perdre à la Cour en le mêlant dans cette affaire; mais que quand il devroit être perdu, je n'aurois pas le plaiſir de m'applaudir du tour que je lui avois joué. Après cela, il rappelloit tout ce que j'avois dit & fait, & croyoit trouver dans tout des preuves de ma perfidie. J'avois beau proteſter que j'étois innocente, & faire là-deſſus tous les ſermens que je croyois propres à le déſabuſer, il n'y eut jamais moyen. Madame Saporta lui dit que j'avois voulu m'embarquer à Rouen, & qu'ainſi il n'y avoit pas apparence que j'euſſe donné un rendez-vous à Dieppe. Elle lui conta encore comment j'avois été ſurpriſe de la rencontre de monſieur

du Quesne ; ce que j'avois fait pour éviter d'en être vue, & pour recouvrer notre liberté. A tout cela mon oncle répondoit que je savois mener madame Saporta par le nez, que j'étois plus fine qu'elle ; & quoique j'aie pu dire & faire dans la suite, il n'est jamais revenu de cette prévention. Il se plaignit aussi du procédé de monsieur du Quesne, qui connut, mais trop tard, qu'il auroit beaucoup mieux fait de suivre mes avis. Il eut ordre de s'en retourner à son Département, & Lausilion vint aux nouvelles Catholiques, nous signifier l'ordre qu'il avoit de nous transférer ailleurs ; ainsi lorsque je me croyois à la veille d'épouser M. du Quesne, j'eus le chagrin de le voir éloigner, de voir mon oncle irrité contre moi, & de savoir qu'on devoit me dépayser. Mon oncle ne me voyoit plus. Madame Saporta me disoit que c'étoit un châtiment du Ciel, qui me punissoit de ce que j'avois été capable de me laisser persuader par des considérations mondaines. Toutes ces ré-

flexions m'accabloient, & l'envie de mourir me revint tout de plus belle. Comme la voie de l'inaction me paroissoit trop lente, j'en imaginai une autre; je dis que j'étois malade. Le médecin qu'on appella ne manqua pas de me trouver de la fiévre, l'agitation d'esprit où j'étois pouvoit bien me la donner; ainsi il ordonna d'abord qu'on me saignât. Je ne m'y opposai point, & dès que le Chirurgien fut parti, je défis la bande & la compresse, dans le dessein de mourir comme Sénéque. J'avois mis mon bras dans le lit, & je comptois qu'avant que le sang eût percé les matelats, je serois suffisamment affoiblie: Je restai quelque temps comme cela; je n'osois y regarder de peur que les personnes qui étoient auprès de moi ne s'en apperçussent; je tâtois de temps-en-temps avec la main, & comme il faisoit froid, les draps me paroissoient mouillés, & je croyois avoir perdu la moitié de mon sang, lorsque je m'apperçus qu'il n'en avoit pas coulé une goutte. Je ne sai com-

ment cela se fit ; mais quand je voulus regarder à mon bras, je trouvai que le trou étoit fermé ; & quoique je l'égratignasse & que je tirasse la peau, je n'en pus jamais faire rien sortir ; ainsi je pris le parti de me lever & de suivre ma destinée. Lausilion vint nous prendre dès qu'on me crut en état de supporter le carrosse, & nous mena à l'Union-Chrétienne dans la rue Saint-Denis. Je reçus dans ce temps-là des lettres de monsieur du Quesne les plus tendres du monde : il écrivit en même temps à sa tante Mosnier de tâcher de me réjouir, & cette Dame obtint des Religieuses que je pourrois aller passer quelques journées chez elle avec une Sœur. Les nouvelles Catholiques avoient eu la même complaisance ; ainsi celles-là ne la refuserent pas, & madame Mosnier m'envoyoit souvent chercher en carrosse. Dans ce temps-là madame Saporta tomba dangereusement malade, mon oncle Cotton s'en allarma beaucoup ; & comme il vit que je la servois avec soin, il commença à s'ap-

paiser ; il me pria de faire tout ce que je pourrois pour tirer sa sœur d'affaire, & me promit d'avoir soin des miennes. Madame Saporta se trouva bientôt mieux ; & comme elle commençoit à devenir convalescente, un Exempt de la Maréchaussée nommé Lapomerede, me vint signifier la Déclaration du Roi, qui ordonnoit à tous ceux qui n'avoient pas encore changé, de le faire, ou de sortir du Royaume. C'est à la faveur de cette Déclaration qu'on vit arriver ici tous ces glorieux Confesseurs qui brillent dans le Refuge. Quoiqu'il en soit, je me résolus à sortir du Royaume, & j'en reçus l'ordre avec joie. Madame Saporta s'en affligea. Mon oncle en étoit très-fâché ; car il étoit bien persuadé que mon départ feroit un mauvais effet pour lui à la Cour : mais il n'étoit pas d'humeur, pour l'empêcher, de faire ce que Mr. de Seignelai demandoit de lui ; je trouve même qu'il avoit raison, & que c'étoit une injustice de vouloir le contraindre de se fier à des gens qui ne

vouloient

vouloient pas se fier à lui, & il me faisoit bien tort de croire que j'eusse part à cela. Cependant monsieur de Seignelai me fit dire par monsieur Desgranges, que tout ce qu'on faisoit n'étoit que pour intimider mon oncle; que c'étoit pour cela qu'on avoit renvoyé monsieur du Quesne, qu'on nous avoit changées de Couvent, & qu'on me donnoit ordre de sortir du Royaume; que je n'avois qu'à demander du temps & que tout s'accommoderoit. Je dis que je ne voulois pas être cause qu'on fît du chagrin à mon oncle, & qu'après avoir fait de sérieuses réflexions, je m'étois déterminée à retourner en Hollande. Mr. Desgranges me dit que la Cour avoit résolu de me donner mille francs de pension, & d'augmenter celle de Monsieur du Quesne de pareille somme; ce qui joint à ce que lui apportoit son Emploi, & le revenu de mon bien de Nîmes, pouvoit nous faire attendre patiemment l'héritage de mon oncle. Après cela il me pressa de signer un billet par le-

quel je disois que je promettois à Mr. le Marquis de Seignelai, de me déterminer dans quinze jours à signer, ou à sortir du Royaume. Comme cela ne m'engageoit pas davantage, je n'en fis pas de difficulté, d'autant mieux que madame Saporta avoit encore besoin de mes soins : Elle fut bien-aise de ne me perdre pas si-tôt, & monsieur Cotton auroit bien voulu m'arrêter, sans qu'il lui en eût coûté son bien, & pour cela il me proposa mille partis plus avantageux, à ce qu'il disoit, que monsieur du Quesne, mais tout cela ne me persuadoit pas, & j'étois résolue de passer en Hollande dès que la quinzaine seroit expirée.

Pendant ce temps-là, comme on cherchoit à me réjouir, madame Mosnier m'envoya son carrosse pour que j'allasse passer l'après-dînée chez elle; j'y fus avec une Sœur. Dès que nous fûmes entrées on vint annoncer monsieur du Noyer; & comme il étoit fort libre dans cette maison, il entra presqu'en même-temps que le laquais qui

l'avoit annoncé. Quoique j'eusse prié madame Mosnier de ne laisser entrer personne, je ne fus pourtant pas fâchée de voir monsieur du Noyer. J'avois oui parler de lui fort avantageusement à mon oncle Cotton, & l'on m'avoit dit qu'il étoit si laid, que cela m'avoit donné envie de le voir, & cette prévention fit que je le trouvai très-joli. En effet, c'est un grand homme de bonne mine, bien fait, qui a les yeux très-vifs, la physionomie fine, & la bouche & les dents d'une beauté enchantée; la petite vérole à un peu travaillé sur son tein, que quelques boutons ont achevé de gâter, & c'est-là tout ce qu'il a de laid. Il demanda d'abord qui j'étois, & madame Mosnier après avoir satisfait sa curiosité, le fit placer auprès de moi pour tâcher de me réjouir. Comme il a un tour d'esprit fort agréable, il me demanda le sujet de ma mélancolie. Je lui dis, pour éviter une plus longue discussion, que j'étois incommodée: Il me proposa d'abord quantité de remèdes, & en-

tr'autres de boire tous les matins un verre d'eau du fleuve d'Oubli. Je compris par cette ordonnance qu'il étoit instruit de mes affaires; & après avoir badiné quelque temps, il m'offrit fort sérieusement ses services. Il me dit que Mr. du Quesne étoit son camarade, & que mon oncle Cotton lui faisoit l'honneur de l'aimer; qu'ainsi il feroit l'office de Médiateur si je le jugeoit à propos. Je lui dis que je ne pensois plus à cette affaire, & que je comptois de partir dans peu de jours pour la Hollande. Il tâcha de m'en dissuader, & nous ramena le soir dans notre Couvent; il me demanda, en nous séparant, la permission de me venir voir, & la Sœur qui étoit avec moi la lui donna sans attendre ma réponse; car elle avoit été charmée de tout ce qu'il m'avoit dit sur la Religion. Le lendemain on vint m'appeller pour aller au Parloir. J'y trouvai monsieur du Noyer qui me dit que mon oncle Cotton étoit fort irrité contre Mr. du Quesne; que cependant il ne déséspé-

roit pas de l'appaiser : mais, Mademoiselle, ajouta-t-il, ne pourroit-on pas vous faire revenir de cet entêtement ? Je suis ami de monsieur du Quesne, mais je ne saurois l'excuser d'avoir marqué un esprit d'intérêt dans cette affaire : Si j'avois été à sa place, je n'aurois demandé que la personne. Mais à propos, dit-il, il y a quelque temps que madame Mosnier me dit qu'elle vouloit me marier, & c'étoit justement avec vous ; je l'ai conté à monsieur Cotton aujourd'hui, qui m'a d'abord répondu : Plût à Dieu ! Monsieur, je n'aurois pas été exposé à tous les chagrins que Monsieur du Quesne me cause. Je vis bien où ce discours tendoit ; car les Parisiens sont assez francs pour qu'on devine aisément leur pensée : ainsi je dis à monsieur du Noyer que je lui étois fort obligée de ses beaux sentimens ; que je n'avois point donné de Procuration à madame Mosnier pour me marier, & que l'affaire de monsieur du Quesne étoit la seule qui pût me tenter, & ébranler

le deſſein que j'avois pris de ne pas changer de Religion ; que c'étoit peut-être un bonheur pour moi qu'elle fût manquée, & que je ne ſongeois plus qu'à ſortir du Royaume. Monſieur du Noyer ſe mit alors à me prêcher d'une maniere ſi forte, que tout le Couvent en étoit édifié ; la Supérieure le pria de venir ſouvent. Dès qu'il fut ſorti je contai à madame Saporta ce qu'il m'avoit dit, & elle convint avec moi, que monſieur du Noyer avoit là-dedans un plus grand intérêt que celui d'ami commun ; & cela parut dans les ſuites par ſon aſſiduité à me voir, & par toutes ſes manieres. Quand mes quinze jours furent paſſés, M. de Seignelai me donna encore un ſecond délai, & monſieur l'Abbé Coquelin, Chancelier de la Sorbonne, qui étoit notre Supérieur, fut chargé de m'inſtruire : il venoit pour cela de temps en temps me voir, & monſieur du Noyer étoit ſon Subſtitut ; car il avoit eu l'adreſſe de ſe faire aimer du Supérieur & de la Supérieure, & d'être le maître dans

le Couvent. La Supérieure le faisoit monter dans sa chambre, afin qu'il pût me parler avec plus de liberté; & quand les Offices l'appelloient au Chœur, elle nous laissoit tous deux seuls, & disoit qu'elle alloit faire des vœux pour que Mr. du Noyer pût me persuader. Dès qu'elle avoit le dos tourné il laissoit là la Controverse, & me parloit de toute autre chose; ainsi notre bonne mere étoit comme celle des fils de Zébédée, qui ne savoit ce qu'elle demandoit. Je dois pourtant dire ici à la louange de M. du Noyer, qu'il n'a jamais abusé de la confiance qu'on avoit en lui, ni manqué de considération pour moi: Il étoit à toutes les heures du jour dans la maison, & n'en sortoit que quand on s'alloit coucher. On avoit beau dire à la Supérieure que cela n'étoit pas dans l'ordre, & que les voisins pourroient s'en scandaliser; elle étoit trop infatuée de monsieur du Noyer pour vouloir rien écouter de ce qui s'opposoit à ses intentions. Quand Mr. du Noyer eut bien

établi ſon crédit dans la maiſon, il fut trouver le Pere la Chaiſe; & après s'être fait connoître à lui, le pria de lui accorder ſa protection dans le deſſein qu'il avoit de ſe marier avec moi: Il lui dit, que comme on n'avoit en vue que de me faire Catholique, il devoit être indifférent que ce fût par lui ou par M. du Queſne; qu'il avoit encore l'avantage d'être ancien Catholique, & qu'il ne demandoit rien à mon oncle Cotton. Le Pere la Chaiſe qui trouva cette affaire plus aiſée que l'autre, y donna d'abord les mains, & promit d'en parler au Roi & à Mr. de Seignelai; ſi bien que peu de jours après le pauvre monſieur du Queſne fut entiérement oublié. Il y avoit quelque-temps qu'on avoit fait une nouvelle tentative pour m'arrêter en France; car le Roi avoit chargé monſieur le Maréchal de Lorges de parler de ſa part à mon oncle Cotton, & de lui dire qu'il lui feroit plaiſir d'achever mon mariage avec monſieur du Queſne. Mr. le Maréchal de Lorges s'ac-

quitta de sa commission, & mon oncle lui dit que le Roi étoit maître de son bien & de sa vie ; mais que tant qu'il voudroit lui permettre d'en disposer, il ne se déferoit de l'un qu'en perdant l'autre. M. le Maréchal de Lorges en rendit compte au Roi, & les choses en étoient là quand monsieur du Noyer se présenta, ce qui fit que sa proposition fut très-bien reçue : il ne s'agissoit plus que de la faire accepter : il faisoit de son mieux pour cela, & afin de m'y engager, il me fit écrire par M. le Duc de Noailles pour me conseiller de faire cette affaire. Enfin Lapomerede vint m'avertir qu'il falloit partir le lendemain. Je fis mon petit paquet, malgré les pleurs de madame Saporta, & tout ce que monsieur du Noyer put me dire pour m'obliger à rester. Le matin Lapomerede vint pour me prendre. J'embrassai madame Saporta & je descendis après lui. Nous trouvâmes en bas M. du Noyer qui fit le désespéré, & qui demanda que l'on me laissât encore quelques jours. La-

pomerede refusa d'abord ; mais enfin il lui dit qu'il me laisseroit sous son cautionnement. M. du Noyer le donna d'abord. Quoique cet Exempt lui dît qu'il jouoit un jeu à se faire casser, monsieur du Noyer voulut en courir les risques, & auroit même exposé sa vie, à ce qu'il disoit, pour un tel sujet. Tout le Couvent loua cette belle action, & j'ai su depuis que monsieur du Noyer avoit concerté tout cela à Versailles. Je restai donc ; & comme il avoit répondu pour moi, il s'étoit acquis un nouveau droit, & les affaires de monsieur du Quesne étoient en très-mauvais état. Je lui écrivis ce qui se passoit, & dès qu'il l'eut appris il vint en poste à Paris. Il me fit avertir dès qu'il fut arrivé, qu'il viendroit le lendemain matin me voir, parce que c'étoit le temps où il ne craignoit pas de rencontrer mon oncle, qui ne se levoit jamais avant onze heures. Monsieur du Noyer le devança ; & comme il ne m'avoit jamais vue qu'en coëffe de nuit & en robbe de chambre, il fut

ſurpris de me trouver un peu plus rangée, & m'en demanda la raiſon; mais il la devina bien-tôt en voyant entrer monſieur du Queſne. Ils furent tous deux ſurpris de ſe trouver là, & Mr. du Noyer quitta la place. M. du Queſne me dit que s'il l'avoit cru auprès de moi il ne feroit pas venu; qu'il étoit parti du Havre ſans congé, & qu'on pouvoit lui faire des affaires, ſi l'on diſoit qu'il fût à Paris. Il me parla après cela de la nôtre, & il comprit bien par la maniere dont je lui reprochai ſon indolence, qu'on m'avoit gâté l'eſprit ſur ſon chapitre. En effet, on m'avoit fait comprendre qu'il avoit avoit eu des manieres trop intéreſſées avec mon oncle, & qu'il ne s'étoit pas aſſez mis en peine de ſavoir ce que je deviendrois, puiſque ſi monſieur du Noyer n'avoit pas répondu pour moi on m'auroit menée en Hollande. Mr. du Queſne répondit à cela, qu'il avoit des amis au Bureau qui l'avertiſſoient de tout, & que ſi j'étois partie il auroit été en poſte me joindre ſur la fron-

tière. A l'égard de l'intérêt, il croyoit ne pouvoir se mieux justifier qu'en y renonçant, & il me dit qu'il étoit dans le dessein d'aller à Versailles prier M. de Seignelai de dire à mon oncle Cotton qu'il ne lui demandoit que son amitié. Je trouvai qu'il prenoit le bon parti, & le desir que j'avois de le justifier me fit trouver ses excuses les meilleures du monde. Cependant Mr. du Noyer ne s'amusa pas à bouder; & quoiqu'il fût sorti mécontent du Parloir, il ne laissa pas d'y revenir & d'engager monsieur du Quesne à dîner avec lui, & quelques autres de leurs amis. Quand ils furent en pointe de vin, monsieur du Noyer dit à monsieur du Quesne, qu'il savoit bien qu'il étoit venu pour se marier; qu'il l'en félicitoit, & qu'il avoit beaucoup parlé pour lui à mon oncle Cotton. Monsieur du Quesne ne jugea pas à propos de dire ses affaires à table, & répondit à monsieur du Noyer qu'il ne songeoit pas à se marier, que sa fortune n'étoit pas assez bonne pour cela, & m'estimoit

timoit trop pour me vouloir rendre malheureuſe : mais, ajouta-t-il d'un ton railleur, cette affaire vous conviendroit mieux, & on dit que la Demoiſelle ne vous déplaît pas. Monſieur du Noyer prit d'abord la balle au bond, & touchant dans la main de Mr. du Queſne : Je ſuis bien aiſe, dit-il, que vous me cédiez vos droits ; votre conſidération m'avoit empêché de ſonger à cette Demoiſelle ; mais après ce que vous venez de me dire, je vais la rechercher ſans ſcrupule, & faire ce que je pourrai pour l'obtenir. M. du Queſne rioit de tout ſon cœur, & monſieur du Noyer parloit fort ſérieuſement. Ils vinrent tous deux me voir après le dîner, & monſieur du Noyer ne manqua pas de me dire que monſieur du Queſne m'avoit cédée à lui. M. du Queſne qui croyoit l'avoir berné, me regardoit & plioit les épaules. Je leur dis que j'étois fort étonnée qu'ils diſputaſſent ainſi de la Chappe à l'Evêque, & je grondai fort monſieur du Queſne de cette mauvaiſe plai-

ſanterie, qui ſervit dans la ſuite à diſculper monſieur du Noyer; car lorſqu'on l'accuſa dans le monde d'avoir trahi ſon ami, il ſoutint que Mr. du Queſne lui avoit cédé ſes droits en préſence de témoins. Sur le ſoir ils furent à l'Opéra, & monſieur du Noyer en ſortit pour me venir voir & me faire valoir ſes empreſſemens, au lieu, diſoit-il, que monſieur du Queſne cherchoit des divertiſſemens étrangers. Le ſoir il propoſa une partie de ſouper chez une Demoiſelle de leur connoiſſance, où il lui donna à manger gras, quoique nous fuſſions dans le Carême, & il le laiſſa ſeul avec cette Belle, ſous prétexte d'aller donner ordre au ſouper, & vint me conter cette derniere aventure. Il diſoit cela avec tant d'adreſſe & d'un air ſi ingénu, que toute la terre auroit condamné M. du Queſne. Je n'étois pourtant pas fort diſpoſée à cela; & quoique j'euſſe beaucoup d'eſtime pour monſieur du Noyer, il ne laiſſoit pas de m'être un peu ſuſpect. Mr. du Queſne fut le len-

demain à Verſailles ; mais monſieur du Noyer y avoit été ſi bien ſervi, que dès que monſieur du Queſne parut on lui demanda pourquoi il avoit quitté ſon poſte ſans congé, & on lui ordonna de s'en retourner, ſous peine d'être mis à la Baſtille. Il fallut obéir, & ce revers me fit comprendre que le Bureau n'étoit plus pour lui. Ce qui avoit achevé de gâter ſes affaires dans ce Pays-là, c'eſt que monſieur l'Abbé *Coquelin* s'en étoit mêlé, croyant par-là ſe remettre bien dans l'eſprit de M. de Seignelai avec lequel il étoit brouillé. Mais cela fit que tout ce qu'il propoſa fut déſagréable à ce Miniſtre ; ainſi le pauvre monſieur du Queſne partit fort chagrin du mauvais ſuccès de ſon voyage, & nous nous dîmes alors le dernier adieu, car je ne l'ai plus revu depuis. Dès qu'il fut parti monſieur du Noyer continua ſes pourſuites. Il a du mérite, je lui avois beaucoup d'obligation ; ainſi, je ne pouvois pas m'empêcher d'avoir de la conſidération pour lui. Cependant j'étois tou-

jours résolue de m'en aller en Hollande ; mais il s'avisa, pour m'en détourner, de me mettre en tête que les Réfugiés ne manqueroient pas de dire que c'étoit le chagrin de n'avoir pas épousé monsieur du Quesne qui me faisoit quitter la France ; qu'on diroit encore que c'étoit monsieur du Quesne qui n'auroit pas voulu de moi, & qu'on n'auroit pas de peine à le persuader au Public, puisqu'il étoit vrai qu'il m'avoit marchandée, & que c'étoit ce qui avoit fait manquer l'affaire. Cela m'ébranla un peu, & comme on donnoit un tour à tout ce que Mr. du Quesne avoit fait, je trouvois effectivement dans son procédé quelque chose qui offensoit ma délicatesse. Enfin, on me dit tant de choses pour me persuader qu'il avoit tort, que comme, outre cela, les absens l'ont toujours, je le condamnai bien-tôt. Dès que M. du Noyer s'apperçut que je commençois à balancer, il fut se nantir d'un ordre du Roi & de toutes les dispenses nécessaires, afin de pouvoir profiter du

premier moment favorable qu'il trouveroit chez moi, & il n'épargnoit ni soins ni complaisances pour le faire venir. A l'égard de la Religion, il me promettoit de ne me contraindre jamais à rien, m'assurant qu'il n'en vouloit nullement à mon ame. Toutes ses bonnes manieres m'engageoient à avoir de la reconnoissance : & comme j'ai toujours été fort sincere, je lui dis que je ne lui conseillois pas de s'attacher à moi ; que j'avois de l'estime pour lui, mais rien au-delà, & que j'avois été trop prévenue en faveur de Mr. du Quesne pour pouvoir prendre de nouvelles impressions. Il me répondit à tout cela que c'étoit son affaire & non pas la mienne, & qu'il sauroit bien se faire aimer de moi dès que le devoir seroit pour lui. En effet, il ne m'a que trop tenu parole. Enfin un Mardi au soir dix-huitiéme de Mai l'an 1688, pendant que j'étois à la récréation dans le jardin, on vint m'avertir qu'on me demandoit au Parloir. J'y trouvai Mr. du Noyer avec deux Jésuites, dont l'un

étoit le Pere Brossemin, & l'autre le Pere Chenevert, & la Supérieure & Sousprieure de notre maison. Ces deux Dames me firent monter en carrosse avec elles, sans me donner le temps de me reconnoître, & monsieur du Noyer se mit dans un autre avec les Jésuites. Je ne savois à quoi devoit aboutir cette promenade, lorsque l'on nous débarqua à la porte de l'Eglise Saint Laurent. Le Curé nous vint recevoir, & nous conduisit dans une Salle fort propre; c'étoit un bien honnête homme, & fort mitigé sur le chapitre de la Religion. Ce fut là où monsieur du Noyer me proposa de nous marier, Les Jésuites m'exhortoient à me laisser conduire par le Pere la Chaise qui souhaitoit cette affaire, & qui se chargeoit de la faire approuver à mon oncle Cotton dès qu'elle seroit faite, car le bon homme n'avoit pas voulu y entrer, de peur qu'on ne tendît encore quelque piége à sa bourse. J'avois beau dire que je voulois avoir du moins le consentement de madame Saporta. On

me répondoit que dans les ſentimens où elle étoit il n'y avoit pas apparence qu'elle voulût le donner, & qu'elle ſeroit même bien aiſe que l'on eût fait cette affaire indépendamment d'elle, & de ne pouvoir pas ſe reprocher d'y avoir contribué; qu'enfin il n'y avoit que la Religion qui pût la choquer là-dedans, & que dans la ſuite elle en ſeroit bien-aiſe. Les Religieuſes m'embraſſoient, & me diſoient : Courage, mon enfant, c'eſt ici le plus beau jour de votre vie. Le Curé ne me demandoit qu'un ſeul oui pour toutes les deux affaires. On ne me faiſoit voir ni Meſſe, ni Autel : j'étois jeune, j'avois envie de me venger de Mr. du Queſne, & monſieur du Noyer avoit aſſez de mérite pour qu'on pût imaginer beaucoup de douceur dans cette eſpece de vengeance : il me diſoit les plus jolies choſes du monde. Enfin, ſans attendre mon conſentement, on me mena ſous un Charnier, où le Prêtre s'aſſit ſur une petite chaiſe; on me fit dire ſeulement que je croyois tout ce que l'E-

gliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine croyoit. Comme je me récriai là-deſſus, & que je dis qu'il y avoit de la contradiction, puiſque l'Égliſe Romaine étoit une Égliſe particuliere, on rit beaucoup de cela, & ſans s'y arrêter on finit vîte la choſe, & après quelques mots Latins je me trouvai mariée. Le Curé avoit fait avant cela un tour de jardin avec moi, & en parlant de la Confeſſion il me dit que cela ne devoit pas me faire de la peine: Par exemple, dit-il, quels péchés auriez-vous à dire? Il me queſtionna ainſi par maniere de converſation; & après que j'eus répondu à ſes queſtions, il me dit: Vous voilà confeſſée; ainſi il ne fit pendant ſa cérémonie que me donner l'abſolution, & une pénitence qui étoit de réciter tous les jours les ſept Pſeaumes juſques à la Fête-Dieu. Dès que tout cela fut fait, les Jéſuites, après m'avoir ſouhaité mille bénédictions, monterent en carroſſe, & furent rendre compte de tout au Pere la Chaiſe. Monſieur du Noyer ſe

mit dans l'autre avec les deux Religieuſes & moi, & l'on me mena pardeſſus les Boulevards, dans la rue de la Raquette, au Fauxbourg Saint Antoine, où logeoit la mere de Mr. du Noyer. Elle nous vint recevoir ſur la montée, & me dit d'un air gracieux, que j'étois la bien venue, & que je venois d'une trop bonne main pour n'être pas reçue agréablement. En effet, le Pere la Chaiſe lui avoit envoyé dire de préparer un appartement pour une belle-fille que le Roi lui donnoit; ainſi, elle comptoit me tenir de bonne main. Je n'ai jamais rien vu de ſi beau que cette Dame, quoiqu'elle fût revenue de la grande jeuneſſe. Une fille qu'elle avoit me faiſoit auſſi mille amitiés, & tout le monde s'empreſſoit autour de moi. Il étoit près de onze heures quand nous entrâmes chez elle. Un moment après on ſervit un ſouper fort propre dont je ne goûtai point; car j'avois déja ſoupé au Couvent, & j'étois ſi étourdie de tout ce qui venoit de ſe paſſer, que je ne ſavois ſi c'étoit

un rêve ou une vérité. Je me voyois en pays inconnu ; & quoiqu'on fît tout ce qu'on put pour me réjouir, je ne pouvois pas revenir de l'étonnement où j'étois. Après le souper on me mena dans la chambre qui m'étoit destinée ; & lorsque j'y fus, les bonnes Religieuses & ma belle-mere m'obligerent, moitié figue, moitié raisin, à me coucher ; & après avoir tiré le rideau elles se coucherent aussi dans la maison ; car il étoit trop tard pour retourner au Couvent. Mr. du Noyer les y ramena le lendemain matin, & après cela il fut voir mon oncle Cotton, & communiquer son mariage à ses parens. Comme ils n'en avoient pas entendu parler, ils crurent qu'il étoit fou, & lui demanderent dans quel cabaret il avoit été cette nuit. Il leur protesta qu'il ne l'avoit pas passée à boire, & leur dit qu'ils n'avoient qu'à aller chez lui, & qu'ils y trouveroient sa petite femme. Ils vinrent en effet pour voir ce que tout cela vouloit dire, & je fus assez heureuse pour qu'ils me

trouvassent à leur gré. Mr. du Noyer, convaincu de ce qu'on approuvoit son choix, donna ce soir-là un souper magnifique à ses plus proches : on s'y réjouit beaucoup, & tout le monde se sépara content. J'avois tout lieu de l'être de la famille où je venois d'entrer, & des honnêtetés que l'on me faisoit : mais malgré tout cela j'avois un grand chagrin de celui que cette affaire causoit à la pauvre madame Saporta, & je ne songeois qu'à trouver quelque moyen pour l'appaiser. M. du Noyer me faisoit espérer que cela ne seroit pas mal-aisé. Le lendemain il fut à Versailles pour voir le Pere la Chaise & les Puissances qui avoient pris son parti, & après cela il alla joindre son Régiment qui étoit à Maintenon. Pendant son absence monsieur le Normand, son oncle, me mena à sa belle maison de Tielle ; j'y restai deux jours, & monsieur du Noyer revint à Paris peu de temps après moi. Il me trouva fort incommodée. L'on raisonna d'abord à gauche sur la cause

de mon mal; ce qui fit qu'on le négligea, & qu'il devint en peu de temps fort dangereux. Madame Saporta s'en allarma extrêmement dès qu'elle l'apprit, & Mr. du Noyer n'eut pas de peine à l'engager à me venir voir. Comme elle n'étoit occupée que de l'état où elle me voyoit, elle ne me fit aucun reproche, ni à monsieur du Noyer, & n'en a plus parlé depuis. La joie que j'eus de voir madame Saporta aida beaucoup aux remedes que l'on me donna, & je recouvrai bien-tôt ma premiere santé. Madame Saporta ne songea plus à retourner au Couvent, Monsieur du Noyer se chargea d'elle, en répondit au Pere la Chaise, & la bonne Dame ne nous a pas quittée depuis. Mr. du Noyer l'a laissé vivre & mourir comme elle a voulu, & a empêché qu'on ne l'ait inquiétée. Là-dessus elle voyoit tout le monde, disoit sans façon ses sentimens, lisoit la Bible, chantoit les Pseaumes, & excepté qu'elle ne pouvoit pas entendre de Prêche elle étoit chez nous avec autant

tant de liberté que si elle avoit été dans Genève.

Dès que je me portai mieux on jugea à propos que j'allasse à Versailles pour remercier le Roi de l'intérêt qu'il avoit bien voulu prendre en moi, & d'un Brevet de six cens livres de pension que Sa Majesté m'avoit envoyé le lendemain de mon mariage, sans que personne l'eût sollicité. Mr. le Duc de Noailles avoit promis de me présenter, & nous partîmes de Paris la veille du jour qui avoit été pris pour cela; car comme j'étois encore un peu foible, Mr. du Noyer vouloit me donner le temps de me reposer. Nous arrivâmes de bonne heure à Versailles, & nous fûmes dans le Parc où le Roi se promenoit. Comme je ne l'avois jamais vu, je courus dans l'endroit où il devoit passer; je ne m'avisai pas de prier une Dame qui étoit avec moi de me le montrer, je crus qu'il auroit son chapeau comme le Roi Jacques à Londres, & que je le reconnoîtrois à cette marque; mais il n'en étoit pas besoin,

sa bonne mine me le fit bientôt démêler parmi une foule de Courtisans, quoiqu'il ne fût pas le plus magnifique de la troupe; & malgré l'erreur où j'étois au sujet du chapeau, en vérité il seroit mal-aisé de s'y méprendre, puisque jamais personne n'a eu si grand air. Il passa fort vîte, & le peu que je le vis me donna tant d'envie de le revoir, que j'engageai la Dame avec qui j'étois, à aller avec moi au souper. Comme le Roi ne se met à table qu'après dix heures, nous donnâmes ordre qu'on nous servît promptement, & dès qu'elles sonnerent je partis malgré tout ce que Mr. du Noyer me put dire pour m'obliger à manger encore. Le Roi avoit déja commencé de souper quand nous arrivâmes au Château, & la foule étoit si grande autour de lui, que je ne croyois pas en pouvoir approcher. J'y parvins pourtant à la fin, & je me trouvai insensiblement, à force de pousser, tout auprès de la table & vis-à-vis du Roi, que je reconnus avec plaisir être le même que j'avois distin-

gué au Parc. Je ne sais s'il s'apperçut de l'application que j'avois à le regarder, ou ce qui put lui donner de la curiosité sur mon chapitre ; mais il demanda qui j'étois, & le demanda si haut, que comme on ne pouvoit pas satisfaire sa curiosité, parce que je n'étois pas connue, je me crus obligée de le faire moi-même : Et après avoir dit d'abord mon nom de fille, j'ajoutai que je l'avois changé depuis peu en épousant Mr. du Noyer, par ordre de Sa Majesté, au sortir des Couvens où Elle m'avoit fait enfermer pendant neuf mois. Le Roi me reconnut parfaitement bien à tout cela, & me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il espéroit que je lui saurois bon gré de tout ce qu'il avoit fait pour moi ; que le séjour du Couvent contribueroit à mon bonheur éternel, & qu'il souhaitoit que je trouvasse le temporel dans le mariage qu'il m'avoit fait faire. Après cela, il se tourna du côté de madame la Dauphine & lui conta mon histoire, mon retour de Hollande, la

peine que l'on avoit eue à me persuader d'être Catholique ; & après avoir fait quelques digressions à mon avantage, il dit qu'il m'avoit mariée à un de ses Officiers. Tout le monde étoit si attentif à ce récit, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit dans la salle, & les yeux de tous les Courtisans étoient si fort attachés sur moi, que, si je n'avois pas eu un peu de fermeté, je me serois bientôt déconcertée. Chacun, croyant faire sa cour, disoit quelque chose d'obligeant pour moi ; on donnoit des explications heureuses à toutes les réponses que je faisois ; & si j'avois eu de la vanité, elle auroit été bien remplie dans ce moment-là.

Fin du Tome Onzieme.





